









MONSIEUR NICOLAS



TOME XIV





*Son esprit libre et fier, sans guide, sans modèle, | Amant de la nature, il lui dut ses pincesaux
Même alors qu'il s'égare étouvé ses rivaux ; | Et fut simple, inégal et sublime comme elle.*

Héliographe et Imp. J. Charreyre

MONSIEUR NICOLAS

ou
LE SEUL HÉROÏQUE DÉVOÏE

Mémoires de l'auteur

DES
FESTIN DE LA BRÉTONNE

*Par M. de La Fayette, auteur de l'Éducation
de Louis XIV, et de l'Éducation de Louis XV.*

TOME III



PARIS

chez M. de La Fayette, Libraire

1772

95307
a/1772



Portrait of [illegible name]

[illegible handwritten text]

MONSIEUR
NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

~~~~~  
TOME XIV



PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur

1883

98353  
17/9/09



PQ  
2025

M7

1883

£.14



## AVIS

---

*Ce dernier des Volumes qui me restent à imprimer, doit être le plus intéressant de tous, soit pour moi-même, soit pour mes Lecteurs; puisque la vie d'un Auteur consiste principalement dans ses Ouvrages. C'est donc particulièrement ma vie littéraire qu'on va lire. Je donnerai cependant moins l'histoire de mes Ouvrages, que je n'en détaillerai le fond. Ce n'est pas que cet historique ne fût intéressant : on y verrait ce qui a produit cette immense quantité d'histoires ou d'historiettes, toutes fondées sur la vérité. La FAMILLE VERTUEUSE, par exemple, a une double base : un Récit de Bonne Sellier, qui me raconta l'Histoire d'Henriette, et une rencontre que je fis chez une marchande de modes du Quai de Gèvres, alors brillant; le tout, amalgamé avec mon aventure de Rose Bourgeois, alors toute récente, forma le Roman. Je tâcherai de donner un aperçu de ces bases, à mesure que je détaillerai mes Ouvrages. Mais il en est un où l'analyse deviendra un véritable Ouvrage très abrégé : c'est le GLOSSOGRAFE,*

OU L'ORTOGRAFE ET LA LANGUE RÉFORMÉES, *parce que cet Ouvrage n'est pas fait, et ne doit jamais être imprimé. J'en ferai donc sentir l'importance d'une manière claire, précise, etc.*







# MONSIEUR NICOLAS



## MES OUVRAGES



*Scripta placent a morte fere, quia lædere vivos,  
Livor, et injusto carpere dente solet.*

*Ovid.*

III, De Ponto, Eleg. 4, v. 73.



PRÈS avoir rapporté tout ce qui m'est arrivé pendant le cours de ma vie; après avoir fait l'histoire de mon corps, de mon âme et de mon cœur, il me reste à faire spécialement celle de mon esprit. Je vais poser ici l'origine, le motif de mes Ouvrages : je les jugerai, pour le mérite du fond, en donnant mes raisons. Ces Ouvrages sont tous plus importants qu'on ne pense : ils contiennent chacun une

HISTOIRE DU CŒUR HUMAIN, scrupuleusement vraie. Je ne conçois pas comment Diderot a choisi de faire sa *Religieuse* absolument d'imagination! la vérité aurait été plus saillante. Mais c'était la paresse de la chercher. Diderot d'ailleurs était un égoïste, comme les deux qui me trompent, un homme vicieux, et par conséquent, un homme médiocre. Ha! si Diderot était un homme médiocre, qu'est donc S....d, plus égoïste et plus vicieux que Diderot?

I. LA FAMILLE VERTUEUSE; quatre Parties. J'étais amoureux de M<sup>lle</sup> Rose Bourgeois, et ce fut elle qui me donna le courage d'écrire. J'avais des matériaux, comme on sait, et l'idée de faire un bon Ouvrage qui me tirât de ma nullité, aux yeux des parents de Rose. Elle n'en fut cependant point la principale héroïne : elle n'y a qu'un rôle d'amie de *Léonor*, mais sous son propre nom. Elle est en outre la première héroïne de la jolie aventure des *Filles de Mounk*, calquée sur celle de mes Lettres à Rose. Mais le fond du Roman, qui est l'histoire de la mère de *Léonor du Lisse*, a une origine différente. Je la dois à Bonne Sellier et à sa sœur Sophronie. Cependant, encore sans usage, je ne savais comment l'amener et l'employer. Le hasard me servit.

Un soir, passant pour la première fois sous le *Quai de Gèvres*, j'aperçus une jolie personne qui achetait dans une boutique de modes. L'élégance de sa taille me frappa; je revins plusieurs fois sur mes pas, pour la considérer. C'était une demoiselle de

Lyon, à ce que j'appris, et la même dont Bonne et Sophronie m'avaient fait l'histoire. Un homme riche, M. *du Lisse*, s'en était épris, l'avait épousée, et lui avait fait sa fortune. D'après cela, je ne vis plus le quai comme une double galerie marchande : il me parut un palais enchanté. Une foule de jolies filles garnissaient les boutiques ; l'éclat des lumières les rendait encore plus belles : on aurait dit qu'on était à la fête que l'Empereur de la Chine donne dans son palais, et où toute la Cour déguisée vend ou achète. Je me trouvai dans une ivresse d'exaltation inconcevable : j'avais un insurmontable besoin d'écrire. Je ne connaissais pas, comme aujourd'hui, cet état d'effervescence, sans lequel il n'y a ni auteurs, ni poètes ; j'en étais à mon premier Ouvrage ; mais combien en est-il, parmi ceux qui se mêlent d'écrire, qui n'ont jamais éprouvé ce feu divin, qui force à être auteur !... J'étais prote alors. A mon arrivée chez moi, rempli du feu qui me dévorait, je mis la main à la plume, et j'esquissai le commencement d'un roman, qu'on trouvera dans la *Femme infidèle*, à la fin de la première Partie, et au commencement de la seconde. J'y travaillai cinq à six jours. Mais je ne fus pas content de cet essai, que j'abandonnai plus de six mois. Ce ne fut que l'année suivante, 1766, qu'humilié de la scène qui m'était arrivée chez M. Bourgeois, père de Rose, je voulus me relever, en me faisant honneur. Une vive énergie me fit surmonter les premiers dégoûts et cette lassitude de travail qui

accompagne les commencements de l'art d'écrire. J'avais la belle Rose toujours présente; elle était ma Muse, et j'avançais l'ouvrage. J'y pris goût enfin, et quelques pensées m'ayant ébloui, comme il arrive à tant de petits auteurs, je crus produire un chef-d'œuvre : ce qui m'encouragea. Je me rappelle que les jours de fête, particulièrement consacrés à mon *auteuromanie*, je passais fièrement dans les rues, l'air pensif, et me disant tout bas : « Qui croirait, » en me voyant, que je viens d'écrire les belles » choses de ce matin!... » Et ces belles choses, à l'exception de quelques pensées fines, étaient du boursoufflage à la *Du Rozoy*. Mon style, dans cet Ouvrage, n'est pas encore à moi; je m'efforçais d'imiter celui des livres que j'avais lus, surtout ceux de M<sup>me</sup> *Riccoboni*.

Je ne répéterai pas ce qu'on a vu dans la *IX<sup>e</sup> Partie*, comment peu sûr de moi, j'allai consulter un petit auteur... Enfin j'allai lire quelque chose de l'histoire de *Mounk* et de ses filles à mon ami *Renaud*, qui en fut enchanté!... Je repris courage, et je recommençai. L'Histoire du Jésuite *Llamas* intéressa vivement Renaud. Je fis quatre Parties, au lieu de deux; à l'histoire de *Léonor*, fille d'Henriette, et véritable héroïne de l'Ouvrage, j'ajoutai plusieurs épisodes, destinés à faire connaître tous mes personnages. J'introduisis dans mon Ouvrage une *Miss Cecily*, jeune, jolie et méchante; caractère mal choisi; mais je ne pouvais me résoudre à mettre une femme laide dans ma *Famille vertueuse* : cette

fille persécute invraisemblablement Léonor mon héroïne, et Sir *Blaker*, son amant. Les épisodes sont au nombre de sept à huit dans ce roman; car on peut regarder comme tels : 1° l'Histoire du *Comte du Lisse* et de *Miss Henriette*; 2° *L'Union malheureuse* est une imitation faible du *Marquis de Cressy* de M<sup>me</sup> Riccoboni : ainsi que dans cet Ouvrage, c'est une épouse trahie par un mari qu'elle adore, et qui s'empoisonne. Je me trainais alors sur les pas de tous les romanciers que j'avais présents; mais il le fallait, afin que je me dégoûtasse de cette imitation servile, de cette trivialité d'aventures. Ce fut ce qui arriva bientôt. 3° *Adelaïde, ou la Noirceur découverte*; 4° *M<sup>lle</sup> de Magnan, ou l'Avocat généreux*; 5° *Histoire de Mounk et de ses filles, anecdote curieuse*; 6° *Les Belles Filles, ou Établissement propre à encourager la vertu dans les deux sexes*; 7° *Jenny Dirker, ou l'Épouse exemplaire*; 8° *Histoire de Sir Kirch et de Laurenza Llamas, ou l'Amour naturel* : cette histoire extraordinaire sert à prouver que l'amour est naturellement une vertu; que l'homme le plus réglé dans ses mœurs peut en sentir les atteintes et y succomber sans rien perdre de sa bonté; ce qui ne serait pas si l'amour était un vice, comme certaines sectes superstitieuses ont voulu le persuader... Le corps de l'Ouvrage continue l'histoire de Léonor, jeune personne aussi belle, que fille soumise et tendre amante. Elle a différentes aventures, qui ne servent qu'à faire briller sa vertu : telles sont un enlèvement, l'inconstance de l'amant que ses parents lui destinent, etc.



Cet Ouvrage fut imprimé en 1766 par la Veuve Duchesne, et tiré à deux mille. L'orthographe, qui est conforme à la prononciation, fit tort à la vente. Cependant je n'ai jamais pu me soumettre à l'orthographe ordinaire; je l'ai plus ou moins contrariée toute ma vie.

II. LUCILE, OU LES PROGRÈS DE LA VERTU; une Partie. On ne s'imaginerait guère que c'est l'abbé Thomas qui m'a donné le sujet de cet Ouvrage un peu libre. Dans le temps que j'étais à Sacy, en 1767, après l'impression de mon premier Ouvrage, il me raconta le trait de M<sup>lle</sup> *Cadette Forterre*, fille du commissionnaire de vins, qui s'en était allée avec *Fromageot*, fils d'un menuisier, et commis de son père. Ce récit me fit imaginer un roman, dont le fond était l'échappée de la jolie *Cadette*; mais je mis tous les détails d'imagination. Et comme j'aimais assez cette jeune personne, que j'avais trouvée charmante à Auxerre en 1760 et 61, je la peignis en beau... Je ne ferai pas l'analyse de cette bagatelle, parce que je l'ai employée dans les *Contemporaines*, sous le titre des *Crises d'une jolie fille*. La vérité est que M<sup>lle</sup> *Cadette de Forterre*, et le commis *Fromageot* prirent la poste, pour aller se marier à Bruxelles, sans qu'il y eût d'autre cause de cette fuite, que l'amour réciproque des deux amants, et qu'ils furent rattrapés à Lille. La demoiselle fut mise au couvent à Paris, et *Fromageot* en prison, d'où il sortit bientôt. Dans la suite, *Cadette*

Forterre a été mariée avec son égal en fortune. Les Auxerrois, les plus sots, les plus méchants, les plus immoraux des hommes, après les Lyonnais, les menèrent sur l'âne, elle et son mari, au carnaval suivant. C'est une licence que prenaient alors les habitants de la métropole des Bas-Bourguignons, licence que la Révolution seule a interrompue. Mais elle reviendra sans doute, avec les masques, et quantité d'autres belles choses du Christianisme, quoiqu'elle eût des effets souvent dangereux : comme des rixes sérieuses, quelquefois des meurtres, comme on en a eu des exemples, dont on a prudemment étouffé le bruit...

J'avais dédié mon roman à M<sup>lle</sup> Hus, quoique j'eusse dû préférer M<sup>me</sup> d'Egmont, qui y est louée ; mais, encore alors, une actrice était à mes yeux une prêtresse du Plaisir, quelquefois de la Vertu, et elle me paraissait l'égale de toute femme de condition... M<sup>lle</sup> Hus aurait accepté, sans un polisson nommé *Delalaure*, mon censeur, toujours fou le matin, toujours soûl l'après-dînée, qui, pour se faire valoir, courut l'en dissuader. On a vu (tome X, p. 12) la lettre honnête par laquelle elle me répondit... Lucile fut imprimée par le libraire *Valade*, et tirée à quinze cents ; elle a été contrefaite deux fois. Enfin elle est fixée dans les *Contemporaines*.

III. LE PIED DE FANCHETTE, OU LE SOULIER COULEUR DE ROSE ; deux Parties. Il y avait longtemps que l'idée de cet Ouvrage s'offrait à mon

imagination, embrasée par la vue d'une foule de jolis pieds, dont alors quelques-uns étaient chaussés d'un goût exquis. J'étais dans cette situation, lorsqu'un dimanche, dans le temps que je demeurais rue *Quincampoix*, j'aperçus dans la boutique de modes qui faisait l'angle des rues *Tiquetonne* et *Comtesse-d'Artois*, une jeune personne chaussée en soulier rose, à talons élevés et minces; elle avait une jupe courte et piquée, parce qu'elle s'habillait, et jamais je n'ai rien vu d'aussi voluptueux. J'ignore ce que les femmes d'aujourd'hui gagnent aux talons bas, mais je sais bien ce qu'elles y perdent : de l'élégance, de la noblesse, de la finesse dans la jambe, de la mignonesse, et de la volupté dans le pied. Le *Journal de Paris*, qui a beaucoup exalté les talons bas, est prié de me dire ce qui dédommage les femmes actuelles de ces pertes trop réelles?... Quoi qu'il en soit, je fus si ému de la vue du joli soulier rose, que j'entrai en verve. J'allais voir mon ami *Renaud* aux *Galleries du Louvre*; je composai en route, et j'écrivis chez lui le premier et le second chapitre. Je fis ensuite serment que le rasoir ne ferait tomber ma barbe qu'après le dernier chapitre du *Pied de Fanchette*. Je fus onze jours à composer les trois petites Parties de cet Ouvrage, depuis remis en deux, quoique augmenté.

Le jour que je l'achevai, en sortant de la rue *Aubry-le-Boucher*, j'aperçus une petite femme charmante, qui avait le pied le plus mignon possible : c'était M<sup>me</sup> *Lévêque*, femme du marchand de soieries

A la Ville de Lyon, vis-à-vis les *Innocents* : elle allait à la messe de l'église du *Sépulcre*. Sa chaussure était une mule blanche, avec un réseau et des franges d'argent. Gette femme connaissait le prix de ses attraits. Je la suivis pour l'admirer, et je composai sur-le-champ l'*Épître Dédicatoire*. On a vu comment, jusqu'au quatorzième chapitre, j'allais à merveille, et qu'un chagrin que j'eus alors déranga tout. Il faudrait à l'homme de lettres le bonheur et la tranquillité. Sept à huit mois après, quand on eut imprimé, j'envoyai un exemplaire en papier de Hollande à M<sup>me</sup> *Lévêque*, avec son nom en tête de l'*Épître*. La dame ne me connaissait pas; elle me fit dire de ne pas mettre son nom : je répondis qu'il n'était qu'à son exemplaire et au mien. Elle en fit acheter un pour s'en convaincre, et l'affaire en resta là. Je n'ai parlé à cette femme qu'en 1776, comme on l'a vu, après le *Paysan*. Le *Pied de Fanchette* a été contrefait maintes fois, et j'en ai fait trois éditions; la troisième est *grand in-12*, et très supérieure, par les sages corrections. On me vendait jusqu'à cinquante exemplaires par semaine, au *Palais*, de la première édition. J'en ai perdu quatre cents exemplaires avec le libraire *Gauguery*; les autres ont servi aux frais et à payer mes dettes : j'étais alors dans une profonde misère. Ce même coquin, depuis flétri, m'enleva également quatre cents *Fille Naturelle*.

IV. LA CONFIDENCE NÉCESSAIRE; deux Parties. La première lettre de ce roman fut faite à

*Sacy*, pendant mon séjour de 1767; j'achevai l'Ouvrage, avant même de finir le *Marquis de T\*\*\**, ou *l'École de la Jeunesse*. Le sujet était mes amours avec *Marie Fouard*, et mes vellétés pour *Marguerite Bourdillat*, l'une brune, l'autre blonde. C'était l'extrait honnête d'un *Sottisier* que j'avais composé au Louvre, dans des moments d'effervescence. Ce n'est pas un historique de ce que j'avais fait avec ces deux filles, ou avec *Marie-Jeanne*, qui souvent y était *Alice*, dans mes idées, mais un château en Espagne de ce qui aurait pu arriver; le *Frank* est François Courtcou. Cet Ouvrage se sent de son origine. Mais la seconde Partie, qui montre les raisons de la confiance que Lord *Humfrey* tire adroitement de son ami Lord *Austin de Norfolk*, aurait pu être très intéressante. Telle qu'elle est néanmoins, elle donne un but raisonnable aux longues confidences de Lord *Austin*. Cet Ouvrage, tiré à quinze cents, ne me fut point payé par le colporteur-espion *Kolman*, qui le fit imprimer, et qui m'escroqua en outre quelques *Pied de Fanchette*. J'ai fait de ce roman une seconde édition, à la fin de laquelle se trouve le petit conte d'*O-Ribaud*, bien différent de l'Ouvrage en quatre Parties qui porte le titre d'*Histoire du Grand Prince Oribeau, etc., ou l'Instituteur d'un Prince National*. Le Conte d'*O-Ribaud* est du genre bouffon, en style Marotique et très libre.

#### V. LA FILLE NATURELLE; deux Parties.



*Edme Rapenot*, le libraire, me raconta ce trait à sa manière. Je mis aussitôt la plume à la main, dans une chambre isolée de l'imprimerie de Quillau, où j'étais alors occupé à *câser* moi-même la *Confidence nécessaire*. Ce fut l'ouvrage de huit jours. Je comptais dès lors les heures par le produit en travail, mais non par le produit en lucre : je voulais que le temps produisît de la besogne. Nous étions en 1768, et c'était le quatrième Ouvrage que je composais, depuis mon retour de Sacy au 1<sup>er</sup> Octobre 1767. *La Fille naturelle* est la plus attendrissante de toutes mes productions, l'histoire de *Zéphire* exceptée, et même une des plus utiles. Je n'en ferai pas l'analyse, parce qu'elle est conservée dans les *Contemporaines*, en deux Nouvelles, l'une intitulée *La Sympathie paternelle*; l'autre, *La Fille reconnue* : outre que j'en ai fait une comédie également intéressante, intitulée *La Mère impérieuse, ou la Fille naturelle*, dont je rendrai compte. La vente de ce roman me fut avantageuse, et me fit subsister. J'avais en même temps le produit du *Pied de Fanchette*; j'étais heureux; surtout si l'on fait attention que j'avais alors Manon et Colette, jeunes, jolies, naïves, innocentes, qui me prodiguaient les délices de l'amour et de l'amitié... Mais j'aimais Rose encore, et la réalité était appauvrie par un amour malheureux... Je ne retirerai rien de la *Confidence*, ayant affaire à un coquin. Mais j'avais vécu trois mois des trois louis auxquels l'Arabe Valade avait borné le prix de ma *Lucile*... J'étais dans une

sorte d'ivresse alors : je n'avais éprouvé aucun de mes grands malheurs, qui vont suivre ; j'avais quitté mes hôtes de la *Cour-d' Albret*, chez qui j'avais mis au net le *Pied de Fanchette*, avec les trois louis de Valade, et j'étais logé à un cinquième au Collège de *Presle*, où j'avais en perspective l'aimable *Agathe George*, qui fut quelque temps ma Muse. Cet heureux temps s'écoula trop vite !

VI. LE PORNOGRAPHE, OU LA PROSTITUTION RÉFORMÉE, *premier Tome des Idées singulières*; deux Parties. Cet Ouvrage fut commencé immédiatement après la *Famille vertueuse*; mais ce n'était qu'une espèce de croquis, écrit dans ma nouvelle orthographe; de sorte que le commissaire *Chenu*, qu'on me donna pour censeur, ne put pas le lire. Après avoir été encouragé pour la *Famille vertueuse*, par le bon d'*Albarets*, il n'est sorte de découragements que je n'aie éprouvés ensuite. *Lucile* fut permise avec peine; mon manuscrit du *Marquis de T\*\*\** fut refusé par *Guy*, l'associé de la *Veuve Duchesne*; j'imprimai *Fanchette*; la *Confidence nécessaire* fut refusée par deux ou trois libraires; et le petit *Nougaret*, qui s'était chargé de la présenter, se fit un plaisir de me rapporter par écrit les motifs de refus. L'abbé *Simon*, bibliothécaire du Comte de *Clermont* prince, refusa de l'approuver, et j'eus recours à *Lebrun*, secrétaire de M. de *Meaupeou*, alors Premier Président, qui la passa; j'y insérai une note violente, pour me venger de *Simon*, depuis cha-

noine de *Saint-Quentin*, et auteur d'ouvrages mort-nés. Après le refus du *Pornographe*, par *Chenu*, je commençai mon *Marquis de T\*\*\**, et je partis pour *Sacy*, où je me proposai de l'achever. Je l'y fis très mauvais. De retour à Paris, je publiai *Lucile*, le *Pied de Fanchette*, la *Confidence nécessaire* et la *Fille naturelle*. Ensuite je m'occupai du *Pornographe*, que je refis entièrement, et que le Censeur *Marchand* approuva. Je l'imprimai en société avec *Michel*, qui fournit l'argent : ce *Michel* était un ouvrier de *Quillau* l'imprimeur, et très intrigant. Il était Allemand; il avait vu l'Angleterre; il avait de l'argent devant lui, et il fit les avances. Nous imprimâmes à moitié de profit, les frais retirés. Je fis moi-même la composition, avec un ouvrier sous moi. L'Ouvrage achevé d'imprimer, *Quillau* et son nouveau prote *Domenc* eurent la bassesse de le dénoncer, comme traitant une matière trop libre. Le censeur, effrayé, cherchait à retirer son approbation : heureusement que *M. de Sartine* voulut voir l'Ouvrage; ce magistrat le lut, et le permit. Durant cette crise, je me trouvai dans la position la plus cruelle; car *Michel* eût rejeté sur moi toute la perte. La vente, une fois ouverte, fut très rapide; *Michel* empochait tout, pour se remplir des frais; ensuite, il prit le reste comme dépositaire. Je fus souvent témoin secret, sous mon habit d'ouvrier, de ce que disaient les acheteurs : les uns disaient que j'étais un fou; les autres, un indécent punissable; quelques-uns me faisaient l'honneur de me regarder comme le

propagateur zélé du libertinage. Jamais projet utile ne fut plus mal accueilli : à peine se trouva-t-il trois ou quatre têtes saines dans la Capitale, qui me rendissent justice. Ce fut autre chose dans les Provinces; presque tout le monde sentit l'utilité de mon projet, et les contrefaçons de mon Ouvrage rapportèrent beaucoup plus aux brigands, qu'à moi l'édition première. Je ne retirai pas un sou d'un Ouvrage qui m'avait tant coûté de toutes manières, comme on le verra tout à l'heure.

VII. LA MIMOGRAPHE, OU LE THÉÂTRE RÉFORMÉ; deux Parties. En finissant le *Pornographe*, je commençai le second volume des *Idées singulières*, que j'imprimai encore avec *Michel*. Ce fut le prétexte de la suspension de la remise de ma portion de profit. Contre toute justice, il fit avec ce profit entier les nouvelles avances; de sorte que j'avais autant que lui, et que cependant il partageait le fruit de mon travail. Il est des gens dont l'avidité est insolente. J'avais été payé, comme ouvrier, du *câsément* de mon *Pornographe*; je ne le fus pas de mon travail de la *Mimographe*, sous prétexte que c'était des changements, et que je devais bien faire mon manuscrit du premier coup. Je dévorai tout cela. Je pouvais objecter la difficulté de la matière, et son importance : je n'objectai rien; je travaillai six mois du matin au soir, avec une application dont peu d'hommes sont capables. J'avais trente-six ans; l'âge de ma force fut donné tout entier aux

autres; je n'en suis pas encore au temps où je travaillerais pour moi!... Ce volume fut beaucoup plus fort que le premier; les notes en furent plus étendues, plus raisonnées, l'enveloppe romanesque en est mieux faite. Il y a beaucoup de néologisme, qui n'est pas toujours également heureux. Voyez de quelle manière les Journaux ont parlé de ces deux premiers volumes (p. 138, à la fin de la *Paysanne*).

Après mon malheur de 1770, je demandai cent cinquante livres à *Michel*, pour me soigner : il me les refusa. Je fus donc obligé d'en venir au partage. J'eus pour ma part quatre cent vingt-cinq exemplaires restant de l'édition du *Pornographe*, et six cents de la *Mimographe*; mon associé eut l'argent. Je vendis pour neuf cents livres à la *Société typographique de Bouillon*, qui ne m'a jamais payé, et tout le reste à *Edme Rapenot*, qui me le doit encore aujourd'hui, à sa mort arrivée en 1778, huit ans après la vente. Voilà quelles furent mes premières affaires, et le profit qu'un malheureux, qui n'avait pas de pain, faisait sur ses Ouvrages. De quoi vivait-il, demandera-t-on? Il passait les nuits à lire des épreuves pour le libraire *Humblot*, qui les lui payait vingt-cinq sous; il tirait quelquefois trois livres d'Edme Rapenot, qui lui devait quatorze cents livres; voilà toutes ses ressources, au nombre desquelles il fallait mettre la sobriété, le goût du travail, la dureté pour lui-même, qui l'avait porté dans sa jeunesse à se refuser tout ce qui n'était que d'agrément, par ce motif seul : « Que sais-je ce qui



» m'attend ? Je puis un jour manquer du nécessaire ;  
 » il faut s'accoutumer de loin aux privations, afin  
 » que la misère me soit moins dure. »

Je fis, en 1774, une seconde édition du *Pornographe*, infiniment supérieure à ma première édition, et aux contrefaçons. C'est la seule qui existe aujourd'hui. Le Plan même de Réformation y est corrigé, les Notes augmentées des trois quarts, et les améliorations de style sans nombre. *Joseph II* l'a exécuté.

VIII. LE MARQUIS DE TAVAN\*, OU L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE ; quatre Parties. C'est mon troisième Ouvrage commencé. Le second est le *Pornographe*. Rebuté par le commissaire *Chenu*, j'abandonnai mon *Projet des Filles*, pour faire tout simplement un roman. Malheureusement je ne travaillais alors qu'avec ma tête ; ce qui ne pouvait donner que de la besogne froide et sans intérêt. Je jetai mes premières idées sur le papier, rue de la Harpe, au Collège-de-Justice, où j'avais composé mon premier Ouvrage. Je partais pour aller passer quatre mois chez ma mère ; j'y portai mon Ouvrage commencé, que j'y terminai tant bien que mal ; car je ne crois pas que l'Ouvrage fût présentable. Rien de si sec. Je le corrigeai très mal, à mon arrivée à Paris, et je le présentai à *Guy-Duchesne*, qui le refusa (et qui toujours depuis s'en est repenti ; nous aurions fait notre fortune ensemble). Je boudai la Veuve *Duchesne*, que je ne revis plus de longtemps... En 1771, ayant traité avec le libraire *Costard*, pour

un Ouvrage intitulé *Le Nouvel Émile*, à un sou la feuille à deux mille exemplaires, je me proposai d'y faire entrer le *Marquis de Tavan*\*\* , comme exemples historiques. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils gâteraient un Ouvrage pour lequel ils n'avaient pas été faits. J'en fis donc un petit roman, que j'imprimai pour mon compte, mais que je changeai absolument de fond et de forme, en le composant moi-même à la casse, aidé néanmoins par le jeune Ornefuri, fils de Parangon (a). Je le surchargeai de morale, de discours; l'action y manquait déjà; je l'étouffai encore; ce fut un *Traité de morale* symétriquement divisé en quatre *Parties*, assez platement raisonné pour être digne de *Guinguenet*, qui cependant n'en eût pas fait l'*Épître Dédicatoire à la Jeunesse*; ce morceau est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de raisonnement. Aussi mon ami Renaud me dit-il, en achevant de la lire : « Voici » votre meilleur Ouvrage. — Un moment ! l'*Épître Dédicatoire* ne répond que pour elle... » Il trouva ensuite l'Ouvrage moral, médiocre, mais amusant par ses épisodes; c'est-à-dire par ses défauts... Aussi, tous ces épisodes ont-ils fait des *Contemporaines* intéressantes, ainsi que le *Prisonnier de guerre* dans la *Prévention nationale* (1).

---

(a) On a déjà remarqué que le véritable nom de Parangon était *Fournier*, dont *Ornefuri* est l'anagramme.

(N. de l'Éd.)

(1) J'ai depuis refait toutes ces *Contemporaines* de paresse, au nombre de plus de soixante, dans l'*Enclos et les Oiseaux*.

L'idée qui me fit entreprendre le *Marquis de Tav\*\** m'avait paru délicieuse : je m'étais figuré un jeune homme très riche, né dans la Finance et fils unique. Je le suppose élevé par un précepteur comme il en est tant; qu'il s'était corrompu, mais qu'il avait un excellent fond de caractère; je le faisais donner dans tous les écarts de nos jeunes gens à la mode, se gâter aux mousquetaires avec ses camarades, etc. Il néglige ses parents; il les afflige par cette conduite, parce qu'il en est tendrement aimé. Il est trop délicat pour courir après les filles de théâtre; mais il achète d'une mère indigne une jolie fille dévouée à la prostitution... On lui destinait, dès l'enfance, pour épouse, une cousine doublement germaine, fille unique et riche comme lui, née du frère de son père et de la sœur de sa mère. Au moment où il donne dans tous ses écarts; où il entretient *Justine*, cette fille achetée; où il a une intrigue avec la comtesse *Juliette*, épouse d'un de ses amis, il n'a pas encore revu, depuis leur enfance, *Hélène*, sa cousine. Cette jeune beauté a été élevée au couvent, afin que la désuétude remplaçât la commensalité, et donnât aux deux jeunes gens cette nouveauté de vue qu'ont l'un pour l'autre des inconnus... Le libertin la voit enfin. Surpris du séjour que fait chez sa mère une Beauté aussi touchante, il la devine, se concentre, et sent son cœur changer. Tous ses amusements lui paraissent insipides; il s'en prive sans peine, et se tient enfermé dans son appartement. Les réflexions que l'amour

honnête lui suggère, sont de se rendre digne d'Hélène par la pureté de sa conduite. Il y travaille. Ses parents, inquiets, le croient affecté de quelque chagrin violent; ils cherchent à en découvrir la cause : après des tentatives multipliées, on le trouve occupé à cultiver la peinture, art qu'il avait aimé avant ses écarts; il faisait de mémoire le portrait de sa cousine. Enfin, on découvre une lettre qu'il lui écrivait. On se tranquillise, on se tait, on l'attend venir. Cependant le fils d'un maréchal de France demande Hélène en mariage. Le jeune homme en est instruit; il se propose de se battre avec son rival; son père découvre son dessein, et le fait échouer. Il donne de sages avis à son fils... La mère a son tour, et c'est elle qui amène la déclaration. Elle réunit ses deux enfants, Hélène et le marquis; et c'est devant elle que ce dernier avoue ses sentiments, avec une timidité touchante, qui dément toute sa conduite passée... On les marie bientôt. Le Marquis se conduit avec sa jeune épouse en mari tendre, éclairé par sa première conduite; il ménage la pudeur d'Hélène, et la faiblesse de son âge. La tante d'Hélène lui a raconté des histoires de couvent (histoires qui sont à présent dans les *Contemporaines*), pour faire sentir à son fils les dangers que sa cousine y a courus : ici, le père du jeune homme lui donne les instructions convenables, en lui racontant les histoires de son frère et la sienne...

Ce plan est un peu changé dans la composition de l'Ouvrage; au lieu d'un financier, c'est le Comte

de T\*\*\*, qui est père du Marquis, et cette *École de la Jeunesse* est celle d'un Gentilhomme de la première noblesse. On le conduit en Angleterre, pour voyager; ensuite à la guerre. Cet Ouvrage aurait pu être excellent, si le plan en avait d'abord été bien conçu; sa mauvaise exécution ne vient que de ce défaut de plan. Il y a quatre *Divisions*.

IX. LES LETTRES D'UNE FILLE A SON PÈRE; cinq Parties. J'eus l'idée de cet Ouvrage, dès 1768, et j'en montrai quelques lettres à M<sup>lle</sup> *Élise Tulout*. J'y travaillai, en 1769, au Collège de *Presle*, après avoir conduit le *Paysan perversi* jusqu'au *Tableau des Bonnes gens*, c'est-à-dire jusqu'au mariage d'*Edmée Servigné*. L'*Histoire de la Mère d'Adèle* est excellente, et le reste de l'Ouvrage plein de grands mouvements; mais, faute d'usage du monde, j'ai manqué à beaucoup de convenances; ce sont des riens, mais ces riens eussent opéré l'illusion. Je regarde aujourd'hui cet Ouvrage comme l'assemblage des matériaux préparés, du roman le plus terrible, le plus intéressant, le plus instructif, et le plus aimable tout à la fois. La plupart des détails y sont d'une fraîcheur et d'une vérité que je devais à un petit commencement de connaissance du monde. Si je l'avais recommencé mûri, du vivant de la *Veuve Duchesne*, j'en faisais le meilleur roman possible, et surtout le plus utile par la morale.

Une jeune fille, qui a perdu sa mère, a le plus



tendre et le plus aimé des pères, une gouvernante pleine de mérite, et une tante longtemps éloignée, qui se réunit enfin à sa nièce, dont elle se propose de faire sa bru. Le jeune homme, fils de cette tante, est un petit-maître philosophe; un agréable athée; un homme d'honneur sans principes; un vicieux sans remords. Ses différentes aventures sont enchâssées avec art dans le courant de la narration. Comme l'Ouvrage est par lettres, ainsi que le titre l'annonce, c'est *Adèle de Comminges* qui rend compte à son père de tout ce qui lui arrive. Le Comte, qui est à son régiment, avec un autre jeune homme qu'il aime beaucoup, répond et donne ses conseils. Les personnages se font tous connaître; tous écrivent, et se montrent sous leur vrai caractère... Mais auparavant, on raconte à la jeune Adèle l'histoire intéressante de sa mère, dont elle envoie les détails à son père, qui lui confirme ceux qui sont à sa connaissance... Paraît ensuite le fils de la tante. Il étale ses maximes; il péroré; il dispute. Il inspire de la défiance à une jeune personne prudente, qui rend compte de tout ce qu'elle entend à un père chéri, que son devoir retient sous les armes. Les réponses de M. de Com\*\*\* à sa fille sont remplies de conseils proportionnés aux circonstances. Mais les grandes catastrophes sont manquées; ce qui fait trembler dans le *Paysan*, affecte à peine dans les *Lettres d'une Fille*, parce que j'y peins des mœurs connues, sans observer les vraisemblances, ou sans faire excuser ce défaut par l'extraordinaire des si-



tuations. Il me serait facile aujourd'hui de corriger ces manques : mais je ne suis pas assez riche pour risquer une nouvelle édition. Cependant, si je réimprimais tous mes Ouvrages, je l'effectuerais ; ce qui peut-être arrivera, un homme riche m'ayant parlé d'en faire les avances.

C'est à l'époque de cet Ouvrage, que j'ai commencé d'être persécuté. Il faut, à cette occasion, entrer dans quelques détails préliminaires. En 1769 ou 70, je lus l'*Avis aux Gens de lettres* de Fenouillot de Falbaire : cet Ouvrage est assez bon, à ne le voir que du côté de la littérature ; mais pour le fond, c'est un continuel et un très dangereux sophisme. Cette idée me frappa ; je me sentis l'envie de détromper les Gens de lettres et de les éclairer sur leurs véritables intérêts, et je fis le *Contr'avis aux Gens de lettres*, en consultant, pour la partie mercantile, le plus honnête homme de la Librairie, M. Denis Humblot. J'ignorais le tort que je me faisais, en prenant le parti de la raison et de la vérité ! J'étais loin d'imaginer que je contrariais les vues d'un Desmarolles et d'un Dhemmerly ! Car voilà (et je rougis de le dire) les bas ennemis que je me suis faits ! Je fis paraître le *Contr'avis* séparément, avant l'Ouvrage, comme j'avais déjà publié les *Réflexions sur l'Ambigu-comique*. Desmarolles, à qui j'en donnai un exemplaire, suivant un mauvais usage que j'avais pris par le conseil de l'imprimeur Valade, me rappela pour me demander si ma brochure, ou plutôt mon *pamphlet*, avait permission ? — « Ce ne serait pas à vous

» que je l'apporterais, » lui répondis-je, « si les » formalités n'étaient pas remplies. » Je m'en allai; on ne dit mot. Mais lorsque les *Lettres d'une Fille* parurent, on saisit un prétexte pour en suspendre la vente. Dhemmery vint chez moi mettre le scellé sur la partie de l'édition qui m'appartenait, *Edme* m'ayant abandonné deux cent cinquante Exemplaires, pour la cinquième Partie, imprimée à mon compte. Ce fut à cette occasion que *Dhemmery* fit connaissance avec ma femme. Ç'avait été en 1772, la veille des *Rameaux*, que les cachets furent apposés; le retard ne fut que de quinze jours; je fis un carton pour une historiette qu'on avait prise pour prétexte, et que j'ai replacée dans les *Contemporaines*, et la vente alla, comme *Edme* pouvait la faire aller. Je donnai cinquante exemplaires de mes deux cent cinquante à *Costard*, pour lequel je faisais le *Nouvel Émile*, depuis intitulé *l'École des Pères*, et ce fut une augmentation à la perte que j'ai faite avec ce libraire.

Voici de quelles pièces était composé le cinquième volume : *la Cigale et la Fourmi*, fable dramatique, dans laquelle on met en action cette fable de La Fontaine, et quelques autres; *le Jugement de Pâris*, comédie-ballet, imprimé depuis dans les *Contemporaines*, première édition, et retranchée à la seconde. Elle était destinée, ainsi que la précédente, pour *Audinot*, qui les avait fort goûtées; mais les auteurs qui travaillaient pour son théâtre, fâchés de ce que j'avais dit à leur sujet dans mes *Réflexions sur l'Ambigu-comique*, menacèrent de ne plus travailler pour son

théâtre, s'il les acceptait. Le plus animé, c'était un certain *Nougaret*, depuis l'auteur d'une pitoyable *Paysanne pervertie*, dont il m'a volé le titre; cet homme fit tout ce qu'il put pour me desservir : mais mes pièces furent jouées l'une et l'autre dans une Société distinguée, avec un succès qui surpassa mes espérances; le ballet, surtout, fut dansé avec une expression qui m'enchantait. C'est ce qui m'engagea, en 1781, à l'envoyer à M<sup>lle</sup> *Arnould*, de l'Opéra, en la priant de le donner à *Gardel*, de ma part. J'étais sûr que le *Jugement de Pâris* lui aurait fait un honneur infini; mais je n'en ai pas entendu parler depuis, soit qu'il l'ait dédaigné, par ignorance, ou que M<sup>lle</sup> *Arnould* ne le lui ait pas donné (1). L'*Apologie de l'Ambigu-comique* venait ensuite : ce morceau est très bien fait, et je l'ai payé presque aussi cher que le *Contr'avis aux Gens de lettres*. On trouve ensuite un conte en vers, peut-être trop libre, intitulé *Le Carrosse de voiture*, dont j'avais fait un proverbe : *Il recule pour mieux sauter*.

X. LA FEMME DANS LES TROIS ÉTATS, DE FILLE, D'ÉPOUSE ET DE MÈRE; trois Parties. La *Lucile*, imprimée par *Valade*, se fût mieux vendue en deux Parties : je la divisai, sous le titre de LA FILLE ENLEVÉE. Mais je m'aperçus bientôt que c'était un Ouvrage à refaire en entier; et je

---

(1) Il l'a fait danser depuis, mais en ôtant de mon ballet tout ce qu'il y avait de génie.

refis *Lucile Fille, Épouse et Mère*. J'étais dans cette intention, quand je tombai malade, en 1771, au Collège de *Presle*. Ayant la tête assez libre, je me mis à composer la seconde Partie de la *Femme dans les trois États, de Fille, d'Épouse et de Mère*; elle est pleine de gaiété; elle me divertissait, en la faisant. Je conçus, après l'avoir achevée, que c'était du temps perdu, que de l'imprimer comme suite de *Lucile*: je fis une première *Partie*, que j'intitulai *La Fille*; la seconde fut titrée *La Femme*; ce qui me donna l'idée d'en composer une troisième, qui fut *La Mère*. Mais la seconde resta supérieure aux deux autres; cependant la première n'est pas sans mérite; mais la troisième est décousue, et presque sans intérêt; je n'échappe à l'ennui que par des épisodes fréquents. C'est de la seconde *Partie*, que *Lachabeausière* a tiré sa pièce des *Maris corrigés*, donnée par les *Italiens* à la fin de 1781. Cet auteur, quoi qu'il dise dans sa *préface* sur l'origine de sa pièce, n'en a pris l'idée que dans la *Femme*; il a beau vouloir nous dérouter, en parlant des *Fausse infidélités*, etc., c'est ma seconde *Partie*, *La Femme*, seule, qui lui a donné l'idée de la pièce, dans laquelle il ne pense pas une seule fois de lui-même; il suit l'auteur jusque dans les occasions où celui-ci n'aurait pas dû être servilement imité. Cela est au point qu'au lieu d'en être flatté, à la représentation, j'en avais des nausées. Cette servilité n'empêche pas le plagiaire d'affecter un certain dédain, en parlant de la source où il a puisé. Et voilà comme agissent les faquins

d'auteurs de notre siècle ; car je pourrais en citer quatre qui sont dans le même cas. Au reste, Apollon a puni Lachabeaussière : il n'a donné de supportable que cette pièce, imitée en tout.

*Sic vos non vobis...*

XI. LE MÉNAGE PARISIEN. OU DÉLIÉE ET SOTENTOUT ; deux Parties. J'y mis des Notes encore plus bizarres que l'Ouvrage, où je composais une Académie de tous les Sectateurs de la Sottise, Académie dite de *Qui-perd-gagne* ; les sujets les moins méritants y étaient les premiers. On sent combien ce tableau satirique devait piquer. Aussi un M. de Sacy, auteur de l'*Honneur Français*, vint-il furieux chez *Quillau* : on lui montra que son nom n'y était pas ; il s'en retourna confus de ce que sa haute réputation ne m'avait pas engagé à dire du mal de lui. On sent combien cela est piquant ! Je sais que je fus très piqué moi-même de ne pas me voir dans les *Trois Siècles* attribués à *Sabathier de Castres* : à la vérité, ce ne fut qu'un instant ; je me félicitai bientôt de n'y pas occuper une place comme *Nougaret*, *Du Roxoy*, et quelques autres, qui tous valaient mieux que *Sabathier*, mais que l'auteur de leurs différents articles appréciait assez juste... M. de Crébillon fils était censeur de cet Ouvrage, et s'y parapha lui-même ; car il y était critiqué, comme membre de l'Institut *Qui-perd-gagne*, où il méritait assez bien une place, par quelques-uns de ses futiles romans. Le



commis Desmarolles, toujours à l'affût de mes productions, depuis le *Contr'avis aux Gens de lettres*, avait laissé passer la *Femme trois États*, parce qu'il en avait ignoré l'auteur. Mais au *Ménage Parisien*, j'écrivis bonnement la lettre d'avis, pour la mise en vente. Aussitôt, un ordre du vil commis Desmarolles la fit arbitrairement suspendre ; car j'étais en règle. On voulut voir la parappe. Je la montrai. « Se serait-il paraphé ? » dit Desmarolles, en parlant du Censeur. — « L'y voilà. » Et il lut le sanglant article de *Crébillon*... Ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'on repermit l'Ouvrage sans cartons. Agnès Lebègue prétend que je lui dus cette faveur, qu'elle obtint (dit-elle) par l'abbé de *Saint-Léger*, ami de toute la Police. Quoi qu'il en soit, j'étais alors à Sacy, occupé à vendre à mon frère le reste de mon patrimoine... Le *Ménage Parisien* n'est pas sans mérite ; il y a des étincelles de génie. M. de Crébillon, dont je n'étais pas encore l'ami, m'en dit un peu de bien. Il m'avait déjà paraphé le *Pied de Fanchette*, il me reconnut ; il me dit que j'avais d'excellentes idées, une imagination romantique, etc. Mon cœur n'eut aucune part à cette composition ; pas un personnage intéressant ; pas un trait qui aille à l'âme : ce qui vient de ce que j'avais sous les yeux une catin, modèle de mon héroïne.

XII. LES NOUVEAUX MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ ; deux Parties. Dans les derniers mois de 1773, *Nougaret* me proposa d'im-



primer un manuscrit intitulé *Mémoires de M. d'Ar-mantières*, à demi effacé par le censeur M. d'Her-milly. J'y consentis; mais ce que Nougaret me donnait ne formait pas une *Partie*. Je me mis à le travailler : je fis la petite histoire de Zoé, une seconde *Partie* entière, et les pièces détachées qui la terminent. J'imprimai alors, sous le titre de *Nouveaux Mémoires d'un Homme de qualité*. Les trois quarts de l'Ouvrage m'appartenaient, comme on voit; le reste était de M. *Marchand*, censeur royal, qui l'avait donné à Nougaret; nous imprimâmes à moitié profit, tous les frais retirés. Mais la vérité est que je fus obligé de donner au mois de Novembre suivant, pour quatre-vingt-dix livres de mes livres vendus ou à vendre, et en nature, par *Quillau* l'ainé, rue *Christine*, et que je ne retirai pas un sou de profit, n'ayant tiré qu'à sept cent cinquante; le livre alla lentement; j'en donnai à *Edme Rapenot* des exem-plaires à dix sous. Enfin cet Edme mourut sans payer. Mais j'avais fait d'autres Ouvrages qui firent demander les *Nouveaux Mémoires*; je rachetai qua-rante sous, de la veuve d'Edme, ce que j'avais vendu dix sans payement à feu son mari. Cet Ouvrage manque absolument. Il s'y rencontre des choses très singulières, tant de la part de M. *Mar-chand* que de la mienne, surtout la *Thèse de Médecine soutenue en enfer*, enclavée dans la *Lettre d'un Mort à son Médecin*; un Pronostic sur la naissance d'un Dauphin, sept ans avant cet événement alors désiré, etc. Le fond du roman est l'histoire d'une *Placidie*,

belle comme le jour, que son père destinait à être la maîtresse d'un roi, et qui épouse tout simplement M. d'*Armanières*, que je déguise sous le nom de M. d'Yran. Ils ont différentes aventures, et un fils plus que singulier, qui aime beaucoup une jeune personne qui ne le voit pas; il profite de sa position pour donner aux hommes laids un moyen de se faire aimer, etc. Plusieurs *Contemporaines*, telles que la 27<sup>me</sup>, la 180<sup>me</sup>, etc., sont tirées des *Nouveaux Mémoires*, que je ne réimprimerai jamais. La *Thèse de Médecine soutenue en enfer*, réimprimée à la fin de la *Découverte australe*, est une plaisanterie dans le goût de *Swift* sur les *Préservatifs* en général, et sur la crainte qu'inspirait en particulier à la Faculté de Médecine celui du Dr *Guillebert* : on y venge cet habile médecin, avec les armes de la raison et le sel du ridicule. Les éditions de la *Fille naturelle*, de l'*École de la Jeunesse* (qu'on peut remplacer par l'*École des Pères*), du *Ménage Parisien*, des *Lettres d'une fille à son Père*, des *Nouveaux Mémoires d'un Homme de qualité*, et du *Fin Matois*, qui va suivre, sont absolument épuisées.

XIII. LE FIN MATOIS, OU HISTOIRE DU GRAND TACAGNO, traduite de l'Espagnol; trois Parties. Cette traduction fut faite en société avec M. d'Hermilly, censeur royal; je corrigeai la traduction, d'après l'original, et je composai à neuf les sept chapitres qu'on voit au commencement de la *Troisième Partie*: ils contiennent l'histoire du voyage du *Fin Matois* aux

Indes, son séjour à *Tinian*, son retour en France et sa punition. L'Ouvrage de *Quevedo* finit à l'embarquement de son héros; la *Préface*, les *Notes*, la *Notice sur l'Inquisition* sont également de moi seul. La Notice me fut donnée par un particulier au père duquel l'aventure était arrivée; elle était écrite de la main de l'infortunée victime, et reliée, quoique manuscrite. Je réduisis à soixante pages d'impression un volume qui en avait plus de trois cents. Le libraire *Costard*, auquel j'avais cédé cinq cents exemplaires, par un accord fait avec lui, du consentement de ses créanciers, changea le titre, et fit mettre celui de *l'Aventurier Bascon*, premier titre de *Quevedo*. Je donnai vingt-cinq louis à *d'Hermilly*, pour sa portion de travail, et je me le conciliai par là, dans une occasion épineuse : il était censeur du *Paysan perversi*, qu'il n'eût jamais osé parapher, sans un peu d'intérêt à me ménager. J'avais emprunté quatre cents livres sur mon billet de quatre cent vingt livres, le seul que j'aie fait en ma vie; je l'acquittai au remboursement que me fit mon frère, d'une somme de deux mille cinq cents livres, au mois de Juillet 1775.

Fréron père a dit que notre traduction du *Fin Matois* était la meilleure qui eût encore paru.

XV. LE PAYSAN PERVERTI; quatre Parties, et huit avec LA PAYSANNE... Je commençai l'impression de cet important Ouvrage en achevant celle du *Fin Matois*, c'est-à-dire au mois de Juin 1775, il

y a précisément dix ans au moment où j'écris cet article, et vingt-deux ans en 1797. Cet Ouvrage, qui m'a donné une existence dans le monde, fut la source de ma réputation, et me procura une considération dont tous les bons esprits me donnent encore des marques. Mais il est aussi la cause de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes dévorantes que j'ai éprouvés depuis le mois de Février 1776, jusques et compris Mars 1785. J'avais commencé le manuscrit en 1769, après la lecture d'une *Partie* détachée de *Paméla*, que je trouvai par hasard chez *Edme* le libraire, au *Collège de Presle* : ce fut cette lecture qui me donna la première idée de faire des lettres rustiques, par lesquelles un *paysan* raconterait tout ce qui lui arrive à la ville. Je commençai l'Ouvrage dans mon grabat; et dans ce même cabinet où les démolisseurs me prirent un jour d'assaut. Je fis ces premières lettres avec un plaisir infini, parce qu'en parlant de mon héros, je racontais les aventures de ma jeunesse, à mon arrivée à Auxerre, en 1751, et pendant le cours de mon apprentissage : on a vu, par ces *Mémoires*, que ce sont les mêmes personnages qui agissent ici et dans le *Paysan perverti*. Je ne me contentai pas de ces illusions : pour donner à mon livre ce fond de vérité dont je m'étais fait un devoir en prenant la plume, en 1766, je donnai à mon *Paysan perverti* les aventures de *Borne*, le procureur du Roi des Eaux et Forêts, et je les amalgamai au revers des miennes et de celles de quelques autres jeunes gens que le

séjour de la capitale avait perdus. Une histoire terrible, d'un jeune homme qui, s'étant déshonoré, n'osa plus se montrer et n'errait que la nuit, vint à mon secours pour achever celle du malheureux *Edmond*. Ainsi ce personnage romantique est un composé de vérités, dont ma propre vie a fourni la moitié des détails, et le reste, non moins vrai, je l'ai pris à d'autres. Je me disais, en écrivant : Il ne faut pas mentir ! qui n'écrit que des mensonges s'avilit soi-même. Les malheurs de ma sœur *Marie-Genève*, violée par un prêtre, mariée ensuite à un cocher de fiacre, me fournirent l'idée de la corruption et des malheurs d'*Ursule* ; je n'ai rien dit de ces faits honteux dans la *Vie de mon Père*, mais peut-être les y placerai-je, lors de la nouvelle édition que je projette. Qu'on imagine à présent comme je devais être affecté, en écrivant une histoire dont ma sœur puinée et moi-même étions comme la base principale ! Comme j'étais tantôt ému, tantôt indigné ! ... Hélas ! les malheurs de ma sœur se sont renouvelés dans ma fille aînée d'une manière plus cruelle encore ! Un scélérat, un monstre l'a rendue malheureuse ! Je le voue à la Céleste Colère ! puisse-t-il porter tout le poids du mal qu'il lui fait, et qui retombe en gouttes d'huile bouillante sur mon cœur déchiré ! ...

En 1780, je composai la *Paysanne pervertie*, qui n'est que le complément du *Paysan*. Ce fut l'ouvrage de trente jours : je pris la plume le 1<sup>er</sup> Septembre, et le 1<sup>er</sup> Octobre, j'écrivis sur la pierre à l'*Ile Saint-*



*Louis* : « I<sup>a</sup> 8<sup>bris</sup> heri fin. *Rusticanæ*. Mais aux re-lectures, j'y ajoutai beaucoup de lettres ; ce ne sont pas les bonnes cependant, à l'exception de celle de la *Mort de douleur*, qui est du 14 Octobre 1781. La *Paysanne* approfondit les caractères qui n'étaient qu'esquissés dans le *Paysan* ; *Fanchon*, *Pierre*, *Gaudet d'Arras* surtout, y sont parfaitement achevés : je ne parle pas d'*Ursule* et d'*Edmond*. Ces deux Ouvrages, qui n'en sont réellement qu'un seul, sont peut-être la plus utile production qu'on ait mise au jour depuis le commencement du siècle. Voyez comme parle du *Paysan perversi* l'auteur qui rédigeait le *Journal des Dames* en 1776.

Pour bien faire l'analyse de cet Ouvrage, il faut en saisir le but, sans trop s'arrêter aux moyens, car ces moyens sont absolument nécessaires. *Ursule* arrive à la ville, mandée par *Edmond*, ou plutôt par Madame Parangon elle-même. Elle est innocente et naïve, comme au village ; mais elle a le germe de tous les vices qui doivent la perdre un jour : elle est ambitieuse, elle est jolie ; elle a malheureusement sous les yeux l'exemple d'un goût aussi vif, aussi peu volontaire que coupable, dans sa protectrice même, pour son frère ; sa délicatesse est d'abord blessée par le mariage qu'on a fait contracter à ce frère chéri : ce trait seul avance la séduction d'*Ursule* de plusieurs années. Elle voit, en outre, ce qu'on ne voit que trop souvent à la ville, des ecclésiastiques mondains et sans gêne, qui débitent des galanteries. Mais l'Éditeur s'est bien gardé de mettre dans un



jour défavorable les ecclésiastiques, crus alors mal à propos nécessaires, tels que les curés ; il fronde en passant, et tout en allant à son but, un usage dangereux, celui d'admettre les moines dans la société ; c'est un abus contraire aux lois de l'Église et de l'État ; de sorte qu'en disant ce qui est, pour préserver, au moyen de sa *Paysanne* factice, les filles qui viendront véritablement à la ville, son Ouvrage ne porte aucune atteinte à la décence... Ursule ne fait que prendre le goût de la ville, dans la métropole de sa province : on voit combien ce goût est déjà vif, par le tableau dédaigneux qu'elle fait des spectacles et antiques usages de son pays natal, pour faire l'amour, se présenter aux parents, et demander une fille en mariage. C'est un premier pas vers la perversion. Le goût de la parure est le second. Mais tant qu'Ursule n'est pas à Paris, elle demeure dans une sorte d'innocence mitigée, telle néanmoins, qu'elle est déjà loin de la pureté *familiaire*, mais qu'elle ressemble encore aux filles les plus vertueuses du nouveau séjour qu'elle habite. Aussi, Madame *Parangon*, toute éclairée et toute bien intentionnée qu'elle était, ne s'aperçoit-elle pas du changement insensible d'Ursule.

A cette époque, une faute grave d'Edmond se découvre. Madame *Parangon* craint que la connaissance de cette faute ne blesse la délicatesse d'Ursule, et de sa sœur Fanchette : elle les fait partir pour la Capitale, sous la conduite d'une femme sûre et respectable, sa tante *Canon*. Il semble que l'air de

Paris soit contagieux au moral comme au physique : Ursule y est à peine, que sa marche vers la perversion est rapide, et qu'en peu de temps, elle se trouve infiniment éloignée des sages maximes de la maison paternelle. Tout la séduit, parce qu'elle a une âme faible, une âme ordinaire. Les lettres de *Fanchon*, de cette jeune épouse du digne *Pierre*, ne retardent pas la dégradation d'Ursule, parce que le plus grand des *dangers de la ville*, c'est d'inspirer aux villageois qu'on y a transplantés le plus grand mépris pour les sentiments, les manières, les mœurs enfin des parents campagnards; on doit regarder ce mépris comme la cause prochaine des écarts d'Edmond et d'Ursule. L'Auteur, que D'Espréménil accusa d'irréligion, avait cependant ici en vue d'appuyer une idée religieuse, celle que *l'orgueil a perdu l'homme...* Cette maxime est orientale, à la vérité, c'est-à-dire des pays du Despotisme, où elle est rigoureusement vraie; mais elle ne l'est pas également partout... Ursule donc marche vers sa perte, et si les lettres intéressantes de la bonne *Fanchon* ne la préservent pas, elles sont utiles au Lecteur; et c'est leur but. On voit, dans *Fanchon*, une femme solidement vertueuse, que la ville n'aurait pas corrompue, comme Ursule, parce qu'elle a du caractère, le goût vrai de la vertu, le véritable attachement conjugal; on se convainc que la seule rectitude de son esprit en aurait fait un chef-d'œuvre de conduite, même au centre de la corruption. (On peut en dire autant de *Pierre*.) Les lettres de *Fanchon* sont pleines de

l'onction la plus douce ; c'est une piété active et vraie, qui fait aimer la Religion en elle-même, parce que cette piété est de toutes les Religions et de tous les Cultes. C'est en cela que son personnage est infiniment estimable, et qu'il est un contrepoids suffisant, réuni à celui de Pierre, aux mœurs de la famille R\*\*\*, à l'exemple de Madame Parangon, pour servir de correction à toute la corruption du *Paysan* et de la *Paysanne pervertis*.

*Ursule*, quoiqu'elle aille rapidement, marche néanmoins graduellement à la perversion. Elle n'a d'abord que des vues d'établissement avantageux, et au-dessus de sa condition : mais en prenant les moyens tortueux de la dissimulation avec ses guides naturels, pour la ville, elle fait des imprudences qui l'exposent à un enlèvement. Elle éprouve une sorte de *profanation* extérieure de toute sa personne qui, sans qu'elle y songe, et sans que rien puisse en empêcher, passe bientôt à son âme, dont elle blesse la délicatesse. *Ovide* a dit de la pudeur :

... *Nulla reparabilis arte*  
*Læsa pudicia est ; deperit illa semel.*  
*Epist. V.*

« Aucun art ne peut réparer la chasteté ; une fois perdue, elle l'est pour toujours. » *Ursule*, violentée, n'est plus chaste, même de cœur. Elle désire d'épouser son ravisseur : ce désir est naturel ; il est même raisonnable ; mais dans la circonstance, il diminue l'horreur du vice ; il repose l'imagination

d'une jeune fille sur des objets qui devraient l'effrayer, et qui ne l'affectent plus que comme un moyen de fortune. Aussi la perte d'Ursule est-elle assurée, dès qu'elle quitte de nouveau la maison paternelle, pour venir cacher à Paris les suites de son enlèvement. Et qu'on n'objecte pas qu'elle pouvait rester à Sacy ! Elle a deux prétendus ; ses parents veulent ménager un certain Conseiller, si le Marquis leur échappe : ce qu'ils regardent comme assuré, si Ursule n'a qu'une fille, ou que l'enfant ne vive pas. Les Lecteurs superficiels, et souvent les Journalistes eux-mêmes, ne voient pas tous ces fils qui lient l'Auteur à son sujet, et le forcent à faire son Ouvrage de telle et telle manière, plutôt que de telle et telle autre. Ursule s'ennuie à la maison paternelle ; son désir est de retourner à Paris : elle y revient. Elle y accouche d'un fils sain et vigoureux ; les espérances renaissent ; *Edmond*, son frère, nage dans la joie, en voyant le nouveau-né ; il croit déjà sa sœur marquise, et peut-être l'aurait-elle été, sans Gaudet d'Arras.

Cet ami du Paysan perversi est l'homme le plus extraordinaire, par ses vues pour Edmond, qui soit dans aucun de nos romans : il est un véritable ami, et il perd le frère et la sœur ! Mais c'est par là même qu'il est le personnage le plus moral qui ait jamais existé ! Il montre que l'amitié la plus vraie, témoignée par des moyens vicieux en eux-mêmes, peut conduire à leur perte celui qui la ressent, et ceux qui en sont l'objet. Par le personnage de Gaudet

d'Arras, on peut inspirer aux jeunes gens une salubre défiance, qui les fasse tenir fermes à leurs principes, malgré les sophismes brillants des séducteurs, si communs à la capitale ! Il suffit souvent, pour perdre un jeune homme, une jeune fille, de leur persuader qu'ils ont un véritable ami : ils apprendront, par la lecture du *Paysan* et de la *Paysanne pervertis*, qu'il faut encore que cet ami vrai soit vertueux ; qu'il soit dans les principes certains de la sociabilité ; et ils ne s'abandonneront plus aveuglément et sans réserve. Gaudet d'Arras sert Ursule et son frère ; il est vraiment l'ami de ce dernier : mais cette amitié, vaste dans ses desseins, trop étendue pour le Sujet qu'elle veut servir, ne lui fait regarder la personne d'Ursule, son intérêt, son honneur, sa vie même, que comme un des moyens qui doivent élever Edmond.

Voici la cause prochaine de la perte d'Ursule : Gaudet d'Arras croit devoir empêcher le mariage de la sœur avec le Marquis, pour que la reconnaissance de la famille de ce jeune seigneur contribue à l'avantage du *Paysan*, d'une manière plus certaine que ne pourrait le faire le Marquis lui-même. Peu lui importe ce qu'Ursule deviendra, pourvu qu'Edmond soit avancé, soutenu, et que, par lui, cet homme ambitieux, inquiet, parvienne à son but, qui est de s'élever avec sa créature, de se servir en la servant. Ces vues peuvent étonner le commun des Lecteurs ; mais ceux qui ont étudié le cœur humain n'en seront pas surpris ; ils savent que le plaisir d'intriguer,



d'employer des moyens extraordinaires, bizarres même, quand une fois on l'a goûté, est un des plus vifs qu'il soit possible d'imaginer. Ursule est desservie par Gaudet d'Arras, qui ne la hait pas, qui ne lui veut point de mal, mais qui lui veut moins de bien qu'à Edmond. Le mariage manque. Par une suite des intrigues de Gaudet d'Arras, qui se trompe sur la force d'esprit d'Ursule, autant que sur celle d'Edmond, cette jeune fille est entretenue par le Marquis, après un goût bas pour un *Beau* du commun, que le corrupteur a eu soin de faire trouver sous la main d'une fille déjà entamée.

A peine Ursule a manqué personnellement et sciemment à la délicatesse, qu'elle s'avance, ou plutôt s'élançe vers la turpitude : il est difficile de s'arrêter dans la carrière du vice, et doublement aux femmes. Entretienue d'abord par le Marquis, après avoir volontairement favorisé un amant, la jeune Paysanne prête l'oreille à la séduction d'hommes corrompus ; elle fait un pas, et ce premier pas fait, ce n'est plus qu'une suite de chutes plus honteuses les unes que les autres.

Cette partie de l'Ouvrage est la plus morale, la plus effrayante pour les parents de province : ce sont les égarements d'Ursule qui effrayeront les pères de famille, et les jeunes personnes elles-mêmes. Les lettres sont assez heureusement conçues pour augmenter à chaque page cet effroi salutaire ; les habitants des campagnes trembleront, ils frémiront d'horreur, comme ils ont tremblé, comme ils ont frémi



à la lecture du *Paysan*. Les *Nouveaux dangers de la Ville* auront même une efficacité plus puissante, en ce que les malheurs d'Ursule sont plus frappants, plus *piteux*, et moins volontaires que ceux d'Edmond ; ajoutez l'intérêt naturel qu'inspirent la faiblesse et la naïveté naturelles du sexe d'Ursule.

C'est au plus bas degré d'avilissement de la plus crapuleuse débauche qu'Ursule trouve enfin la réflexion et le repentir. Elle ne se relève pas tout d'un coup ; mais, enfin, elle s'attendrit sur son propre sort, en voyant des vertus dans une de ses pareilles, dans Zéphire, qui croupissait dans le vice, et portait la vertu dans le fond de son cœur!... Le premier degré d'énergie de la criminelle Ursule est déchirant ! Elle est prête à s'abandonner elle-même. C'est alors que les sages principes que lui ont donnés ses bons parents, germent dans la corruption même de ce cœur dégradé par le vice : Ursule pleure ; les maux physiques l'accablent ; elle s'humilie. On la confine à l'*Hôpital*, à cause de sa difformité : elle y devient l'exemple des malheureuses que le vice y a conduites. Le terme de sa dégradation arrive : Madame *Parangon* la retrouve, d'après une humble lettre qu'Ursule a écrite à sa sœur Fanchon, dans laquelle elle lui raconte toutes les horreurs auxquelles l'a exposée la vengeance d'un vieillard qu'elle avait dupé. La digne amie de la *Paysanne*, qui l'a pleurée si longtemps coupable, la retrouve enfin pénitente, et gémit avec elle sur ses propres imprudences, qu'elle regarde comme des crimes. Ursule revient

dans son pays ; elle revoit ses parents ; elle est pardonnée. On a ici un de ces tableaux que les gens des villes n'ont jamais vus, que les faiseurs d'opéras comiques n'ont jamais conçus, loin d'avoir cherché à les esquisser, et c'est ce qui assure à jamais le succès de quelques-unes de mes productions, d'avoir peint la nature innocente, telle qu'elle existe encore dans quelques bourgs éloignés des grandes routes.

Edmond cependant continue de se livrer à la débauche : c'est depuis la retraite volontaire d'Ursule à l'Hôpital, et pendant la pénitence de sa sœur, qu'il est entraîné dans ses plus grands écarts, et qu'il finit par se marier par intérêt. Il se comporte ensuite comme les hommes que ce vil motif a seul déterminés au mariage. La vieille meurt, ainsi que sa fille ; les collatéraux forment une fausse accusation, qui fait découvrir des violations réelles des lois ; Edmond et Gaudet d'Arras lui-même manquent de prudence ; ils se défendent contre la Garde ; ils tuent, ils massacrent ; la mort et les galères les punissent...

Ici, les malheurs d'Ursule, comme assoupis depuis sa pénitence, se renouvellent avec fureur. Elle court chez ses parents ; suffoquée par la douleur, elle arrive en désordre, et leur annonce la condamnation de son frère. Au mot fatal des *galères*, le père R., ce vénérable vieillard, si plein d'honneur, de probité, de véritable vertu, demeure saisi, glacé par la douleur ; sa bouche s'est entr'ouverte pour s'écrier ! mais sa langue paralysée lui refuse l'expression, et

son âme s'échappe, au lieu des plaintes qu'il voulait prononcer...

Edmond est dégradé; le père et la mère d'Ursule sont morts de honte et de désespoir. C'est alors que la nécessité de faire légitimer son fils unique engage le Marquis, devenu veuf sans enfants, à proposer, au nom de sa famille elle-même, le mariage à Ursule. La raison la force d'accepter. Le Marquis l'épouse, et la traite ensuite indignement. Elle le souffre; elle gémit; elle cherche des consolations dans le soulagement des infortunés. Sa vertu, purifiée par le repentir, va toucher enfin le Marquis : elle allait être heureuse, tranquille au moins, lorsqu'elle est poignardée. La situation d'Edmond était alors terrible ! Errant, depuis qu'il est délivré des galères, il s'était rapproché de sa patrie. Il voit sa sœur, qui revient de faire des bonnes œuvres. Elle est dans le carrosse du Marquis : il la croit entretenue par son premier ravisseur; il la poignarde... A peine il a commis ce crime, qu'il reconnaît l'innocence de sa sœur. Il s'abandonne aux remords, au désespoir. Il fuit; ou plutôt on l'embarque, malgré lui... Il périt enfin, et on porte les trois corps d'Ursule, de son frère et de Madame Parangon dans leur pays natal, pour les déposer aux pieds de leurs parents, le père, la mère R.

Tel est le précis du *Paysan-Paysanne pervertis*, ou des *Dangers de la Ville*, titre qui convient mieux encore, et qu'on a mis à l'édition de 1785. Je ne parle pas des lettres admirables que le sujet m'a fournies : ce ne sont pas des beautés à la moderne qui se dé-

tachent, et qu'on peut citer, comme les beaux vers dans les tragédies de *Voltaire*; il faudrait les rapporter entières, pour en donner une juste idée. Il est difficile d'imaginer, lorsqu'on n'a pas lu ce nouvel Ouvrage, à quel points certains détails en sont frappants! Le caractère de Fanchon exprime la vertu même; celui de Gaudet d'Arras est mâle et fort; celui d'Edmond est inconsistant et faible; celui d'Ursule futile, léger, ambitieux, coquet; tous deux ressemblent au grand nombre, et, par conséquent, ce qui leur arrive est dans la possibilité la plus générale.

Pour donner une idée complète de l'Ouvrage, il faudrait en citer des lettres : mais la *Paysanne* étant connue de tout le monde, j'y renvoie, en citant, dans l'édition où la réunion du *Paysan* et de la *Paysanne* est effectuée, les Lettres 56, 57, 73, 86, 91, 109, 137, 150, 198, 200, 294, 305, 307, 312, 313, 320, 321, 322, 330, 333, 352, 365, 375, 376, 377, 379, 389, 391, 393, 394, 395, 396, 398, 400, 403, 404, 406, 409, 420, 461 et 462. C'est aujourd'hui qu'on peut regarder les *Dangers de la Ville* comme un Ouvrage absolument complet, et digne d'être comparé, soit à l'*Héloïse*, soit aux romans de *Richardson*. C'est une vaste production comme la *Pamela*, la *Clarisse*, le *Grandisson* de ce dernier; c'est un livre plein de choses et de chaleur comme l'*Héloïse*; c'est par cet Ouvrage que je puis dire, comme Ovide : *Ad astra ferat*. C'est qu'il n'est pas l'effet du travail, ni le fruit de mon esprit : j'ai vu, j'ai senti, et j'ai rendu; le sentiment seul m'a guidé...

Voici la marche de ce grand Ouvrage, tel qu'il est aujourd'hui disposé. Après avoir abrégé les *Préfaces* des deux Ouvrages, en les fondant ensemble, je réunis également les deux *Avant-propos*. Les lettres du *Paysan* vont seules, jusqu'à la 27<sup>me</sup>, qui est le 1<sup>re</sup> qu'écrit Ursule. La 2<sup>me</sup> de la *Paysanne* est la 36<sup>me</sup>; puis les 37, 43, 54, 56, 57, 62, 67, 69, 70, 71, 73, 77, 78, 80, 81, 86, 87, 90, 91, 97, 100, 104, 109, 110, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 127, 128, 129, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 141, 142, 143, 144, 147, 148, 150, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 166, 167, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 177, 178, 179, 180, 181, 184, 187, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 196, 199, 200, 202, 203, 204, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 212, 214, 215, 217, 218, 219, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 231, 233, 238, 239, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 249, 250, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 264, 267, 268, 269, 274, 287, 289, 290, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 311, 312, 313, 316, 320, 321, 322, 344, 345, 369, 372, 374, 375, 378, 381, 384, 391, 395, 396, 397, 398, 399, 406 et 451, entrent chacune à leur place, pour former, avec les intermédiaires du *Paysan*, dont je passe les chiffres, l'Ouvrage complet des *Dangers de la ville*, composé de 462 lettres, dont je vais donner la Table, qu'on a omise à la fin de l'édition réunie.

Cette Table achèvera de donner une idée complète de ce vaste Ouvrage.



*Première partie* 1<sup>re</sup> Estampe : *Edmond aux champs*. Après avoir fondu les deux *Préfaces* du *Paysan* et de la *Paysanne*, on a réuni de même les deux *Avant-propos* de *Pierre*, qui n'en font plus qu'un : *Pierre* y rend compte de tout ce qui a précédé le séjour de son frère et de sa sœur à la ville ; des motifs qui déterminèrent ses bons parents, à y envoyer celui et celle de leurs enfants dont la figure et les dispositions promettaient davantage. Edmond part pour Auxerre ; peu de temps après, il demande Ursule, qui est singulièrement sous sa protection, suivant l'usage de la famille R\*\*. On a trois Estampes dans cet *Avant-propos* : le *Frontispice*, la *Famille R\*\* au village*, et l'*Arrivée d'Edmond à la ville*.

1<sup>re</sup> Lettre, d'*Edmond*. Son arrivée chez M. Parangon ; M<sup>lle</sup> *Manon* se moque de sa façon d'écrire (4<sup>me</sup> Estampe, p. 22). — 2<sup>de</sup> Lettre, d'*Edmond*. Il s'ennuie à la ville, et compare ce séjour avec celui des campagnes ; les mauvaises mœurs dont il est témoin, l'étonnent. 25. — 3<sup>me</sup> Lettre, de *Pierre*. Il encourage son frère, en lui rappelant les motifs qui ont déterminé leurs parents à l'envoyer à la ville. 30. — 4<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il raconte comme il est malmené par M<sup>lle</sup> *Manon*, qui a ses vues, et commencé à parler de la jeune *Tiennette*, cuisinière à la maison. Il se rappelle douloureusement le temps où il était à la campagne. 32. — 5<sup>me</sup>, d'*Edmond* (1<sup>er</sup> pas vers la perversion.) De retour de la maison paternelle, il montre de bons sentiments. Il lit *Ovide* (5<sup>e</sup> Estampe), et attendrit *Tiennette* (2<sup>e</sup> pas). 44. — 6<sup>me</sup>, de *Pierre*.



Il montre sa manière de penser, au sujet de la domesticité des villes. — 7<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il s'accoutume à la ville (3<sup>e</sup> pas), et commence à persifler sur les degrés de la parenté. 46. — 8<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Après l'avoir humilié, pour l'avilir, on commence à le flatter, et il y prend goût (4<sup>e</sup> pas). M<sup>lle</sup> Manon l'admire (6<sup>e</sup> Estampe), et il parle pour la première fois d'attirer Ursule à la ville. — 9<sup>me</sup>, de M. *Parangon*. Il découvre à *Gaudet d'Arras* comment il se propose de tromper Edmond, par son moyen, en le lui donnant pour confesseur. 53. — 10<sup>me</sup>, *Gaudet d'Arras*. Il admire comment on s'y est pris pour subjuguier l'esprit d'Edmond, en l'humiliant. 54. — 11<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il conseille son frère bonnement, et comme un paysan qui ne songe qu'à l'avancement des siens; il l'avoue, en reconnaissant son inexpérience. — 12<sup>e</sup>, d'*Edmond*. On voit ici combien la ville a déjà porté d'atteinte à ses mœurs. (5<sup>e</sup> pas) (7<sup>e</sup> Estampe). Il voit son maître caresser Manon (6<sup>e</sup> pas). Il voit une jeune vigneronne à l'*Apport* de Vaux, et en devient amoureux (7<sup>e</sup> pas) (8<sup>e</sup> Estampe; 8<sup>e</sup> pas). Il se bat avec des hommes ivres. 58. — 13<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il commence à s'apercevoir que son frère s'émancipe beaucoup, et il lui fait quelques remontrances, en qualité d'ainé. 69. — 14<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il est dupe de l'adresse de son maître et de celle de M<sup>lle</sup> Manon, qui font passer Tiennette pour cette dernière (9<sup>e</sup> pas). Manon le séduit. Il croit voir Tiennette caressée par M. *Parangon* (10<sup>e</sup> pas). Il fait connaissance de *Gaudet d'Arras*

(9<sup>e</sup> Estampe) : (11<sup>e</sup> pas). 72. — 15<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il commence à prendre de l'amitié pour Edmond, mais dans la vue de le corrompre, et il stipule ses intérêts avec M. Parangon, 80. — 16<sup>me</sup>, de *Manon*. Elle répond à la précédente, en fille qui commence à aimer Edmond. 81. — 17<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il raconte à son frère l'arrivée de Madame Parangon, et l'on entrevoit le commencement de sa passion pour elle (12<sup>e</sup> pas) — [10<sup>e</sup> Estampe]. 18<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il donne à son frère des conseils d'intérêt, selon la manière de voir des paysans; mais bonnement et sans malice. — 19<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il répond au reproche d'incôstance dans ses goûts, que lui a fait son frère; mais en se défendant, il laisse voir un commencement de corruption (13<sup>e</sup> pas). Il aime Madame Parangon; il a du goût pour Manon et pour Edmée Servigné. — 20<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Par le portrait qu'il fait de Gaudet d'Arras, on voit qu'il est dans les principes des gens du monde (14<sup>e</sup> pas). Une conversation avec Manon (15<sup>e</sup> pas), et une autre avec Madame Parangon (16<sup>e</sup> pas) marquent à quel point il est déjà séduit. — 21<sup>e</sup>, d'*Edmond*. Il raconte avec complaisance à son frère, comment on se presse de le marier. Ses sens, excités par la parrure de Manon (17<sup>e</sup> pas), sont le principe de son désir du mariage. Cette fille le veut rendre audacieux, en le caressant elle-même (18<sup>e</sup> pas). Son maître le mène souper chez Manon; il partage son cœur entre elle et la femme de son maître (19<sup>e</sup> pas) : ce qui n'empêche pas qu'il n'ait des désirs pour

une demoiselle *Baron* (20<sup>e</sup> pas). — 22<sup>me</sup>, de *Pierre*. Ne voyant que l'avantage de son frère, dans tout ce qui se passe, il l'engage à profiter des circonstances, et lui annonce qu'on va mettre Ursule à la ville auprès de lui. — 23<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Le séducteur d'Edmond donne à Manon des conseils, pour s'emparer de ce garçon, et il annonce ses vues sur le jeune paysan...

*Seconde partie.* 11<sup>e</sup> Estampe, *Ursule enfant*. — 24<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il rend compte à Pierre de l'arrivée de leur sœur Ursule à la ville chez Madame Parangon, qui la reçoit avec tendresse [12<sup>e</sup> Estampe]. On instruit Ursule de la tromperie que M. Parangon prépare à Edmond; tandis que lui va se livrer à la séduction de la *Circé*, qui, déjà grosse, a envie des raisins de la treille sous laquelle ils sont assis [13<sup>e</sup> Est.] (Edmond, 21<sup>e</sup> pas). En quittant Manon, le Paysan va trouver sa sœur chez M<sup>me</sup> Canon, qui lui débite des proverbes sur sa situation [14<sup>e</sup> Est.] — 25<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il marque à son frère, que M. Parangon est venu lui-même chez leurs parents, pour les arrangements du mariage d'Edmond avec M<sup>lle</sup> Manon; il montre sa piété filiale. — 26<sup>me</sup>, de M. *Parangon*. Il rend compte à Manon du succès de ses démarches auprès des parents d'Edmond, pour la marier avec ce jeune homme. — 27<sup>me</sup>, d'*Ursule*. C'est la 1<sup>re</sup> de la *Paysanne pervertie*; elle y rend compte de la manière dont elle se trouve à la ville. — 28<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il commence à s'apercevoir du changement des bonnes dispositions de son frère, et

il lui rappelle celles qui leur ont été communes au village. — 29<sup>me</sup>, d'*Edmond* : Il répond à son frère, qu'il se doute qu'on veut le faire servir à couvrir la grossesse de Manon et les plaisirs de son maître; D'Arras l'aguerrit sur la jalousie (22<sup>e</sup> pas). — 30<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il continue, et rend compte à Pierre de la découverte entière qu'il vient de faire des projets de M. Parangon et de sa cousine. — 31<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il envoie à son frère le récit de Tiennette qui l'instruit [15<sup>e</sup> Est., *Edmond rêveur*; 16<sup>e</sup> Est., *Tiennette à l'auberge*] : (E. 23<sup>e</sup> pas, 24<sup>e</sup> pas). — 32<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il mande à Edmond qu'Ursule aime déjà la ville, et que c'est l'élément des femmes (Ursule, 1<sup>er</sup> pas vers la perversion). — 33<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Ses principes étant déjà corrompus, il s'accommode de Manon par intérêt, et cache sa honte à son frère (E. 25<sup>e</sup> pas, 26<sup>e</sup> pas, 27<sup>e</sup> pas) [17 Est. : *Edmond supplié*]. (28<sup>e</sup> pas). — 34<sup>me</sup>, de *Manon*. Elle demande au corrupteur la liberté d'être honnête, et l'engage à ne pas ôter tout frein à son mari. — 35<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il avoue qu'il a tout obtenu d'elle, et lui promet d'inculquer à Edmond des sentiments qui puissent la rendre heureuse avec lui et par lui. — 36<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle s'ennuie au village, et presse M<sup>me</sup> Parangon de l'en retirer; elle tourne en ridicule la manière innocente dont on fait l'amour, etc. (U. 2<sup>e</sup> pas.) — 37<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Elle redemande Ursule à ses parents, et leur découvre la tromperie qu'on a faite à Edmond. — 38<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il engage son frère à faire écrire par leurs

parents à la mère de M<sup>lle</sup> Manon (E. 29<sup>e</sup> pas). Il lui envoie la confidence générale de son épouse, afin de tâcher de la disculper. — 39<sup>me</sup>, du père R. Il écrit à M<sup>me</sup> Palestine la lettre demandée par Edmond, dans la vue d'avoir un procédé honnête. — 40<sup>me</sup>, d'Edmond. Il montre ici à découvert, en écrivant à son corrupteur, sa nouvelle et dangereuse philosophie (E. 30<sup>e</sup> pas). — 41<sup>me</sup>, de Gaudet d'Arras. Dans celle-ci, le corrupteur fait son histoire à Edmond, et lui montre la base de ses sentiments pour lui. — 42<sup>me</sup>, de Pierre. Il parle de son mariage avec Fanchon Berthier, et donne à son frère, qu'il croit encore garçon, des conseils sur la manière de se conduire avec les jeunes personnes qu'il connaît à la ville. Lettre incluse du patriarche R., pour inviter M<sup>me</sup> Parangon à la noce de son fils Pierre. — 43<sup>me</sup>, d'Ursule. De retour à la ville, elle fait part à Fanchon de tout ce qui lui arrive (U. 3<sup>e</sup> pas). Elle excuse les écarts de son frère (U. 4<sup>e</sup> pas). Elle est attaquée par M. Parangon. [5<sup>e</sup> pas; 18<sup>e</sup> Estampe. *Ursule à sa première attaque*. U. 6<sup>e</sup> pas. U. 7<sup>e</sup> pas.] — 44<sup>me</sup>, d'Edmond. Il écrit à ses parents une lettre, à la nouvelle année, et tourne sa lettre de manière à donner des soupçons de son mariage secret. — 45<sup>me</sup>, d'Edmond. Sa corruption se manifeste par la maxime de son corrupteur, *Il faut jouir*, qu'il adopte (E. 31<sup>e</sup> pas). Il lui dévoile ensuite le fond de son cœur, et lui avoue qu'il goûte ses principes (E. 32<sup>e</sup> pas). Il désire Fanchon (33<sup>e</sup> pas). Ensuite Laure (34<sup>e</sup> pas). — 46<sup>me</sup>, d'Edmond. Il raconte à son



corrupteur comment il a séduit la petite Laure sa cousine (E. 35<sup>e</sup> pas). Sa marche. [36<sup>e</sup> pas; 19<sup>e</sup> Estampe. *Edmond séducteur.*] — 47<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il continue de rendre compte de sa conduite à Sacy, pendant les noces de son frère; il se propose de vivre dans l'intimité avec Gaudet d'Arras. — 48<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il a séduit Laure, et il aime M<sup>me</sup> Parangon (37<sup>e</sup> pas). Il a une occasion de toucher le pied de cette dame. [E. 38<sup>e</sup> pas; 20<sup>e</sup> Estampe. *Edmond éniyé d'amour.*] Il la voit par un judas. [E. 39<sup>e</sup> pas; U. 8<sup>e</sup> pas; 21<sup>e</sup> Estampe. *Tableau voluptueux.*] (E. 40<sup>e</sup> pas). — 49<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Palestine. Manon accouchée d'un fils. — 50<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il encourage sa femme par l'espoir d'une tendresse sans bornes, quoiqu'il vienne de la trahir avec Laure, et qu'il aime M<sup>me</sup> Parangon (E. 41<sup>e</sup> pas). — 51<sup>me</sup>, de *Manon*. Elle insiste de nouveau, pour demander à Gaudet d'Arras qu'il s'arrête dans l'ouvrage de la perversion d'Edmond. Point de paix pour les méchants!

*Troisième partie.* 22<sup>e</sup> Estampe. *Le Crime découvert.* — 52<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il avoue à Loiseau son mariage avec M<sup>lle</sup> Manon, et qu'il goûte les principes de Gaudet d'Arras (E. 42<sup>e</sup> pas; 43<sup>e</sup> pas). Il présente sa femme à M<sup>me</sup> Parangon [23<sup>e</sup> Estampe. *Edmond reconciliant*]. Il est tout à M<sup>me</sup> Parangon, malgré son mariage (E. 44<sup>e</sup> pas). — 53<sup>me</sup>. Il cherche à s'étourdir sur son déshonneur par le raisonnement, et veut faire adopter ses idées à son frère (E. 45<sup>e</sup> pas; 46<sup>e</sup> pas). — 54<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle commence à



s'apercevoir de l'inclination de M<sup>me</sup> Parangon pour son frère, et l'approuve. (U. 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> pas). Elle se félicite de sa fraîcheur (12<sup>e</sup> pas), et des compliments (13<sup>e</sup> pas). Elle prend garde aux douceurs qu'on lui dit (14<sup>e</sup> pas), et trouve aimables les hommes de la ville (15<sup>e</sup> pas). — 55<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il invite Manon à venir avec Edmond à la maison paternelle. — 56<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle remontre à Ursule, sur toutes les petites échappées de cette dernière, dans sa lettre, et lui rappelle la rencontre du *Centenaire*, qui fait le sujet du 11<sup>e</sup> *Frontispice*. Elle lui parle des sentiments de sa bonne mère, qui a dans sa fille Ursule la plus grande confiance, afin de l'encourager par là. — 57<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle raconte la manière dont Manon, femme d'Edmond, a été reçue à la maison paternelle : on entrevoit mieux la manière de penser de ces bons paysans, par cette lettre seule, que par un long traité. On y voit le germe qui doit corrompre la sœur et le frère, quoique ce germe, en lui-même, ne soit pas mauvais. Mais son développement, qui est innocent au village, conduit à l'ambition démesurée, lorsque le paysan ou la paysanne est transporté à la ville [24<sup>e</sup> Estampe. *Manon présentée*]. — 58<sup>me</sup>, de *Manon*. Elle est si touchée de la bonhomie des parents de son mari, qu'elle veut absolument changer de conduite, et ne plus favoriser M. Parangon. Elle dit ensuite à Gaudet d'Arras une chose bien extraordinaire, sur la cession que son mari peut faire d'elle. — 59<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il parle avec adresse de la bonne

intelligence qui règne entre M<sup>me</sup> Parangon, Ursule et Manon, dans la vue de garder sa sœur, de faire estimer sa femme, et de parler de sa passion secrète pour M<sup>me</sup> Parangon. Il guette sa femme [25<sup>e</sup> Estampe. *Edmond guettant*]. Il excuse la galanterie de Gaudet d'Arras (47<sup>e</sup> pas). — 60<sup>me</sup>, de M. Parangon. Il était d'accord avec Manon, pour la scène racontée dans la lettre précédente. — 61<sup>me</sup>, d'Edmond. Bonne amitié que lui porte M<sup>me</sup> Parangon, qui ne se doute pas que c'est de l'amour. Edmond ne croit plus à la piété des moines (48<sup>e</sup> pas). — 62<sup>me</sup>, d'Ursule. Elle raconte à la belle-sœur Fanchon différentes choses, par lesquelles on voit que dès lors elle s'accoutume à voir dans autrui comme excusables des faiblesses dangereuses. Elle supporte avec peine les remontrances de M<sup>me</sup> Canon (U. 16<sup>e</sup> pas). Elle fait un amant à la noce de Loiseau [26<sup>e</sup> Estampe. *Premier amant*]. (U. 17<sup>e</sup> pas). Elle désire d'aller à Paris. Edmond baise la main de M<sup>me</sup> Parangon (E. 42<sup>e</sup> pas; U. 48<sup>e</sup>). Lettre incluse de Gaudet-d'Arras à Edmond. — 63<sup>me</sup>, de Pierre. Il marque à son frère, que son crime avec sa cousine Laurote est découverte [Sujet du *Frontispice de la III<sup>e</sup> Partie*]... — 64<sup>me</sup>, d'Edmond. Il a recours à son corrupteur, et le prie de le secourir. La honte seule lui donne des remords... — 65<sup>me</sup>, de Manon. Elle s'empoisonne, et fait à Gaudet d'Arras les reproches qu'il mérite. Elle aimait Edmond, tout en le trompant [28<sup>e</sup> Estampe. *Le Désespoir*]... — 66<sup>me</sup>, de Gaudet d'Arras. Il veut la rassurer, et la

conjure de vivre. On voit que Gaudet d'Arras a un bon cœur, gâté par de faux principes. — 67<sup>me</sup>, d'Ursule. Elle se plaint à Fanchon, que Pierre a trop durement écrit, au sujet de la faute d'Edmond avec Laurote. Elle lui détaille ensuite ses adieux à M<sup>me</sup> Parangon, en partant pour la capitale, où cette dame l'envoie [29<sup>e</sup> Estampe. *Les Adieux*]. — 68<sup>me</sup>, d'Edmond. Il montre une véritable douleur de la mort de sa femme; il n'est encore qu'à demi corrompu... — 69<sup>me</sup>, de Fanchon. Elle raconte à Ursule, ce qu'elle ignore, la maladie dangereuse de son frère, et la douleur du père R. en apprenant le crime d'Edmond, qu'il maudit, en le dévouant à la peine méritée. Elle lui fait part des trois lettres incluses : une de M<sup>me</sup> Parangon, une autre de Gaudet d'Arras à Edmond, et une troisième des parents de Laurote, dictée par Gaudet d'Arras. — 70<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Elle parle à Ursule plus librement qu'elle ne le devait, de ses sentiments secrets pour Edmond, quoiqu'elle se les déguise à elle-même.

*Quatrième partie.* 30<sup>e</sup> Estampe, frontispice : Ursule descendant du coche. — 71<sup>me</sup>, d'Ursule. Elle répond aux deux lettres précédentes, et raconte à M<sup>me</sup> Parangon, ainsi qu'à Fanchon, son arrivée à Paris, et ses premières aventures (U. 19<sup>e</sup> pas). Elle vante à Fanchon la douceur de la vie de Paris (U. 20<sup>e</sup> pas). Elle désire de ne plus dépendre de ses parents (U. 21<sup>e</sup> pas). Elle se pare avec goût et affectation (U. 22<sup>e</sup> pas). Elle rencontre Laure, en allant à

l'église [31<sup>e</sup> Estampe. *Ursule et Laure*]. — 72<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il rend compte à sa protectrice des derniers moments de Manon, et se rappelle avec reconnaissance ce qu'elle lui a dit de consolant. — 73<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle décrit ici la réception d'*Edmond* à la maison paternelle, après sa convalescence, son séjour, et son départ. [Cette lettre est le chef-d'œuvre de la *Paysanne pervertie*]. 32<sup>e</sup> Estampe. *Edmond convalescent*. — 74<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il fait des remontrances vigoureuses à Gaudet d'Arras. — 75<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il pardonne à *Edmond* ses remontrances emportées; il est trop rusé pour se fâcher. — 76<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il conte à son frère, comment la mère et la sœur de Manon l'ont fait leur héritier, en prenant le parti du cloître. *Edmond* parle ensuite de M<sup>me</sup> Parangon, de Laure, et du premier amant d'*Ursule*. — 77<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Elle montre son bon cœur, même en découvrant sa faiblesse à *Ursule*. Elle raconte le retour d'*Edmond* à Auxerre. Elle termine par un mot de lettre à sa sœur *Fanchette*... — 78<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il badine sur ce qu'il appelle la *bouderie d'Edmond*, et lui montre une vive, une sincère amitié. Il lui annonce la naissance de la petite Laure, dont il aime la mère; mais il laisse l'enfant à la disposition d'*Edmond*... Il parle ensuite d'*Ursule*, et commence à montrer ses idées sur elle... — 79<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il exprime à son frère ses regrets du départ de M<sup>me</sup> Parangon, et sa joie du retour de Gaudet d'Arras. Il fait une partie avec les Moines (E. 50<sup>e</sup> pas). [33<sup>e</sup> Estampe. *Edmond*

*banquetant.*] — 80<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il marque encore ici des sentiments vertueux, en écrivant pour la nouvelle année à ses père et mère. Mais ses expressions sont un effet de l'habitude. — 81<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle parle à Fanchon de M<sup>me</sup> Parangon, et copie imprudemment un papier secret de cette dame, qu'elle a vu par surprise (U. 23<sup>e</sup> pas). Elle croit que l'attachement de M<sup>me</sup> Parangon pour son frère lui peut être utile à elle-même (U. 24 pas). Elle envoie à sa belle-sœur une lettre du conseiller son premier amant; elle désire cet amant, pour humilier les petits justiciers du pays (U. 25<sup>e</sup> pas). Elle remarque les hommes qui l'admirent (U. 26<sup>e</sup> pas) et lit leurs billets (U. 27<sup>e</sup> pas). Elle les envoie à Fanchon (U. 28<sup>e</sup> pas). Elle prête l'oreille aux propos qu'ils lui tiennent (U. 29<sup>e</sup> pas). Elle craint le désespoir d'un page (U. 30<sup>e</sup> pas). Elle écoute et lit un financier (31<sup>e</sup> pas), et son style l'amuse (U. 32<sup>e</sup> pas). Elle favorise adroitement ses admirateurs à l'église. [34<sup>e</sup> Estampe. *Les Fleurettes*. (U. 33<sup>e</sup> pas). — 82<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il se plaint à M. Loiseau de l'éloignement de tous ses amis. Il le félicite de la réconciliation de M<sup>me</sup> Loiseau (*Tiennette*) avec ses parents, et sur le bien qu'il pourra faire dans sa place de procureur du roi d'Avallon. Il laisse ensuite voir la manière dont Gaudet d'Arras le mène au vice par un chemin de fleurs (E. 51<sup>e</sup> pas). [35<sup>e</sup> Estampe. *Edmond présenté.*] Il est présenté à une coquette. Il copie à son ami une lettre de M<sup>me</sup> Parangon. — 83<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Prêt à



quitter Edmond, il lui dévoile les coupables motifs de son attachement. — 84<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Le Cordelier apprend à Edmond la mort de M. Gaudet d'Arras père, et commence l'exposition de son dangereux système de conduite. Il lui témoigne ensuite, mais d'une manière enveloppée, l'envie qu'il aurait d'avoir un fils d'Ursule, si Laure ne lui en donne pas. Il cite les galanteries des philosophes de l'Antiquité, etc. — 85<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il annonce à son frère la naissance de son fils, et l'invite à venir en être le parrain. — 86<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle annonce la même chose à Ursule, et lui donne de bons avis, en répondant à sa dernière lettre. Elle raconte d'une manière attachante, comment son fils a été tenu sur les fonts par Edmond et par Christine, frère et sœur, celle-ci au nom d'Ursule, ainsi que par leurs père et mère. — 87<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle continue de rendre compte à Fanchon de sa conduite, qui marque bien de la légèreté! Elle lui communique une lettre d'Edmond; une de leur père à M<sup>me</sup> Parangon, et la réponse de cette dame, plus ample que celle envoyée. Elle sourit à ses admirateurs (U. 34<sup>e</sup> pas; 35<sup>e</sup> pas). Elle désire qu'on emploie des moyens efficaces de l'aborder (36<sup>e</sup> pas). Elle voit un billet d'amour écrit à M<sup>me</sup> Parangon, et le copie à sa belle-sœur (37<sup>e</sup> pas). — 88<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Dans cette lettre raisonnée, le séducteur prépare Edmond, par des choses vraies, aux sophismes dangereux de l'incrédulité... — 89<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il répond en badinant à la philosophie

de son corrupteur; mais il déclare que son esprit est convaincu (E. 52<sup>e</sup> pas). Il goûte une coquette esprit fort (E. 53<sup>e</sup> pas). Il doute si la vertu, chez les femmes, contribue à notre félicité (E. 54<sup>e</sup> pas). Il paraît persuadé que non (E. 55<sup>e</sup> pas). Il a un rendez-vous, dans lequel il se convainc, dit-il, qu'une coquette l'emporte sur toutes les autres femmes (56<sup>e</sup> pas). Il retrace son aventure. [36<sup>e</sup> Estampe. *Edmond et la Coquette.*] (57<sup>e</sup> et 58<sup>e</sup> pas). — 90<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il se permet, dans celle-ci, d'entretenir sa sœur de ses sentiments adultères pour M<sup>me</sup> Parangon, et de son goût pour Edmée. Il lui parle ensuite très légèrement d'un tableau de dévotion, qu'il a fait en concurrence avec son maître. — 91<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle écrit bonnement à Ursule, au sujet des amours de leur sœur Brigitte, et lui parle de certains bruits contre Edmond, répandus par un clerc de procureur... — 92<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il pressent son frère sur la manière dont on verra dans la famille son inclination pour la jeune Edmée Servigné. Il copie une lettre d'Ursule, où elle parle en coquette commençante (U. 58<sup>e</sup> pas). — 93<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il témoigne à Edmond quelque étonnement sur la tournure de ses lettres, et de celle d'Ursule. Il approuve assez l'inclination de son frère pour Edmée, et conseille une démarche d'honnêteté envers Laurette. Il parle ensuite de la cordiale façon de penser de ses père et mère pour leurs enfants. — 94<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il rend compte à son corrupteur de la marche de la coquette, et lui avoue

qu'il est amoureux d'Edmée Servigné. Il pardonne une demi-perfidie (E. 59<sup>e</sup> pas). Il s'amuse avec la sœur de la coquette, et se blase ainsi (E. 60<sup>e</sup> pas). Lettre incluse de la coquette, dans laquelle cette fille se moque de lui. Il devient hypocrite (E. 61<sup>e</sup> pas). — 95<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il craint de fâcher M<sup>me</sup> Parangon, en épousant Edmée, vers laquelle son goût l'entraîne; car il ne sait pas se rien refuser. — 96<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il prie Loiseau de le servir auprès de M<sup>me</sup> Parangon, pour engager cette dame à voir de bon œil le mariage qu'il projette avec Edmée. Tableau d'une partie de plaisir. [37<sup>e</sup> Estampe. *Edmond et la fille honnête.*] — 97<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle fait connaître, sans en savoir elle-même la cause, que M<sup>me</sup> Parangon a eu beaucoup de chagrin de la résolution d'Edmond d'épouser Edmée. Elle se flatte de pouvoir devenir marquise (U. 39<sup>e</sup> pas). Elle envoie à sa belle-sœur les billets qu'elle a reçus du Marquis, et la réponse qu'elle y a faite (U. 40<sup>e</sup> pas). Elle est d'intelligence avec lui (U. 41<sup>e</sup> pas). Elle copie une lettre supposée écrite à Mlle Fanchette, qu'elle laisse dans la persuasion que cette lettre est pour elle (U. 42<sup>e</sup> pas). Elle reçoit sans scrupule des lettres du Marquis (U. 43<sup>e</sup> pas). Elle encourage le page (U. 44<sup>e</sup> pas). Elle badine sur les amours de Brigitte (U. 45<sup>e</sup> pas). Elle assure que les hommes ne sont pas trompeurs (U. 46<sup>e</sup> pas). — 98<sup>me</sup>, d'*Edmond*. On voit par une lettre incluse de M<sup>me</sup> Parangon, qu'il envoie à son frère, ce que peut sur une âme honnête l'amour trop écouté; par un autre de

Gaudet d'Arras, les raisons mondaines qui s'opposaient à son mariage avec Edmée. Il se propose de donner les deux sœurs à ses deux frères. — 99<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il marque à son frère combien leurs père et mère sont charmés qu'il songe à établir avantageusement ses frères; mais il ne dissimule pas qu'il tremble pour Edmond lui-même. — 100<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il a vu M<sup>me</sup> Parangon, Ursule et Fanchette. Il raille Edmond, mais par finesse, sur son goût pour les grisettes, tandis que Fanchette l'attend. Il traite de beaucoup de choses physiques et morales très bien vues, et finit par marquer à Edmond la plus vive et la plus dangereuse amitié. Il parle ensuite de la comédie, et laisse entrevoir son opinion sur l'effet de nos meilleures pièces. — 101<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il présente ses frères au père Servigné, pour effectuer leur mariage avec ses filles. Il copie à Pierre une lettre d'Ursule, où elle parle du prochain retour de M<sup>me</sup> Parangon à Auxerre. Il se promet d'attendre, sans variations, l'âge d'épouser Fanchette. — 102<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il ose peindre avec chaleur à Ursule ses sentiments pour M<sup>me</sup> Parangon (E. 63<sup>e</sup> pas). *Le premier baiser* [38<sup>e</sup> Estampe]. (E. 64<sup>e</sup> pas). Mot dicté par cette dame pour Ursule; autre pour Fanchette. Il parle à sa sœur du Marquis de S\*\*\*.

Second volume : *Cinquième Partie*. Frontispice. 39<sup>e</sup> Estampe. *Edmond dans les bras de la Perversion*. — 103<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il se vante à Gaudet d'Arras d'avoir des plaisirs plus piquants que ceux dont il lui parle dans la 100<sup>me</sup>. Il lui pardonne sa liaison

avec Laure (65<sup>e</sup> pas). Il excuse également la coquetterie de Madelon Baron (E. 66<sup>e</sup> pas). Il a du goût pour une autre coquette (67<sup>e</sup> pas). Il lui rend compte à lui-même de ses démarches pour empêcher le mariage d'Edmée avec lui Edmond; il cède cette fille à son frère [40<sup>e</sup> Estampe. *Edmond cédant Edmée*]. — 104<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle montre à sa belle-sœur une ambition démesurée (U. 47<sup>e</sup> pas). Elle loue l'amour de son frère pour M<sup>me</sup> Parangon (U. 48<sup>e</sup> pas). Elle est flattée de la scène qu'occasionna sa beauté, en présence du Marquis (U. 49<sup>e</sup> pas). Elle goûte les avis de Gaudet d'Arras (U. 50<sup>e</sup> pas). — 105<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il rend compte à son frère aîné d'un entretien qu'il a eu sur son mariage et sur les femmes, avec Gaudet d'Arras; ce dernier attribue ses vices à son état. Leur entretien a été écouté par M<sup>me</sup> Parangon, qui en dit son avis à Edmond en particulier. Elle lui exprime ses craintes au sujet de Gaudet d'Arras. — 106<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il se plaint à Gaudet d'Arras de son prompt départ. Il lui parle d'Edmée, et lui soutient qu'il est également inconcevable, que Colette C\*\* soit M<sup>me</sup> Parangon, et qu'un ami comme Gaudet d'Arras soit athée. — 107<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il fait à son frère le récit de la manière dont leurs parents ont été reçus par le père Servigné [41<sup>e</sup> Estampe, *Les Bonnes gens*]. Il regrette la main d'Edmée. — 108<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle loue Ursule, faute d'expérience, sur son ambition, qu'elle nomme solidité. Elle lui fait ensuite un détail bien circonstancié, comme c'est l'usage des



femmes, de ce qui s'est passé à la maison paternelle avant les mariages de Georget et de Bertrand avec les deux sœurs, et de tout ce qui les a suivis. — 109<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle conçoit de grandes espérances de ce qui devait l'épouvanter. Elle a parlé au Marquis de S\*\* (U. 51<sup>e</sup> pas). [42<sup>e</sup> Estampe, *Ursule et le Marquis*]. Elle écrit à Catherine et à Edmée. — 110<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il montre ses dispositions, relativement à M<sup>me</sup> Parangon. Il voudrait la séduire, même par la magie (E. 68<sup>e</sup> pas). 111<sup>me</sup>. Il parle des amours de ses sœurs et d'un frère au village, etc. — 112<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il félicite Edmond de ses desseins sur M<sup>me</sup> Parangon, et il l'engage à les mettre en exécution, par la peinture des délices de l'amour avec une jolie prude. — 113<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il a mis en usage les conseils de Gaudet d'Arras, et prend une liberté avec M<sup>me</sup> Parangon (E. 69<sup>e</sup> pas). [43<sup>e</sup> Estampe, *Edmond entreprenant*]. L'audacieux veut s'excuser à cette dame, et le fait mal. — 114<sup>me</sup>. Elle veut lui répondre avec fermeté; mais son amour perce, et va jusqu'au dévouement. — 115<sup>me</sup>. Il réplique à M<sup>me</sup> Parangon, et marque un repentir qui la tranquillise. — 116<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il s'est rendu criminel; il en est au désespoir, et maudit son corrupteur, qui l'a conseillé... — 117<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il répond à Edmond avec l'assurance d'un homme qui connaît parfaitement le cœur humain; il refroidit sa passion par le raisonnement; il emploie jusqu'à la religion, pour étouffer le remords. — 118<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il rend compte à

son corrupteur de la manière dont il a commis son attentat : c'est un exemple terrible pour les femmes vertueuses, qui ressentent une passion involontaire (E. 70<sup>e</sup>, 71<sup>e</sup> pas). [44<sup>e</sup> Estampe, *L'Attentat*]. 119<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle marque à Fanchon, qu'elle est effrayée du silence qui règne autour d'elle. Elle fait un songe funeste, qui semble lui annoncer ses malheurs. — 120<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. Elle parle obscurément à Ursule de l'attentat de son frère Edmond. — 121<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il témoigne à sa sœur qu'il est bourrelé de remords. — 122<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il a l'air de donner avis à Ursule du péril qu'il va causer. — 123<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle fait avec sa cousine le même personnage que Gaudet d'Arras. — 124<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Canon*. Ursule est enlevée; la vieille dame, effrayée, en donne avis à *M<sup>me</sup> Parangon*. [45<sup>e</sup> Estampe, *Ursule enlevée*.]

*Sixième Partie*. 46<sup>e</sup> Estampe; *Ursule chez son ravisseur*. — 125<sup>me</sup>, du *Marquis*. Il fait des soumissions à Ursule, après l'avoir violentée. — 126<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il écrit à Gaudet d'Arras, qu'il part la rage dans l'âme, pour courir venger sa sœur Ursule. — 127<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle réclame le secours de la perfide Laure. — 128<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il découvre à Laure, sa complice, ses projets sur Ursule, dont il a conseillé et favorisé le rapt. — 129<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il lui apprend qu'Ursule n'est plus avec le Marquis; il paraît qu'il l'a tirée de ses mains, dès qu'il l'a voulu. 130<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il rend compte à Pierre des arrangements qu'a faits Gaudet d'Arras

à l'avantage d'Ursule, avec la famille du ravisseur. — 131<sup>me</sup>, d'*Ursule*. On lui fait écrire au Marquis, pour le refuser. — 132<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle fait à Laure le récit de son enlèvement. [47<sup>e</sup> Estampe, *Ursule violentée*.] — 133<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il veut calmer Edmond, qui ne respire que vengeance, par la considération des avantages que peut lui procurer le malheur pallié d'Ursule. — 134<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle raconte à Fanchon son malheur, avec plus de détails que dans sa lettre à Laure. [43<sup>e</sup> Estampe, *le faux Mariage*.] Elle lui fait part des aveux de M<sup>me</sup> Parangon, et de ce qu'elle lui a dit à ce sujet, en lui conseillant de l'indulgence pour Edmond. — 135<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il raconte à Edmond l'arrivée et la réception d'Ursule à la maison paternelle. — 136<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle demande à Fanchon des détails sur ce qui se passe à Sacy, après l'arrivée d'Ursule. — 137<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle rend compte à Laure de tout ce qui s'est passé, lors de l'arrivée d'Ursule. [49<sup>e</sup> Estampe, *Ursule dans les bras de sa mère*]. Elle lui parle du désir qu'on aurait de marier Edmond à M<sup>lle</sup> Fanchette — 138<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il empêche Edmond, par des motifs plausibles, de songer à un honnête mariage avec la jeune sœur de M<sup>me</sup> Parangon. — 139<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il paraît transporté de joie de la grossesse de M<sup>me</sup> Parangon, dont Gaudet d'Arras lui a dit un mot dans la lettre précédente.

*Septième Partie.* Frontispice : *Les Embarras de Paris*. — 140<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il parle à ses père et mère du changement qui s'est fait dans sa position,

et semble s'en applaudir. Ensuite il fait à son frère le tableau du tumulte de la vie de Paris. — 141<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle s'ennuie du ton qui règne dans la maison paternelle. L'intérêt la console de son enlèvement. (U. 53-54<sup>e</sup> pas). — 142<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il approuve les dispositions de sa sœur; mais il fait entendre qu'il ne peut les seconder en ce moment, à cause de son duel, dont il parle à mots couverts. — 143<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle a compris ce qu'Edmond dit de son duel projeté; elle veut l'en détourner, en flattant son penchant pour M<sup>me</sup> Parangon. — 144<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il veut détourner Edmond de ses idées sanguinaires, par une définition vraie du duel, et le tableau de ses suites. — 145<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle annonce à Gaudet d'Arras le duel d'Edmond. [51<sup>e</sup> Estampe, *Edmond vengeur*]. — 146<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Elle exprime à Edmond toute son inquiétude sur son duel, et laisse voir par là quelle est sa faiblesse pour lui. — 147<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle raconte à sa belle-sœur le duel d'Edmond, et dévoile ses sentiments en faveur du Marquis. — 148<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle écrit à Fanchon de rassurer leurs parents, au sujet d'Edmond, le Marquis allant beaucoup mieux. — 149<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il écrit lui-même à Pierre, et lui rend compte des suites de son duel; il lui parle des affaires d'*Ursule*, que le Marquis veut épouser. — 150<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle expose, dans cette lettre à *Ursule*, la manière de penser de leurs parents sur le courage d'Edmond, que la bonne Fanchon elle-même paraît approuver dans sa ven-

geance. Elle approuve aussi en partie Gaudet d'Arras dans les avis mondains qu'il donne à Edmond : ce qui montre combien ce corrupteur était séduisant pour les âmes simples et bonnes. — 151<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il entreprend, dans cette longue lettre, d'anéantir les preuves de la Religion Chrétienne. Ce qui n'est pas difficile : cette absurde Religion n'en a pas. — 153<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. Étant inquiète du silence d'Edmond, elle l'invite à la voir, pour combattre le système de Gaudet d'Arras. — 154<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. Elle entreprend de répondre à Gaudet d'Arras, pour préserver Edmond : mais, hélas ! elle est trop faible contre le corrupteur ! — 155<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il laisse entrevoir la fluctuabilité de son esprit, même en paraissant goûter la lettre de *M<sup>me</sup> Parangon*. Il convient que Gaudet d'Arras le subjuge par son ton imposant et la force de ses raisons (E. 72<sup>e</sup> pas). Sa situation le fatigue (73<sup>e</sup> pas), parce qu'il est indifférent pour tout, excepté pour le plaisir (74<sup>e</sup> pas). Il vante les agréments de Paris, et se plaint de sa pauvreté (E. 75<sup>e</sup> pas). — 156<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Par une manière bien dangereuse d'applaudir au vice, il ne répond aux plaintes d'Edmond, qu'en lui offrant sa bourse ; et comme tous les vices ne vont pas à son but, il prémunit son élève contre le jeu. — 157<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il entreprend de faire partager à Ursule la perversion de son frère, en lui faisant parvenir une lettre de controverse. Il lui expose ensuite son plan pour elle-même ; il lui fait goûter un dé-



vouement absolu pour son frère, comme le plus sûr moyen de faire son bonheur personnel. — 158<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle témoigne au séducteur de la confiance, dans le genre de celle qu'ont les dévotes pour un directeur (U. 56<sup>e</sup> pas). Elle donne dans la duplicité conseillée par Gaudet d'Arras (U. 57 pas). Elle n'a cependant pas goûté les lettres de controverse; mais c'est par faiblesse de caractère. — 159<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle approuve la maxime d'être fausse avec les hommes (U. 59<sup>e</sup> pas); etc. — 160<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle écrit à Ursule, sous la dictée de Gaudet d'Arras, et loue la prétendue finesse de la jeune paysanne. Portrait du séducteur fait par lui-même, afin de subjuguier Ursule davantage, en l'inimifiant.

*Huitième Partie.* Frontispice, 52<sup>e</sup> Est. *Ursule accouchée*. — 161<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle apprend à Gaudet d'Arras qu'Ursule a un fils, et l'engage à l'empêcher de le nourrir... — 162<sup>e</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Dans cette réponse à *Laure*, destinée pour être montrée à Ursule, il détaille avec art les raisons qui doivent empêcher celle-ci de nourrir. — 163<sup>e</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. Elle conseille tout le contraire de Gaudet d'Arras. — 164<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il annonce à Pierre, qu'Ursule est accouchée d'un fils. Il parle ensuite de ses progrès, et dit que la ville est son élément (E. 75<sup>e</sup> pas). Il désire tous les Objets aimables qui frappent ses regards (E. 76<sup>e</sup> pas). Il dédaigne la vie de village (E. 77<sup>e</sup> pas). — 165<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il se plaint à Gaudet d'Arras, de ce qu'on lui cache l'existence d'une fille qu'a eue *M<sup>me</sup> Parangon*. —

166<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle témoigne à sa cousine Laure, qu'elle désire d'épouser le Marquis, et se plaint de ce que Gaudet d'Arras semble s'y opposer. Elle se propose d'exciter la jalousie du premier (U. 60<sup>e</sup> pas). — 167<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle répond à Ursule, de concert avec Gaudet d'Arras, et lui conseille une finesse dangereuse... — 168<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle raconte à M<sup>me</sup> Parangon, comment, pour se faire valoir, prévenir le mépris et les reproches à venir, elle a feint de refuser le Marquis, qu'elle désire d'épouser. Mais elle ignore que Gaudet d'Arras laisse faire les propositions, quand il est sûr que son adresse doit les faire échouer. — 169<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il feint de plaider le pour et le contre, en écrivant au père du Marquis, afin de gagner sa confiance, et de faire manquer le mariage d'Ursule; il fait ensuite entendre au Comte, qu'il serait aussi juste qu'honorable pour sa maison, de rendre au frère ce qu'on ôterait à la sœur en importance. — 170<sup>me</sup>, du *Comte*. Il consent à la proposition de Gaudet d'Arras, d'avancer le frère aux dépens de la sœur. — 171<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il découvre ici au Comte la manière rusée dont il a engagé Ursule à refuser le Marquis. — 172<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle engage encore Ursule de refuser, sous prétexte d'enflammer le Marquis; elle interprète un billet de M<sup>me</sup> Parangon. — 173<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle confie à M<sup>me</sup> Parangon, qu'elle a des doutes sur les motifs de Gaudet d'Arras et de Laure, pour l'engager à refuser le Marquis. — 174<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Paran-

gon. Elle insiste pour qu'Ursule accepte la main du Marquis, sans aucune finesse. — 175<sup>me</sup>, d'*Edmond*, Le jeune paysan, à qui Gaudet d'Arras ne confie pas son secret, blâme Ursule, en écrivant à Pierre sur le refus qu'elle a fait du Marquis, conformément aux perfides conseils de Laure. Il parle ensuite à son frère aîné des *Spectacles* de Paris, et paraît envier le sort des comédiens (E. 78<sup>e</sup> pas). — 176<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il craint qu'Ursule ne soit la dupe de son refus simulé. Il continue de faire à Pierre le détail des *Spectacles*. Il désire une actrice (E. 79<sup>e</sup> pas). — 177<sup>me</sup> de *Laure*. Elle tremble que le mariage d'Ursule avec le Marquis ne se fasse! elle dévoile le motif principal de sa jalousie, l'orgueil de la famille R., surtout celui de l'ambitieuse et belle Ursule. — 178<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Le séducteur répond à Laure, par l'exposition d'un moyen digne de lui : c'est de rendre Ursule amoureuse d'un Beau, sans mœurs et sans éducation. — 179<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle découvre elle-même ici quelle a été l'adresse de Gaudet d'Arras, pour lui faire refuser le Marquis. Elle parle ensuite à Laure de bals et de divertissements dangereux; elle approuve qu'une fille trompe des surveillants maussades (U. 63<sup>e</sup> pas), et désire d'avoir ce bonheur (U. 64<sup>e</sup> pas). — 180<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle annonce à Gaudet d'Arras qu'Ursule donne dans le piège adroit qu'il lui a tendu. — 181<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il détaille à Laure tous ses projets, et se félicite d'avoir fait manquer le mariage d'Ursule, par le moyen de *Lagouache*. — 182<sup>me</sup>,

d'*Edmond*. Il est au désespoir de ce que le mariage de sa sœur avec le Marquis est manqué. Il n'en parle pas moins ensuite de la *Comédie* et de l'*Opéra*. Il soupe chez une actrice, avec son corrupteur (E. 80<sup>e</sup> pas). — 183<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il fait à Edmond de fraternelles remontrances, et lui renvoie une lettre, qui montre quelles parties le jeune paysan faisait à Paris. [53<sup>e</sup> Estampe, *Edmond en partie de plaisir*]. — 184<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle marque à Gaudet d'Arras, combien il a réussi, par le moyen de son Lagouache, qui a fait oublier à Ursule jusqu'à son fils et à son ambition. [54<sup>e</sup> Est., *Ursule cédant son fils*]. — 185-186<sup>mes</sup>, d'*Edmond*. Il écrit à Pierre la prétendue mort du fils d'Ursule, et que le Marquis s'est retiré; mais il ignore que c'est par l'adresse de Gaudet d'Arras. — 187<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il recommande à Gaudet d'Arras de faire ce que celui-ci empêche, le mariage d'Ursule avec le Conseiller... Il lui parle ensuite de ses occupations, et lui confie qu'il a peint le nu sur Ursule et M<sup>lle</sup> Fanchette, tandis qu'elles étaient au bain. [E. 80-81<sup>e</sup>, pas. 55<sup>e</sup> Estampe. *Edmond dessinant le nu*.] Il a été chez des prostituées avec Négret. (E. 83<sup>e</sup> pas). Il goûte les caresses de ces malheureuses. (E. 84<sup>e</sup> pas). — 188<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il entreprend de détruire dans le cœur et l'esprit d'Ursule, la chasteté, la pudeur, et toutes les vertus. — 189<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle exprime ici à M<sup>me</sup> Parangon, pour la dernière fois, les sentiments honnêtes que lui donna son éducation. Dans l'incluse, qui est pour Fanchon, Ursule fait un

détail de sa conduite avec le Marquis, dont elle apprend le mariage. — 190<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il découvre ici qu'il a engagé le Conseiller à se retirer : il laisse entrevoir à Laure, qu'il désire qu'Ursule soit entretenue par le Marquis. — 191<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il console Edmond des mariages manqués de sa sœur; il lui parle ensuite raisonnablement contre la débauche et la prostitution. — 192<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle fait à Ursule des remontrances trompeuses, au sujet de Lagouache. — 193<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle avoue à Laure sa folle passion pour un vaurien, et menace de tout braver, si on la contraire. (U. 65<sup>e</sup> pas). — 194<sup>me</sup>, de *Laure*. Parvenue à son but, d'entêter Ursule pour Lagouache, elle cherche à l'avilir, en lui montrant toute la turpitude de son choix. — 195<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il instruit Pierre de tout ce qui s'est passé au sujet d'Ursule, qui n'est épousée ni par le Marquis, ni par le Conseiller. Il parle ensuite de la morale des Grands corrompus, et la goûte. (E. 85<sup>e</sup> pas). Il fait entendre que le Marquis veut donner à Ursule une certaine célébrité dans le monde. — 196<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle écrit à Lagouache, qu'elle est pour lui, contre tout le monde. Elle a succombé. (U. 66<sup>e</sup> pas). — 197<sup>me</sup>, [56<sup>e</sup> Estampe, *Edmond à la toilette de la Marquise*]. Il consent que le Marquis voie Ursule, tandis que lui-même est avec la Marquise. (E. 86<sup>e</sup> pas). Il courtise celle-ci (87<sup>e</sup> pas). Il s'en croit aimé (88<sup>e</sup> pas). Il la peint nue (89<sup>e</sup> pas). Il apprend par une femme de chambre, qu'il est bien dans l'esprit de la



Marquise (90<sup>e</sup> pas). Il se promet de venger sa sœur, en cultivant la tendresse de la Marquise (91<sup>e</sup> pas). Il approuve qu'Ursule donne dans la haute galanterie (92<sup>e</sup> pas). — 198<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il félicite Edmond du degré de perversion auquel il est parvenu, et l'engage à tirer parti des faveurs de la Marquise. Il place dans cette lettre la *Juvénale* intitulée *Les Bulles de savon*. Une seconde, titrée *L'Inégalité*. Puis une troisième, *La Vérité*. Une quatrième, *La Satire*. Enfin, une cinquième, dont le sujet est *La Mort*. Ces cinq morceaux sont très philosophiques, et Gaudet d'Arras n'y est corrupteur que par occasion. — 199<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle tâche de gagner Fanchon, au sujet de Lagouache; elle laisse entrevoir qu'elle écoute les galanteries du Marquis (U. 67<sup>e</sup> pas). — 200<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle a des craintes, occasionnées par la position d'Ursule, et les sentiments qu'elle montre dans ses lettres. Elle lui notifie que leurs parents ne veulent pas entendre parler de Lagouache, et fait un tableau touchant des inquiétudes du père Rameau. — 201<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il exprime à Edmond ses craintes sur sa conduite, et il s'attendrit sur les dangers que court son frère. — 202<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle annonce à Lagouache, qu'il n'est pas accepté par les parents R..., et qu'il peut l'enlever. — 203<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle feint de demander conseil à Laure, ignorant qu'elle donne dans le piège que celle-ci lui a tendu. — 204<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle conseille Ursule d'après les projets de Gaudet d'Arras, et l'engage à se faire en-

lever par Lagouache. — 205<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle fait part à Gaudet d'Arras de la folle démarche qu'Ursule va faire, et craint que cela ne nuise au projet qu'a le corrupteur, de voir la jeune paysanne entretenue par le Marquis. — 206<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Son intention n'est pas qu'Ursule soit enlevée par Lagouache, mais seulement qu'elle consente à l'être. — 207<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il conseille à Edmond de parler durement à Ursule, afin qu'elle lui résiste; il propose de sacrifier Ursule par Lagouache, afin d'avilir cette jeune fille, et de la disposer par là aux propositions du Marquis. Il parle ensuite de M<sup>me</sup> Parangon, et de la petite Edmée-Colette. — 208<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il met en œuvre Lagouache, et lui prescrit sa conduite. — 209<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle donne rendez-vous à Lagouache pour l'enlever. — 210<sup>me</sup>, de *Lagouache*. Il répond à Ursule avec impertinence; Laure fait tenir cette lettre à Ursule, en se moquant du style et de l'orthographe. — 211<sup>me</sup>, de *Lagouache*. Il découvre à Pastourel, son am<sup>r</sup>, toute sa bassesse et sa poltronnerie. — 212<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle avertit Gaudet d'Arras qu'Ursule et Lagouache sont ensemble; mais on voit qu'elle ne sait pas tous les desseins du corrupteur. — 213<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il écrit à Gaudet d'Arras qu'Ursule s'est fait enlever; il convient qu'il a consenti qu'elle écoutât les galanteries du Marquis. (E. 93<sup>e</sup> pas). — 214<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il instruit le Marquis de la fuite d'Ursule avec Lagouache, et l'excite à profiter de cette escapade d'Ursule pour la réduire à l'état de fille entretenue.

Troisième volume : *Neuvième Partie*. 57<sup>e</sup> Estampe. *Ursule volontairement enlevée*. — 215<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle fait à Laure le récit de sa fuite et de son séjour avec Lagouache [58<sup>e</sup> Est., *Ursule aux prises*]. Elle avoue une faiblesse (U. 71<sup>e</sup> pas), et que Lagouache tient avec elle la conduite la plus inconcevable par son insolence. — 216<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il répond à la 213<sup>e</sup> d'Edmond par des lieux communs sur les suites qu'a une première atteinte portée à la vertu des femmes; il lui conseille de persister dans sa criminelle passion pour la Marquise. — 217<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle apprend à Gaudet d'Arras qu'Ursule est de retour chez elle, et qu'elle a dépouillé Lagouache de tout ce qui meublait l'appartement. — 218<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il emploie Laure pour achever de perdre Ursule, et triomphe de la douleur de M<sup>me</sup> Parangon. — 219<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle fait à Gaudet d'Arras un récit encore plus circonstancié qu'à Laure de tout ce qui s'est passé avec son Lagouache. Elle dit qu'elle connaît tous les desseins du corrupteur, et les approuve (U. 72<sup>e</sup> pas). Elle surprend une lettre de Lagouache qui le démasque. Elle prête l'oreille aux propositions du Marquis (U. 73<sup>e</sup> pas). [59<sup>e</sup> Est. *Ursule revenant à Edmond*]. Elle pense, d'après son corrupteur, qu'on peut justifier tous les abus (U. 74<sup>e</sup> pas). Elle est entretenue (U. 75<sup>e</sup> pas). — 220<sup>me</sup>, d'*Edmond* (réplique à la 216<sup>me</sup>). Il se plaint à Gaudet d'Arras, qu'il a traité trop légèrement le sujet des écarts de sa sœur; il consent qu'Ursule ne retourne pas avec M<sup>me</sup> Ca-

non (E. 94<sup>e</sup> pas). [60<sup>e</sup> Estampe, *le Fat puni*]. Il veut braver les préjugés, en sacrifiant la délicatesse (E. 95<sup>e</sup> pas). Il flatte le portrait du Marquis, pour qu'il plaise à Ursule (E. 96<sup>e</sup> pas). Il avoue que sa sœur devient complaisante pour le Marquis (E. 97<sup>e</sup> pas); et il approuve que ce dernier la destine au théâtre (E. 98<sup>e</sup> pas). — 221<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras* (réponse à la 219<sup>me</sup>). Le Séducteur ne veut pas le libertinage crapuleux, mais une perversion raisonnée, afin de faire servir les écarts de la sœur à l'avancement du frère. — 222<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle se réjouit de ce que la passion d'Edmond pour la Marquise l'absorbe tout entier (U. 76<sup>e</sup> pas). — 223<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle quête l'amitié de la Marquise, en lui offrant de traiter le Marquis comme sa femme le voudra. — 224<sup>e</sup>, de la *Marquise*. Elle répond à l'impudente lettre d'Ursule d'une manière conforme aux propositions de la jeune paysanne. — 225<sup>e</sup>, d'*Ursule*. Elle offre à la Marquise de partager avec elle les présents du Marquis; elle favorise ses rivaux (U. 78-79<sup>e</sup> pas). — 226<sup>me</sup>, de la *Marquise*. Elle accepte la honteuse proposition de partager les dépouilles de son mari. — 227<sup>e</sup>, d'*Ursule*. Elle effectue ses coupables promesses à la Marquise (U. 80<sup>e</sup> pas). — 228<sup>me</sup>, de la *Marquise*. Elle donne un rendez-vous à Ursule. — 229<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il raconte à Gaudet d'Arras une aventure nocturne avec la prétendue soubrette de la Marquise (E. 98<sup>e</sup> pas). [61<sup>e</sup> Estampe, *le Rendez-vous nocturne*]. — 230<sup>e</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il devine la vérité, au sujet de l'aventure d'Edmond; et il lui

conseille de surveiller Ursule, non pour s'opposer à ses égarements, mais pour les rendre plus courts. — 231<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle fait confiance de tous ses écarts à Gaudet d'Arras (U. 81<sup>e</sup> pas). Elle promet au Marquis de le dédommager en particulier de la contrainte publique (U. 82<sup>e</sup> pas). Elle favorise la passion d'Edmond pour la Marquise (U. 83<sup>e</sup> pas). Elle affecte d'aimer le Marquis (U. 84<sup>e</sup> pas). Elle loue l'audace d'Edmond avec la Marquise (U. 85<sup>e</sup> pas). Elle se trouve les talents d'une baladine (U. 86<sup>e</sup> pas). [62<sup>e</sup> Estampe, *Ursule danseuse*, 87<sup>e</sup> pas]. — 232<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Par ce fragment, il apprend à Gaudet d'Arras qu'Ursule a dansé à une répétition de l'Opéra. Il a des vues criminelles au sujet d'Ursule (E. 99-100<sup>e</sup> pas). — 233<sup>me</sup>, de Gaudet d'Arras. Il exhorte Ursule à braver la délicatesse de l'amour. Il parle raisonnablement en apparence contre les Spectacles, et les tourne en ridicule. Ensuite il lui compose sa bibliothèque. Enfin, il tâche de la mettre au-dessus de tout ce qu'il nomme les préjugés. — 234<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il annonce à Gaudet d'Arras qu'il a triomphé de la Marquise; mais son bonheur est empoisonné : *il est heureux, et n'est pas content!*... Ursule, devenue plus hardie que lui, dissipe ses remords (E. 101<sup>e</sup> pas). — 235<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il fait le portrait de petits-mâtres, pour préserver Edmond de ce travers. — 236<sup>e</sup>, de la *Marquise*. Elle s'excuse impérieusement à Edmond de ses infidélités. — 237<sup>e</sup>, d'*Edmond*. Il apprend avec mortification à Gaudet d'Arras que la Marquise lui a donné



le plus vil des rivaux, qu'il a puni (E. 102<sup>e</sup> pas). [62<sup>e</sup> Estampe, *Edmond à la Marquise infidèle.*] Ursule veut les réconcilier (U. 89<sup>e</sup> pas). Edmond rampe en conséquence (E. 103<sup>e</sup> pas). Ursule se perd. — 238<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Canon. Elle rend compte à M<sup>me</sup> Parangon, dans son style burlesquement naïf, des écarts d'Ursule et d'Edmond. — 239<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Elle veut tâcher de toucher le cœur d'Ursule; mais il est trop tard! — 240<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il donne à Ursule d'abominables conseils, mais bons à sa manière, et il achève de la corrompre.

*Dixième Partie.* Frontispice : *Ursule imprudente.* — 241<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle se montre à Laure tout à fait corrompue; car elle raisonne le vice (U. 90-91-92-93-94-95-96 97-98-99<sup>e</sup> pas). — 242<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle annonce à Ursule l'arrivée de Gaudet d'Arras, et lui fait entendre qu'elle ne doit pas être cruelle; l'excès de dépravation empêche la jalousie et l'endort. — 243<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle entretient Laure de leurs effrayants écarts. [65<sup>e</sup> Estampe, *Ursule séduisant son séducteur.* U. 100<sup>e</sup> p.] Elle est aisée dans le vice (U. 101-102-103<sup>e</sup> pas). Lettre incluse de Gaudet d'Arras. Excès d'impudence (U. 104<sup>e</sup> pas). Elle raffine la débauche (U. 105-106-107<sup>e</sup> pas). Corruption horrible avec Edmond (U. 108-109<sup>e</sup> pas). Elle en aurait voulu au corrupteur, s'il n'avait pas joui de son ouvrage (U. 110-111<sup>e</sup> pas). Elle se plaît à voir la passion impuissante et les grincements de dents de luxure, que ses appas, son goût exquis, et ses attouchements savants, excitent dans un vieillard

débauché. Elle lui accorde une infamie [*1<sup>v</sup> ερρημωσιη*] (U. 113<sup>e</sup> pas). Pis encore (U. 114<sup>e</sup> pas). Edmond la loue (E. 104<sup>e</sup> pas). [Ursule a déjà surpassé son frère de dix pas]. Ursule se vend (115<sup>e</sup> pas). Edmond profite de la prostitution de sa sœur (E. 105<sup>e</sup> pas). Ursule aime le vice et l'avoue (U. 116<sup>e</sup> pas). Elle affiche le libertinage, et le met en principes (U. 117<sup>e</sup> pas). Elle préfère son état à celui d'épouse légitime du Marquis (U. 118<sup>e</sup> pas). Elle loue Gaudet d'Arras de l'avoir pervertie (U. 119<sup>e</sup> pas). Elle devient une Messaline (120<sup>e</sup> pas). Elle ose dire qu'elle doit plus à son corrupteur qu'à ses bons parents (U. 121<sup>e</sup> pas). — 244<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle rend à Ursule confiance pour confiance, et lui détaille ses échappées à Gaudet d'Arras. Lettre incluse qu'elle écrit au dernier, pour lui annoncer une infidélité. — 245<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle expose à Gaudet d'Arras son art pour le libertinage. Elle le regrette pour ses coupables plaisirs (U. 122<sup>e</sup> pas). Elle prodigue l'or pour ses fantaisies (123<sup>e</sup> pas). Elle se targue de ses impudicités (U. 124<sup>e</sup> pas). Elle détaille la luxuriosité de ses meubles (U. 125<sup>e</sup> pas). Effet de ses glaces (U. 126<sup>e</sup> pas). Elle désire la corruption de M<sup>me</sup> Parangon (U. 127<sup>e</sup> pas). Elle se varie pour ses amants, afin d'augmenter leur criminelle volupté (U. 128<sup>e</sup> pas). Elle aspire au mépris d'un Grand, et ne veut passer à ses yeux que pour une libertine, de peur qu'une passion de la part de ce prince ne la gênât (U. 129<sup>e</sup> pas). — 246<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Après avoir décrié le théâtre, il en parle ici d'après ses véritables

sentiments, qui sont d'approuver tout relâchement à la morale; il dit un mot vrai, en désapprouvant les *Rosières*. — 247<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il fait à Gaudet d'Arras des reproches mérités de sa conduite avec Ursule. — 248<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il est effrayé de la conduite de sa sœur, et la recommande à M<sup>me</sup> Parangon. — 249<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle se plaint à Laure des remontrances d'Edmond, et montre la pensée d'un crime horrible (U. 130<sup>e</sup> pas). Elle se livre à un brutal (131<sup>e</sup> pas). Elle conseille à Laure d'avoir des maîtres pour la produire (U. 132<sup>e</sup> pas). — 250<sup>e</sup>, de *Laure*. Étonnée du libertinage d'Ursule, elle l'en raille. — 251<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle répond à la 246<sup>e</sup> de Gaudet d'Arras, et découvre toute la corruption de son cœur (U. *avant-dernier pas*). Elle raille la vertu et la douleur de M<sup>me</sup> Parangon; elle tente de faire violer Fanchette (U. *pervertie*). — 252<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. La corruption d'Ursule étonne son corrupteur; il lui communique une lettre d'Edmond. — 253<sup>e</sup>, d'*Ursule*. Elle annonce à son corrupteur une chose horrible (E. et U., *dernier pas*). [66<sup>e</sup> Est., *Edmond succombant*.] Détails criminels... Lettre de M<sup>me</sup> Parangon, qu'Ursule intercepte. — 254<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle fait part à Laure de ses projets de luxure et d'ingratitude envers M<sup>me</sup> Parangon. — 255<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle raconte un tour qu'elle a joué à l'*Italien* [67<sup>e</sup> Est., *La Nègresse et l'Italien*]. — 256<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle explique à Gaudet d'Arras comment elle est parvenue à faire taire le remords, et raconte comment elle s'est fait encataloguer à l'Opéra; en-

suite elle fait l'esprit fort. — 257<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il annonce à Laure l'arrivée de M<sup>me</sup> Parangon, et badine sur la perte d'Ursule. — 258<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle craint pour Ursule, et marque à Gaudet d'Arras que sa cousine va trop loin. — 259<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il confie à Laure qu'il est instruit des desseins de l'Italien, mais il ne croit pas qu'il ose les exécuter, et il néglige un avis utile. — 260<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il met de la finesse dans la visite qu'il doit rendre à Ursule, et pendant qu'il lui donne des avis corrupteurs, elle tombe dans l'abîme. — 261<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il répond à la 256<sup>me</sup> : il paraît se rétracter de tous ses mauvais avis ; il dit à Ursule qu'elle a été trop loin ; nouveau *La Harpe*, il loue la Religion, parle en bien de nos auteurs, et fait un grotesque portrait du Public. — 262<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle écrit à Laure comment elle s'est livrée, pour escroquer au jeu. — 263<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle félicite Gaudet d'Arras sur sa bonne arrivée, et raille la douleur de M<sup>me</sup> Parangon, dont elle rapporte une lettre adressée à Edmond et qu'elle a interceptée. — 264<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Son malheur commence. Elle raconte à Laure comment elle et Edmond ont été dupés au jeu, où elle a perdu jusqu'à ses faveurs. [68<sup>e</sup> Estampe, *Ursule et Edmond, escrocs escroqués.*] (E. suicide). — 265<sup>me</sup>. Elle appelle Gaudet d'Arras à son secours : elle est à *Saint-Mandé*, où elle vient d'être dupée par un porteur d'eau habillé en Seigneur. [69<sup>e</sup> Estampe, *Ursule trompée.*] — 266<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle se plaint à Gaudet d'Arras de ce qu'il

n'est pas venu. Elle est tombée dans le piège, l'infortunée! — 267<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle est sous la vengeance de l'Ambassadeur Italien. Elle appelle à son secours! mais elle ne saurait être entendue! [70<sup>e</sup> Estampe, *Ursule foulée aux pieds*.]

*Onzième Partie*. Frontispice. 71<sup>e</sup> Estampe, *Ursule couverte de fange*. — 268<sup>me</sup>, d'*Ursule*. L'infortunée, sans savoir si son écrit pourra jamais parvenir à Laure, continue à lui décrire des infamies qui font frémir. Elle est traitée en chienne... — 269<sup>me</sup>, d'*Ursule*. La précédente lettre jetée par Ursule hors de la cour, ayant été rapportée à l'Italien, il redouble ses cruautés. [72<sup>e</sup> Estampe, *Ursule poignardant le Nègre*.] Elle est envoyée à Paris. [73<sup>e</sup> Estampe, *Ursule bâillonnée*.] Elle est mise dans un mauvais lieu, où on la maltraite, lorsqu'elle refuse de satisfaire les fantaisies douloureuses des libertins. [74<sup>e</sup> Estampe, *Ursule aux crampons*.] Elle s'échappe, et va volontairement chez une autre *matrullé*. — 270<sup>me</sup>, de *Pierre*. Instruit d'une partie de ce qui s'est passé, il fait des reproches à Edmond sur la perte d'*Ursule*, mariée à un porteur d'eau. — 271<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il répond en forcené, et jure vengeance sur les scélérats qui ont fait disparaître sa sœur! — 272<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il court à Londres; y trouve l'infâme porteur d'eau [75<sup>e</sup> Estampe, *Edmond poignardant*] et lui arrache la vie. — 273<sup>e</sup>, de *Pierre*. Il tâche de rappeler Edmond à lui-même, et lui cite l'Écriture sainte d'une manière attendrissante. — 274<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Nouvelle *Canace*, elle met au monde



une infortunée, fruit de l'inceste. — 275<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Dans son avilissement, il a recours au libraire *Rapenot*, espèce de fou, n'osant pas s'adresser à Gaudet d'Arras. — 276<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il instruit un jeune homme, frère d'une blanchisseuse, qu'il vient de s'engager, et qu'il est dans un four. — 277<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il veut duper les racoleurs ; mais ils l'observent de trop près. — 278<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il marque à Théodore de lui amener sa sœur Tonton, et lui raconte comment il a racolé un avocat. — 279<sup>me</sup>, d'*Edmond* à *Théodore*. Il a déserté. — 280<sup>me</sup>, du *Même au Même*. Il est pris. — 281<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il a recours au Marquis, le priant de s'intéresser pour lui auprès de son capitaine. — 282<sup>me</sup>, du *Marquis*. Il apprend à Edmond que le Comte de \*\*\* est inflexible. — 283<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il se résigne à la mort et veut mourir en athée voluptueux, moyennant Tonton. — 284<sup>me</sup>, du *Marquis*. Il marque au Comte avec quelle intrépidité Edmond déserteur s'est comporté, en allant à la mort, et avec quelle indifférence il a reçu le présent de la vie. [76<sup>e</sup> Estampe, *Edmond déserteur*.] — 285<sup>me</sup>, du *Comte de \*\*\**. Il loue le talent d'Edmond pour enrôler, et son mérite comme peintre. — 286<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il veut se justifier d'infidélité auprès de la blanchisseuse Tonton, et ne montre que son libertinage.

*Douzième Partie*. Frontispice. 77<sup>e</sup> Estampe, *Edmond riboteur*. — 287<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il écrit enfin à Gaudet d'Arras, et lui montre le profond avilissement où ils sont tombés, Ursule et lui. Il va aux

guinguettes [sujet du Frontispice]. — 288<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle annonce à Laure qu'elle a revu Edmond. — 289<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il raconte à Gaudet d'Arras, en frémissant d'horreur, comment il a retrouvé Ursule ! dans un mauvais lieu. [78<sup>e</sup> Estampe, *Edmond et Ursule perdus*.] — 290<sup>me</sup>, d'*Ursule*. En écrivant à Edmond, elle s'efforce de se féliciter de sa crapuleuse débauche ; mais elle est désespérée ! — 291<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle fait à Edmond l'affreux tableau de la situation d'Ursule et de la sienne propre. — 292<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il répond à Laure qu'il est pauvre comme Ursule et comme elle. — 293<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il annonce à Gaudet d'Arras qu'Ursule a la honteuse maladie ; il fait ensuite le tableau de sa propre conduite et de son avilissement complet. [79<sup>e</sup> Estampe, *Edmond et Ursule infâmes*.] — 294<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il croit avoir été obligé par Gaudet d'Arras et le Gardien ; mais c'est par Zéphire ; il s'étend sur la générosité de cette jeune Samaritaine. [80<sup>e</sup> Estampe, *La vertu dans le vice*.] — 295<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle écrit à Edmond, touchée des vertus naturelles de Zéphire : c'est un commencement de retour sur elle-même ; car elle songe à ses parents. — 296<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il prévient Laure du retour prochain de Gaudet d'Arras, qui vient à leur secours. — 297<sup>me</sup>, de *Laure*. En répondant à Edmond, elle apprécie enfin et le corrupteur et le vice ; ensuite elle lui raconte son avilissement et ses folies. — 298<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il répond lui-même à Laure ; il tâche de la relever de son avilissement, et lui donne des maximes.

Il apprécie Ursule et Laure, et brûle de venger la première. — 299<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il annonce à Edmond qu'il venge Ursule d'une manière horrible! — 299<sup>me bis</sup>, d'*Edmond*. Il marque à Zéphire qu'il a horreur de la vengeance que Gaudet d'Arras a prise de l'Italien sur une fille innocente. — 300<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il s'adresse à Zéphire en vrai forcené, pour hâter sa vengeance, et la faire retomber sur l'Ambassadeur Vénitien... [*On a passé, dans cette Lettre, en imprimant, page 349, ligne 20, une image frappante, que voici. Après ces mots : « Il te mettra en fureur, comme j'y suis, » ajoutez : « L'injure reçue est un fardeau insupportable! c'est un arc tendu; c'est une soif dévorante! jetons le fardeau; tirons l'arc; étanchons la soif! L'injure tient l'offensé sous les pieds de l'offenseur. La vengeance remet l'offenseur sous les pieds de l'offensé. Je veux presser du genou la poitrine du détestable vieillard Italien... »*] — 301<sup>me</sup>, de *Zéphire*. L'aimable fille montre à Edmond toute la beauté de son âme, en se refusant à se prêter à la vengeance de Gaudet d'Arras sur la signora *Filippa*. Edmond lui fait un terrible aveu! (Il a joui de *Filippa*!) — 302<sup>me</sup>, d'*un Anonyme (Gaudet d'Arras)*. Il indique au vieillard Italien, où il doit chercher et trouver sa fille, avilie, dégradée, corrompue doublement. — 303<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il détaille à Edmond la criminelle vengeance qu'il a prise de l'Italien sur *Filippa*, fille de ce dernier. [81<sup>e</sup> Estampe, *Ursule vengée.*] — 304<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle raconte à Laure comment

s'est terminée l'horrible et criminelle vengeance de Gaudet d'Arras sur la fille de l'Italien. — 305<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle fait la peinture de son horrible état. (U. 1<sup>er</sup> repentir.) — 306<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle montre à Laure son bon cœur à l'égard d'Ursule, et lui témoigne le désir qu'elle a d'être honnête. — 307<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Le corrupteur loue la vertu, subjugué qu'il est par celle de Zéphire. — 308<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il dit à Laure d'excellentes vérités sur la fragilité de la beauté. — 309<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il se flatte d'avoir tiré Edmond de la crapuleuse débauche; il entreprend adroitement de le reporter à l'amour honnête; mais il craint Zéphire! il effraye Edmond par l'exemple d'Ursule. — 310<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il raconte à Gaudet d'Arras comment on a mis Ursule à l'Hôpital [82<sup>e</sup> Estampe, *Ursule à l'Hôpital*]. Ensuite il lui parle d'une fille de joie nommée *Aurore*, qui lui procure une aventure avec l'*Alsacienne*. — 312<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle donne différents détails sur la manière dont Ursule a été mise à l'Hôpital, et loue Zéphire. — 311<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle écrit à Fanchon pour la première fois, depuis ses écarts et son avilissement. Elle est changée; elle s'humilie profondément. — 313<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle raconte à Ursule tout ce qui s'est passé à son sujet à la maison paternelle. (Cette lettre est déchirante.) — 314<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il se vante à Gaudet d'Arras d'être philosophe cynique; il lui raconte comment il a écrit à la femme d'un orfèvre [83<sup>e</sup> Estampe, *Edmond commissionnaire de lui-même*], et une crimi-

nelle tromperie faite à une jeune demoiselle qui avait donné imprudemment un rendez-vous à son amant [84<sup>e</sup> Estampe, *Edmond Savoyard*]. — 315<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il plaisante avec Gaudet d'Arras, et lui raconte une indécente aventure en termes de billard [85<sup>e</sup> Estampe, *La Partie de billard*]; puis un autre trait audacieux. [86<sup>e</sup> Estampe, *Edmond ramonneur*.] Enfin, il continue celui de la demoiselle qu'il a trompée. Il en est reconnu aux *Tuileries*. [87<sup>e</sup> Estampe, *Zéphire généreuse*.] — 316<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> *Parangon*. Elle écrit à Fanchon comment elle a repris Ursule. [88<sup>e</sup> Estampe, *Ursule retirée de l'Hôpital*.] — 317<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il achève à D'Arras l'aventure de la drapière, et lui raconte un combat de Zéphire avec Aurore [89<sup>e</sup> Estampe, *Combat de Zéphire et d'Aurore*]. Il veut faire faire un mariage à Zéphire. — 318<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> *Parangon*. Elle écrit à Edmond qu'elle a retiré Ursule de l'Hôpital. — 319<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il est atterré de la lettre précédente; mais depuis qu'il est perverti, les bonnes impressions s'effacent en un instant. — 320<sup>me</sup>, d'*Edmée*. Elle peint à Fanchon la conduite pénitente d'Ursule, et demande permission qu'elle tienne son enfant. Elle fait ensuite le tableau de son heureuse union avec Bertrand. — 321<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle fait à Edmée un récit touchant de la manière dont sa lettre a été lue, et lui envoie le commandement du père R. pour Ursule, de tenir l'enfant. — 322<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle rend compte à Catherine, femme de Georget, de ce qui s'est passé chez le père et la mère R. à



l'arrivée d'Ursule, et à la lecture de la terrible *Relation* de ses souffrances. [90<sup>e</sup> Estampe, *Ursule pardonnée.*] — 323<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il joue en croc, quoiqu'il y ait été trompé autrefois avec Ursule [91<sup>e</sup> Estampe, *Edmond joueur.*] Il raconte à Gaudet d'Arras qu'il a fait un acte de libertinage et de légèreté, qui lui a attiré un traitement risible [92<sup>e</sup> Estampe, *Edmond berné.*] — 325<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> *Parangon*. Elle offre à Edmond le bonheur dont il n'était plus digne. Lettre d'Ursule à son frère. — 325<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle écrit à Laure, qu'elle a intercepté la lettre précédente; sa jalousie est alimentée par la superstition des filles de cet état : elle a tiré les cartes. — 326<sup>me</sup>, de *Laure*. Cette fille, d'un caractère faible et sans énergie, étouffe les remords de Zéphire, qui se repent d'avoir intercepté la lettre de M<sup>me</sup> Parangon pour Edmond. — 327<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il fait part au Gardien d'une honteuse maladie, fruit de sa liaison avec Aurore. Il se dégoûte des tendres sentiments de Zéphire et loue l'inconstance; il veut vivre dans l'apathie. — 328<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il achève d'ôter à Edmond le frein que donne aux méchants la crainte salutaire des lois. Lettre incluse du Père Gardien à Edmond. — 329<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il continue le récit de ses aventures à Gaudet d'Arras [93<sup>e</sup> Estampe, *Edmond cru l'Abbé.*] Il commence à prendre du goût pour le métier de comédien. — 330<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Dans cette lettre, Gaudet d'Arras est admirable, par la manière énergique dont il s'élève contre le théâtre, et dont il fronde le

dessein qu'Edmond a marqué de se faire comédien. — 331<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Pour répondre à la précédente, il conte à Gaudet d'Arras qu'il a joué un rôle dans une comédie bourgeoise [94<sup>e</sup> Estampe, *Edmond comédien*]. Il fait, à cette occasion, la connaissance d'une danseuse de l'Opéra; ce qui commence une nouvelle aventure. — 332<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il apprend à Gaudet d'Arras qu'il s'est fait auteur, et lui envoie le titre de deux Ouvrages qui vont paraître [95<sup>e</sup> Estampe, *Edmond auteur*]. — 333<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il accuse à Edmond la réception de ses deux livres, et lui expose tous les désagrémens qui suivent la profession des lettres. — 334<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il réplique à Gaudet d'Arras, exalte les avantages de l'homme de lettres, et raconte une aventure à ce sujet. — 335<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il répond à Edmond, et lui annonce la chute de ses deux Ouvrages. — 336<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il marque à Gaudet d'Arras, qu'il a été quinze jours sans oser se montrer. Il renonce à écrire, mais pour faire pis. — 337<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle peint à Laure la manière d'aimer et le dévouement aux libertins des filles de sa sorte. Elle parle ensuite d'un mariage qu'elle consent à faire, pour l'avantage d'Edmond. — 338<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle veut faire la philosophe avec Edmond. — 339<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il répond à Laure que son amour pour M<sup>me</sup> Parangon (si longtemps effacé de son cœur corrompu) le garantit de s'avilir. Billet de Laure. — 340<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle demande à Laure la dernière lettre d'Edmond, et elle exprime toute la force

de son amour et de sa jalousie. Lettre de M<sup>me</sup> Parangon interceptée. — 341<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il annonce à Edmond le mariage de Zéphire avec un vieillard (*M. Trismégiste*). — 342<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il montre, dans sa réponse à Gaudet d'Arras, combien il est corrompu, par la manière dont il se félicite du mariage de Zéphire. Il parle ensuite d'Obscurophile, et d'une autre aventure. — 343<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. On voit, par son persiflage, comme Obscurophile trompait Edmond. — 344<sup>me</sup>, d'*Ursule*. N'osant offrir elle-même ses respects à ses parents, à la nouvelle année, elle s'adresse à sa belle-sœur Fanchon. — 345<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il propose d'adopter un fils d'Edmond, qui sera son unique héritier. — 346<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Par une inconcevable et coupable légèreté, il ne répond à la précédente que par le récit de nouveaux écarts. [96<sup>e</sup> Estampe, *Edmond perdant, croyant gagner*.] Il suit les audiences, et fait un bel éloge de la Magistrature. (Il avait ses raisons.)

Quatrième volume. *Treizième Partie*. Frontispice : 98<sup>e</sup> Estampe, *Edmond marié par intérêt...* — 347<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle montre que son bon cœur la portait naturellement à être honnête. Elle fait à Laure les détails d'une visite qu'Edmond lui a rendue. — 348<sup>me</sup>, de *Laure*. Piquée contre Gaudet d'Arras, elle apprend à Zéphire le mariage intéressé qu'il a fait contracter à Edmond. Lettre incluse de Gaudet d'Arras à son ami. — 349<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle apprend à Laure qu'elle vient d'accorder à Edmond un ren-

dez-vous pour la nuit suivante. Elle est enceinte de cet amant. — 350<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle raconte à Laure comment s'est passé le rendez-vous donné à Edmond. Lettre incluse de Gaudet d'Arras à son mari. Conduite prudente de M. Trismégiste, après l'aveu de sa femme qu'elle aime Edmond. — 351<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il rend compte à Edmond des motifs qu'il a eus pour le trahir, et tourne en ridicule le dégoût que lui donne sa vieille épouse. — 352<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il entreprend de déprimer tous les arts. Ensuite il excite Edmond à l'ambition, par l'espoir de toutes sortes de sales voluptés. Il anéantit les préjugés. — 353<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il est surpris de ce que plusieurs lettres écrites à Edmond n'ont pas tenu; il s'adresse à M<sup>me</sup> Parangon pour avoir des nouvelles. — 354<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Elle rend compte à Pierre de ses démarches pour connaître la situation d'Edmond, à qui elle a écrit. — 355<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle fait part à Laure d'une lettre qu'elle a écrite à M<sup>me</sup> Parangon, et de la réponse de cette dame. — 356<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle annonce à Laure qu'Edmond et Gaudet d'Arras se sont revêtus de la charge de conseillers au Parlement, et lui exprime ses craintes. — 357<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il écrit enfin à Pierre, et lui conte ses affaires. Lettre incluse ridicule et supposée de sa femme. — 358<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. L'enjouement et l'esprit de cette lettre marquent comment le cordelier savait gouverner Edmond. Il lui fait l'histoire de Négret. — 359<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il porte des plaintes

à Edmond au sujet de deux injustices. — 360<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il montre son pouvoir, en répondant à son frère, et fait, pour un instant, triompher sa famille, qui le paiera cher! — 361<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle raconte à Zéphire tout ce que Gaudet d'Arras le cordelier a osé. Il s'est marié avec une laide riche, pour avoir la fortune et les deux charges de Conseiller; Laure est sa favorite, du moins en apparence; il a fait épouser la grand'mère de sa femme à Edmond. Il a joué un tour à Obscurophile, qui s'en venge. Il a causé une maladie cruelle à la vieille, épouse d'Edmond. — 362<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il fait à Edmond la même confidence. — 363<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle écrit à Laure qu'elle a fait à son mari l'aveu qu'Edmond est le père de l'enfant qu'elle a mis au monde. — 364<sup>me</sup>, de *Laure à Zéphire*. Mort de la vieille. — 365<sup>me</sup>, de *Gaudet d'Arras*. Il veut garantir Edmond des remords. Il prétend l'égayer ensuite et le distraire par des pièces singulières, dont quelques-unes sont très philosophiques, intitulées *Juvénales*: 6, *Début*; 7, *Le Tragique et le Comique*; 8, *Le Goût*; 9, *La Politique*; 10, *La Sauterelle*; 11, *Les Tapageurs*; 12, *Le Bonheur*. — 366<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il raconte à Gaudet d'Arras un songe effrayant [99<sup>e</sup> Estampe, *Edmond menacé en songe*]. — 367<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle apprend à M<sup>me</sup> Parangon qu'Edmond est veuf, et l'engage à venir s'en emparer. — 368<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Elle écrit à M<sup>me</sup> Loiseau de partir pour Paris, et se promet le sort le plus heureux. — 369<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle marque à Fanchon, que



M<sup>me</sup> Parangon se rend à Paris, pour Edmond, et se flatte d'une douce espérance; mais c'est un calme trompeur avant l'orage. — 370<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle recommande à la chambrière de Zéphire de retenir son maître, et fait entrevoir le commencement d'une scène d'horreur. — 371<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle mande à Ursule l'affreuse catastrophe qui vient d'achever la perte d'Edmond. [100<sup>e</sup> Estampe, *Edmond et Gaudet d'Arras massacrant*]. — 372<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle annonce à sa belle-sœur le malheur d'Edmond. — 373<sup>me</sup>, de *M. Trismégiste*. Il écrit à M. Loiseau les suites de la cruelle scène : l'emprisonnement de Gaudet d'Arras et d'Edmond; le jugement du premier [101<sup>e</sup> Estampe, *Gaudet d'Arras se poignardant*]. Edmond est condamné aux galères.

*Quatorzième Partie.* Frontispice [102<sup>e</sup> Estampe, *Edmond partant pour les galères*]. — 373<sup>me</sup> (*suite*). Zéphire, blessée, va mieux. Fausse lettre, qu'on suppose d'Edmond, pour la calmer. — 374<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Dans cette lettre, qu'elle ne put achever, Ursule dit en peu de mots, à M<sup>me</sup> Parangon, les plus grands malheurs. — 375<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle raconte, désolée, à M<sup>me</sup> Parangon, comment les infortunés parents d'Edmond et d'Ursule viennent d'expirer de douleur. [103<sup>e</sup> Estampe, *La Mort de douleur*.] — 376<sup>e</sup>, de *Loiseau*. Il marque à M<sup>me</sup> Parangon la manière dont il console Edmond aux galères, et la force qu'il a de ne pas rougir de son ami. [104<sup>e</sup> Estampe, *Edmond galérien*.] — 377<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Cette excellente dame exprime à M. Loiseau

toute sa reconnaissance, et marque ainsi la générosité de sa belle âme. Elle écrit dix lignes à Edmond, en réponse à une seule. — 378<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. Elle veut consoler Pierre; mais ce digne homme était résigné. — 379<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il la remercie des offres généreuses qu'elle lui a faites d'établir sa famille hors de son pays, et donne des marques de la vraie piété. — 380<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle connaît enfin le triste sort d'Edmond, et elle s'informe à *M<sup>me</sup> Parangon* si on ne lui cache plus rien? — 381<sup>me</sup>, du *Marquis*. Il demande Ursule en mariage, pour légitimer son fils. Lettre incluse de la Comtesse sa mère. — 382<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle consulte *M<sup>me</sup> Parangon* sur la proposition de mariage avec le Marquis. — 383<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. Elle décide Ursule pour l'acceptation. — 384<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle annonce au marquis de S\*\*, qu'elle est prête à donner sa main, pour la légitimation de son fils. — 385<sup>me</sup>, de *M. Loiseau*. Il annonce à *M<sup>me</sup> Parangon* qu'il vient d'envoyer à Edmond la nouvelle de sa grâce. Il fait le projet d'une vie heureuse, après avoir ramené Edmond. — 386<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. L'excellente dame se flatte, en répondant à *M. Loiseau*, d'un espoir qui ne se réalisera jamais. Mot inclus de la main de *Zéphire*. — 387<sup>me</sup>, de *M. Loiseau*. Il apprend à *M<sup>me</sup> Parangon* qu'Edmond n'a pas attendu sa grâce, qu'il lui apportait, et qu'il est disparu. — 388<sup>me</sup>, du *Père Gardien*. Il annonce le naufrage supposé d'Edmond. Lettre d'enveloppe, qui apprend la mort de ce religieux. — 389<sup>me</sup>, d'*Edmond*

(*anonyme*). Il écrit au Gardien, qui n'est déjà plus, une lettre qui annonce ses terribles remords. Lettre d'enveloppe de l'Officier, qui la renvoie à M<sup>me</sup> Parangon. — 390<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Devenue marquise, elle instruit M<sup>me</sup> Parangon des détails de son mariage : ensuite elle parle de la vertu magnanime de son frère Pierre.

*Quinzième Partie.* — 105<sup>e</sup> Estampe, frontispice : *Ursule épouvantée*. — 391<sup>me</sup>, de la *Marquise (Ursule)*. Elle exprime à sa belle-sœur Fanchon les terreurs dont elle est agitée, et lui parle de son mariage. [106<sup>e</sup> Estampe, *Ursule Marquise*]. — 492<sup>me</sup>, de *Fanchette*. La sœur de M<sup>me</sup> Parangon marque à cette dame, qu'elle croit avoir fait l'aumône à *Edmond* sans le connaître. — 393<sup>me</sup>, de *Pierre*. Lettre d'*Edmond*, la plus déchirante de toutes : il a des remords ; son âme est attendrie ; il pleure ; il verse des ruisseaux de larmes. Pierre envoie cette lettre à M<sup>me</sup> Parangon. — 394<sup>me</sup>, d'*Edmond* errant. Il fait à M. Loiseau un détail circonstancié de ce qui lui arrive. La main du Seigneur l'a frappé ; il le sent, et comme il n'a plus son corrupteur pour étouffer ses remords, il se repent, mais en désespéré. [107<sup>e</sup> Estampe, *Edmond perdant un bras*]. [108<sup>e</sup> Estampe, *Edmond recevant l'aumône de M<sup>lle</sup> Fanchette mariée*]. [109<sup>e</sup> Estampe, *Edmond effrayant les enfants de ses frères*]. Lettre incluse d'*Edmond* à Obscurophile ; à Laure. Réponse de Laure. — 395<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il menace Marianne Frémy, femme de chambre d'*Ursule*. — 396<sup>me</sup>, de la *Marquise (Ursule)*. Effrayée de

la lettre d'Edmond à sa femme de chambre, elle s'informe de lui. Elle désire la mort, comme l'ayant méritée. Elle a différentes apparitions. Le petit comte son fils a vu Edmond... — 397<sup>me</sup>, de *Laure*. Après avoir calomnié Ursule à Edmond, pour s'excuser, elle en est effrayée, et elle exprime ses craintes à Obscurophile. — 398<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Furieux, allant ou venant de commettre son fratricide, il écrit à Ursule d'une manière exaltée, et conforme au trouble effrayant de son imagination. — 399<sup>me</sup>, d'*Ursule*. Elle écrit expirante. Prière de Pierre. — 400<sup>me</sup>, de *Pierre*. Récit de l'assassinat d'Ursule, d'après le Marquis, et envoyé à Pierre, qui le fait passer à M<sup>me</sup> Parangon. — 401<sup>e</sup>, de *M. Loiseau*. Il marque à Pierre qu'il soupçonne le Marquis du meurtre de sa femme. — 402<sup>me</sup>, de *M. Loiseau*. Il donne, sans le savoir, une lumière terrible au malheureux Edmond, au sujet du meurtre d'Ursule. — 403<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il avoue à M. Loiseau son fratricide. [110<sup>me</sup> Estampe, *Edmond montrant sa misère à deux coquettes*]. [111<sup>me</sup> Estampe, *Edmond fratricide*]. — 404<sup>me</sup>, de *Pierre*. Instruit en même temps par une lettre du fratricide Edmond, il envoie à M. Loiseau l'écrit de son coupable frère, et demande conseil. — 405<sup>me</sup>, de *M. Loiseau*. Il annonce à Pierre qu'il vole au secours d'une famille au désespoir. — 406<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle écrit à Edmée Servigné, femme de Bertrand, comment Ursule a été poignardée. [112<sup>e</sup> Estampe, *Ursule tombante*]. Lettre incluse de Marianne Frémy à Fanchon. Lettres incluses

d'Ursule Rameau, marquise de S\*\*, à sa belle-sœur Fanchon, qui dévoilent son bon cœur et sa pénitence. — 407<sup>me</sup>, de *M. Loiseau*. Il mande à sa femme ce que le Marquis a fait pour sauver Edmond des rigueurs de la Justice. [113<sup>e</sup> Estampe. *Le Remords et les Furies*]. Il inspire à Laure de meilleurs sentiments, et la sépare d'Obscurophile. — 408<sup>me</sup>, d'*Andrews Powel*. Il mande au Marquis comment *Edmond* s'est dérobé à la vigilance de son gardien, et embarqué sans argent, etc. Apostille du Marquis de S\*\* à *M. Loiseau*. — 409<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il écrit à Pierre, après plusieurs années de silence, et lui fait le récit de ses voyages. Il exprime ensuite à son frère la profondeur de ses remords. — 410<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle écrit de Paris à M<sup>me</sup> Loiseau, et lui dit qu'elle a des pressentiments qu'*Edmond* est près d'elle. — 411<sup>me</sup>, de *Laure*. Après avoir répondu à *Zéphire* au sujet d'*Edmond*, elle porte les premières paroles d'une union incestueuse. — 412<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle écrit à *Laure*, qui est auprès de M<sup>me</sup> Parangon, que cette dame a été choisie par la famille du Marquis, pour élever la jeune demoiselle destinée au Comte de\*\*\*, fils d'Ursule. — 413<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle annonce le départ de M<sup>me</sup> Parangon pour Paris. — 414<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle instruit *Laure* des succès de M<sup>me</sup> Parangon, avec la jeune demoiselle. Elle lui répond ensuite au sujet du mariage de *Zéphirin* et d'*Edmée-Colette*. — 415<sup>me</sup>, *Anonyme (Edmond)*. Il a découvert l'infamie de *N.égret*, et la révèle. — 416<sup>me</sup>, *Anonyme*. Il parle à *N.égret* de ses vices, et de son



incapacité. — 417<sup>me</sup>, *Anonyme*. Il avertit N'égret de se sauver. — 418<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il annonce à M<sup>me</sup> Parangon le tableau voué trouvé dans l'église de son village. [114<sup>e</sup> Estampe, *Le Tableau voué*]. 419<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle demande le tableau au nom de M<sup>me</sup> Parangon. — 420<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il fait part à M<sup>me</sup> Parangon d'une rencontre nocturne, et des sculptures scellées trouvées sur les tombes de ses père et mère. [115<sup>e</sup> Estampe, *Les Sculptures*]. — 421<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle marque à Pierre que le tableau est un chef-d'œuvre. Elle a vu un pauvre qui ressemblait à Edmond : l'infortuné traîne sa vie parmi les derniers des hommes. — 421<sup>me</sup>, de *Laure*. Edmond s'est montré à Avallon. [116<sup>e</sup> Estampe, *Edmond recevant l'aumône de ses enfants*]. — 423<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle apprend par la lettre de Laure, qu'elle a vu Edmond sans le reconnaître : elle raconte un songe. — 424<sup>me</sup>, *Anonyme (Edmond) à N'égret*. Il écrit à ce petit misérable, qu'il sait son emprisonnement. — 425<sup>me</sup>, de *N'égret*. Il se montre sans âme jusqu'à son dernier moment. — 426<sup>e</sup>, de *Zéphire*. Elle fait part à *Laure* d'une lettre d'*Edmond*, par laquelle il lui annonce obscurément de nouvelles afflictions qui lui sont arrivées. — 427<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Persuadée de la mort d'*Edmond*, d'après sa lettre à *Zéphire*, elle fonde deux *services*, en recommandant à Pierre de les faire célébrer. — 428<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il rend compte à M<sup>me</sup> Parangon de ce qui s'est passé au *service* célébré pour *Edmond*. — 429<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> Parangon. Elle répond à Pierre qu'elle a par-

tagé la scène attendrissante dont il lui fait part. Ensuite, elle dit un mot du fils d'Ursule, et des heureuses dispositions de la jeune demoiselle qu'on lui destine. — 430<sup>me</sup>, d'*Edmée-Colette*. Elle emploie toute sa petite éloquence, pour engager sa mère à la prendre avec elle. — 431<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. Elle donne à sa fille le sage avis de l'entière soumission et de la confiance; elle lui recommande la réserve avec Zéphirin. — 432<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle marque à Laure, qu'elle craint de secrètes difficultés pour le mariage d'Edmée-Colette et de Zéphirin, d'après certaines questions que *M<sup>me</sup> Parangon* lui a faites au sujet de son fils. — 433<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. Elle instruit Pierre qu'on lui a remis son portrait, le même qu'elle avait autrefois donné à Edmond. Elle lui parle du Comte, de Parangon et de la jeune Laure, alors mariés ensemble, et qui sont auprès d'elle. — 434<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle recommande à Laure de séparer les deux enfants, Edmée-Colette et Zéphirin. — 435<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle répond à Zéphire qu'elle a marié Edmée-Colette avec Zéphirin. — 436<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle réplique à Laure qu'elle s'est trop pressée de marier les enfants, et parle de l'extrême surprise de *M<sup>me</sup> Parangon*, à la simple assurance qu'ils s'aimaient. — 437<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Parangon*. Elle prend trop tard la précaution de changer sa procuration générale laissée à Laure. Mot pour *M<sup>me</sup> Loiseau*. — 438<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle annonce à Zéphire son départ pour Paris avec les enfants, et prétend la rassurer à leur sujet.

*Seizième Partie.* Frontispice, 117<sup>e</sup> Estampe, *Edmond* (pauvre et inconnu) *remettant ses lettres à son neveu fils-Pierre*. — 439<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il envoie à M<sup>me</sup> Parangon les lettres qui composent ce double recueil, en lui apprenant comment elles ont été remises à son fils aîné. — 440<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle exprime combien elle est désespérée du mariage incestueux de son fils avec Edmée-Colette! — 441<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il donne à *Zéphire* la raison de la remise de ses lettres à son neveu : c'est pour provoquer le mépris de ses proches et de ses amis. — 442<sup>me</sup>, de *Laure*. Elle n'a pas compris tout le sens de ce que *Zéphire* lui marque dans sa dernière lettre. — 443<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il avertit *Pierre* du mariage incestueux des deux enfants d'un même père. — 444<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> *Parangon*. Elle presse *Edmond* de revenir à elle. — 445<sup>me</sup>, d'*Edmond*. Il répond à M<sup>me</sup> *Parangon* : son désespoir n'est plus que de la douleur. Il avertit M<sup>me</sup> *Parangon* qu'elle l'a vu travaillant à la terre. — 446<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il marque à M<sup>me</sup> *Parangon* qu'il a consulté *Edmond* par écrit sur la pierre, pour savoir son avis sur le mariage incestueux ; la décision est de laisser les enfants unis, sans les instruire. — 447<sup>me</sup>, de M<sup>me</sup> *Parangon*. Elle écrit à *Pierre*, qu'enfin elle a revu *Edmond*. — 448<sup>me</sup>, de *Zéphire*. Elle annonce à *Pierre* le mariage d'*Edmond* et de M<sup>me</sup> *Parangon*. Récit que fait le premier de tout ce qui lui est arrivé [118<sup>e</sup> Estampe, *Edmond aveugle*]. — 449<sup>me</sup>, de *M. Loiseau*. Il écrit à *Pierre* la mort d'*Edmond*. [119<sup>e</sup> Estampe, *Edmond écrasé*]. — 450<sup>me</sup>, de *Zéphire*

et de *M. Loiseau*. Elle commence la lettre, et n'en écrit qu'une ligne. *M. Loiseau* continue, et détaille la mort de *M<sup>me</sup> Parangon*. Dispositions testamentaires de cette dame. — 451<sup>me</sup>, de *Fanchon*. Elle fait à sa belle-sœur *Edmée* le douloureux détail de la sépulture des corps d'*Edmond*, d'*Ursule* et de *M<sup>me</sup> Parangon* aux pieds du père et de la mère R. [120<sup>e</sup> Estampe, *Les Cercueils*]. Épitaphes. (Fin de l'histoire d'*Edmond* et d'*Ursule*). — 452<sup>me</sup>, de *M<sup>me</sup> Loiseau*. Elle apprend à *Pierre* la mort de *M<sup>me</sup> Zéphire*, et lui propose une alliance entre leurs enfants. — 453<sup>me</sup>, de *Edmée-Colette*. Elle mande à son oncle *Pierre* la maladie mortelle dont *Zéphirin* est attaqué. — 454<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il console cette chère nièce, et lui insinue qu'elle n'est pas dans l'ordre. — 455<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il est à Paris, d'où il écrit à sa femme. Mort de *Zéphirin*; situation des autres enfants d'*Edmond*; récapitulation de l'histoire de l'infortuné. — 456<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il redemande au Comte son neveu le recueil de ses lettres, qu'il avait malheureusement laissées à Paris. — 457<sup>me</sup>, de *Edmée-Colette*. Elle marque à son oncle *Pierre* qu'elle a découvert, par les lettres oubliées, que *Zéphirin* était son frère. — 458<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il fait au Comte son neveu le tableau de l'Établissement d'*Oudun*, ordonné par les testaments de *M<sup>me</sup> Parangon* et de *M<sup>me</sup> Zéphire*. — 459<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il continue à rendre compte au jeune seigneur de la prospérité de l'Établissement d'*Oudun*. — 460<sup>me</sup>, de *Pierre*. Il envoie au jeune Comte son neveu les

*Statuts* de l'Établissement d'Oudun, en quarante-huit articles. — 461<sup>me</sup>, de *Pierre*. Cette lettre au Comte, fils d'Ursule, renferme la *Complainte d'Edmond et d'Ursule*, telle qu'on la chante dans le pays. — 462<sup>me</sup> et dernière, de *Pierre*. Il fait parvenir au Comte quatre *Juvénales* d'Edmond, que cet infortuné avait composées à l'imitation de celles de Gaudet d'Arras : 13, *La Parure*; 14, *Les Femmes*; 15, *Les Coquettes*; 16, *Les Catins*. [16 pièces ajoutées à la 5<sup>e</sup> édition].

Explication détaillée des Figures.

Pendant que je faisais cette longue analyse des deux Ouvrages réunis, les Journaux ont annoncé la *Paysanne pervertie*; le *Journal de Paris*, les *Affiches de Provinces*, en ont parlé avantageusement. Mais *Fréron l'Ane littéraire* s'est distingué, par l'organe du pédant *Geoffroy*, en disant des horreurs de mon Ouvrage, qu'il loue cependant malgré lui.

Il faut à présent donner le *concept* du *Paysan* au complet, tel qu'il fut dans la tête de l'Auteur : ce morceau pourra contribuer à faire prendre aux jeunes Littérateurs des idées justes. En effet, la profondeur des combinaisons de cet ouvrage, surtout à la cinquième édition, où le *Paysan* et la *Paysanne* sont réunis, m'étonne quelquefois moi-même. Aussi le Journaliste de *Paris* l'a-t-il senti, lorsqu'il dit :

« Le *Paysan perverti* fit beaucoup de sensation, lorsqu'il



parut il y a dix ans ! Les couleurs en sont dures ; mais la touche de l'auteur est d'une grande énergie ! Il ne sait épargner à la délicatesse de ses lecteurs aucune espèce de tableaux : il veut les effrayer par l'aspect hideux du vice et de l'abîme où peuvent entraîner les passions. La *Paysanne pervertie* a les mêmes formes et le même objet. Si cet Ouvrage est lu par les gens aisés des campagnes, il leur ôtera vraisemblablement l'envie d'envoyer leurs enfants à la ville ; car aucun livre n'en peint mieux les dangers... L'héroïne se nomme *Ursule R.* C'est la sœur du *Paysan*, jeune fille que la Nature a comblée de tous ses dons. L'auteur développe peu à peu les principes de sa perversion... Ursule est corrompue, dégradée... Mais elle change. Son retour chez ses parents est ce l'on peut lire de plus touchant... Les lettres qu'elle reçoit de Fanchon Berthier, femme de son frère aîné, forment, avec celles d'Ursule, le contraste le plus heureux et le plus touchant tout à la fois. On y voit le tableau des mœurs intactes, de la vraie probité, de la vie patriarcale de tous les parents d'Ursule restés au village. La Religion, la tendresse paternelle, maternelle, filiale, fraternelle, brillent dans ces lettres d'un éclat pur et sans nuages, etc. » (*Feuille du 8 Octobre 1785.*)

Fontenay. « On devine l'auteur de la *Paysanne pervertie*, Restif-Labretonne, qui nous a déjà donné le *Paysan perverti*. Cet Ouvrage a eu dix éditions en France, quatre de la traduction Allemande, et quarante-deux de la traduction Anglaise. Voilà le plus grand succès qu'un auteur puisse désirer... La *Paysanne pervertie* traite une matière trop délicate, pour que nous en disions davantage. En critiquant cet Ouvrage, nous craindriens de ne pas rendre assez de justice à l'auteur, dont l'imagination forte, la profonde sensibilité, la connaissance du cœur humain,

des tableaux d'un naturel et d'une vérité remarquables, seront toujours du plus grand prix auprès des personnes qui aiment la belle nature et les tableaux enchanteurs de la vie patriarcale, tels qu'on en trouve dans la *Vie de mon Père*. En le louant autant qu'il convient, nous craindrions de déplaire aux personnes austères, qui n'aiment pas ces peintures trop animées du vice. On doit cependant avouer qu'il se trouve ici des leçons de vertu sublime, données par Fanchon, belle-sœur d'Ursule. Que cette femme est intéressante, bonne, douce, sensible, pénétrée de toute la tendresse paternelle, filiale, fraternelle! Ha! pourquoi ne fait-on pas des romans sur ce modèle, au lieu de tous ces tableaux hideux de séduction, de corruption, de libertinage, de débauche, dont Ursule fut la triste victime, etc. »

Je vais donner le caractère des différents Personnages, pour en faire sentir la moralité.

1. *Edmond*, le héros, est un caractère faible, variable, celui qui est le plus ordinaire, le plus conduisible, propre à être bon, comme à être méchant : c'est là l'homme commun, celui qui compose les trois quarts et demi du Genre humain. Il le fallait, pour ne pas offrir aux Lecteurs un caractère qui leur eût fait dire : *Je n'aurais pas fait cela!* ce qui fût arrivé, si Edmond avait été un imbécile ou un génie sublime. Dans le premier cas, la séduction aurait été trop puérite, dans le second, trop difficile; et l'Auteur, pour corrompre un génie, aurait été obligé de mettre sous la plume de son Gaudet des arguments trop forts, et dès lors trop dangereux. On ne

peut reprocher à l'Auteur que d'avoir fait son Edmond trop beau de figure.

2. *Ursule* a le caractère de son frère, avec la seule différence qu'y peut apporter le sexe et l'éducation des femmes : elle est jolie ; mais on ne saurait le reprocher à l'Auteur. Si Edmond pouvait être d'une figure ordinaire, Ursule devait être attrayante, parce qu'il n'y a que les belles qui soient exposées à la séduction ; ce sont les belles et les aimables qu'il faut instruire ; ce sont elles seules aussi qui donnent dans ces scandaleux écarts, qui surprennent, étonnent et révoltent.

3. Mais *Gaudet d'Arras*, le perversisseur, ne pouvait être un homme trop éclairé, trop spirituel, trop profondément philosophe. Le choix de ce caractère est admirable dans le *Paysan-Paysanne*, ou le *Paysan complet*. C'est un homme élevé dans un cloître, profès malgré lui, qui fait briser ses liens monacals, dès qu'il le peut : c'est dans le cloître, ou dans l'état ecclésiastique seulement, qu'on acquiert, par l'inoccupation, cette profondeur de réflexion et de raisonnement qui produit une logique habituelle, qui fait qu'on sent tout, et que rien n'échappe. C'est ce qui rend les moines et les prêtres si dangereux dans la Société, les Jansénistes et les ex-Jésuites surtout ! parce que les uns et les autres sont accoutumés à réfléchir, à examiner, à épiloguer. Gaudet d'Arras, pour être un personnage profitable, ne devait être ni un libertin sans principes, ni un ennemi d'Edmond et d'Ursule. Aussi voit-on en lui

un homme sans frein, mais par principes; car il admet un frein, lorsqu'il le croit nécessaire, celui que donnait Épicure à ses disciples. Sa morale est donc celle d'un athée honnête homme, qui ne connaît dans la Nature aucun pouvoir moral supérieur à l'homme; d'un homme qui croit que l'effet de toutes les passions, le plein exercice de toutes les facultés, est permis et légitime, puisque ces passions sont données par la Nature. Par exemple, il fait peu de cas de la pudeur en elle-même; mais il dit: « Sans la pudeur, l'acte délicieux de la propagation deviendrait dégoûtant: il faut que le mystère et l'exaltation en augmentent l'illusion, ou même la réalité, etc. » Il prêche la bienfaisance, par la raison que l'homme bienfaisant augmente sa sûreté personnelle, et l'agrément de son existence. S'il conseille la bienfaisance, à plus forte raison la probité; cependant il se dispense de la bienfaisance, et de la probité même, par une sorte de calcul; c'est lorsque le plaisir est supérieur au risque couru. On voit que pour soutenir un pareil caractère, il fallait une âme forte, un génie supérieur. Aussi, dès que Gaudet d'Arras n'est plus, Edmond, à qui manque cette âme forte qui le soutenait, tombe dans un repentir découragé; comme Ursule, devenue libertine sans pudeur... J'ai connu cet homme.

4. *Madame Parangon* est une femme aussi belle que vertueuse; mais elle est infiniment sensible, et cette sensibilité précieuse fait tous ses malheurs, parce qu'Edmond en est l'objet. Peut-être ne vit-on

jamais de femme qui ait plus assidument combattu un sentiment trop flatteur : elle emploie, pour le surmonter, tous les moyens imaginables ; elle fuit ; elle se contraint ; elle donne, ou veut donner l'Objet aimé. Mais elle revient toujours sur le bord du précipice, pour causer, par cet exemple, bien pris dans la vérité, une terreur salutaire à toutes les femmes honnêtes, victimes involontaires d'une passion illégitime... Mais comme M<sup>me</sup> Parangon aime réellement la vertu, elle ne la perd jamais, même après qu'on a commis sur elle le plus criminel des attentats, un viol!... C'est elle qui adoucit les remords d'Ursule, qui change en une piété tendre son désespoir frénétique, et qui eût également adouci celui d'Edmond, s'il se fût remis entre ses mains. Jamais personnage ne fut plus dramatiquement intéressant, plus digne d'estime, quoique fragile, que celui de la belle Colette Parangon ! La vertu la plus pure est, chez elle, la compagne de la passion la plus ardente, la moins volontaire : cette femme est le chef-d'œuvre de la Nature.

5. *Pierre Rameau*. Ce personnage important est ce que doit être un honnête homme resté au village, pénétré des préjugés de la religion, que rien n'a jamais ébranlés dans son esprit, et soumis scrupuleusement aux lois, qu'il vénère comme les vénérerait Socrate. Avec la trempe de caractère des paysans, qu'un auteur paysan lui-même pouvait seul lui conserver, c'est-à-dire, avec cette sorte d'intérêt, qui est une seconde nature chez les villageois



toujours gênés, il a les sentiments les plus nobles et les plus élevés; il met l'honneur avant tout, et ses lettres à son frère respirent toutes les vertus sociales. C'est un beau contraste! d'autant plus qu'il est toujours du naturel le plus frappant!

6. *Fanchon Berthier*, femme de Pierre. Le beau caractère de cette femme, quoique subordonné à celui de son mari, a des effets plus heureux dans l'Ouvrage; les vingt ou trente lettres de Fanchon sont autant de chefs-d'œuvre de sensibilité: l'on y trouve les tableaux les plus frappants de la vie patriarcale, tracés dans un style qui forme le coloris le plus vrai. Qu'un homme du monde fasse, dans le style ordinaire, un tableau comme ceux de Fanchon, le tableau sera beau; mais il y manquera une chose essentielle, c'est le style, le ton, le mode, ou le coloris vrai des personnages. Que l'on compare à présent la vertueuse Fanchon, douée d'un talent naturel épistolaire, avec Ursule sa belle-sœur, montrant les sentiments innocents et naïfs que l'on conserve au village, dans une honnête famille, où ils sont une seconde nature! On n'en verra que mieux la marche de la perversion d'Ursule, par Fanchon, qui demeure *stablement* au but, d'où s'écarte incessamment l'infortunée Paysanne perversie.

7-8. *Le Père et la Mère Rameau*. C'est Fanchon qui a peint ces respectables parents du Paysan et de la Paysanne: ils le sont d'après nature, bons, désirant avec une véhémence inexprimable le bonheur de leurs enfants, pleins d'honneur, de religion,

de dignité, de noblesse de sentiments; non en parole, mais en effet; ils ne peuvent survivre un instant à l'honneur perdu; le mot *Aux galères*, dit au sujet de leur fils, est un véritable poignard, qui leur perce le cœur.

9. *Laure*. C'est un caractère faible, inconsideré, qui n'a pas même l'énergie de celui d'Ursule, parce qu'elle n'a pas reçu des principes aussi élevés : c'est une fille comme le grand nombre des filles de province qui viennent à Paris.

10. *M. Parangon* C'est l'homme de la ville, gourmand de toutes les jouissances, tels que le sont presque tous les bourgeois des grandes villes, et même les gens d'une condition plus relevée.

11. *Manon*, fille séduite, dont le cœur est bon, mais l'esprit corrompu; en vieillissant, elle serait devenue vicieuse.

12. *Edmée Servigné*, fille aimable, vertueuse et douce, qui conserve son innocence, parce qu'elle est à la campagne, quoiqu'à la ville. Sa sœur ne contribue pas peu à la maintenir dans la bonhomie, et son mariage avec Bertrand achève de l'assurer dans le bien; Edmond l'aurait perdue.

13. *M<sup>lle</sup> Fanchette*. Fille aimable; mais eût-elle mieux résisté qu'Ursule, avec les mêmes tentations? Cette jeune personne est bien éloignée d'avoir l'énergie de sa sœur!... Mais il ne le fallait pas.

14. *Le Marquis*. Grand seigneur comme les autres, croyant pouvoir tout sacrifier à ses plaisirs.

15. *L'Italien*. Ame féroce et vindicative : tel eût

été Gaudet d'Arras, avec un esprit moins juste.

16. *La Marquise*. Il est tant de femmes comme elle dans sa condition, que son personnage est vrai, sans être vraisemblable.

17. *Zéphire* est une âme belle, sublime, dans un état infâme; elle fait, avec Ursule, un contraste parfait. La première, élevée par une mère corrompue, aime naturellement la vertu, par la seule rectitude de son esprit : la dernière, bien élevée, ou du moins bonnement élevée, par des parents vertueux, se laisse corrompre, et donne dans des excès auxquels *Zéphire* a été exposée, mais dont une bonté native la préservera toujours.

18. Le *Gardien* paraît dans l'Ouvrage sous deux aspects différents. D'abord on voit un Cordelier joyeux, ami de la bouteille, et un peu *Socratique*, à prendre ce mot dans le sens que lui donnent les *Antiphilosophes*. On voit ensuite, qu'avec l'âge, ce moine est devenu un vieillard religieux, peut-être autant par convenance que par conviction. Toutefois, il se comporte en homme qui veut éloigner du vice le *Paysan* et la *Paysanne*; il parle convenablement à *Zéphire*, encore fille de joie; il suit Edmond malheureux, pour le consoler, le soutenir, et montre même de la honte et des remords de son ancienne conduite.

Il est inutile de parler des autres caractères, qui ont trop peu d'importance dans l'Ouvrage, où ils ne sont qu'épisodiques; mais ce qu'il faut dire, parce que notre siècle paraît incapable de le sentir

(si l'on jugeait de notre siècle par la manière dont s'expriment une foule de Journalistes), c'est que le plan et l'*entente* de cet Ouvrage sont admirables! Pas un caractère qui ne soit absolument ce qu'il doit être; pas un personnage qui ne fasse absolument ce qu'il doit faire, d'après son caractère et la situation où il se trouve. Edmond, pour être susceptible de perversion, doit avoir des passions vives; de l'esprit, de la présomption, et cependant une confiance absolument aveugle dans l'homme qui l'a subjugué; mais Gaudet d'Arras n'a subjugué Edmond, que parce que celui-ci a ce caractère moutonnier, qui est le caractère général des hommes. Les vues sont profondes, dans tous les incidents de cette histoire; tout y est motivé : non que l'Auteur y ait profondément réfléchi; mais l'Ouvrage une fois conçu, tout s'est arrangé de soi-même. Edmond aime Manon, adore M<sup>me</sup> Parangon; il mande sa sœur, il se lie avec d'Arras; il séduit Laure; Manon s'empoisonne; Edmond a des remords, et descend aux portes du tombeau, dans une maladie causée par un choc trop violent des passions terribles de l'amour, de l'honneur et du repentir; sa vertu expirante donne une faible lueur à sa convalescence. Il se pervertit : sa sœur va se perdre à la capitale; elle y est égarée par son propre cœur, déjà séduit par ce qu'elle a vu des sentiments de M<sup>me</sup> Parangon pour son frère : que dis-je, par le désir d'être utile à sa famille, qu'on lui avait inspiré chez ses vertueux parents. On l'enlève, parce qu'elle a été im-

prudente; on lui fait violence. Edmond accourt la venger. Ici l'on voit une femme faible et vertueuse tout à la fois, montrer d'excellents principes, tant contre le duel, qu'en faveur de la religion. Gaudet d'Arras lui-même, qui veut faire du frère et de la sœur des *athées* par principes, raisonne juste avec eux, et cherche à les éclairer. Mais il arrive ce qu'on voit toujours en pareil cas : ses deux élèves prennent l'athéisme, et laissent les principes.

Plusieurs personnes ont feint de regarder cet Ouvrage comme défavorable aux mœurs, et l'ont comparé aux *Liaisons dangereuses* ! Cette comparaison est fautive, sous tous les points de vue : soit que l'on considère le plan, ou le fond des deux ouvrages ; soit qu'on fasse attention aux caractères ; soit enfin qu'on examine le style. Par le plan et par le fond, le *Paysan perverti* diffère essentiellement des *Liaisons dangereuses*. Quel est le plan, la marche, et le fond de ce dernier Ouvrage ? Son plan est de décrire toute la méchanceté de deux *roués* dans les deux sexes, un *Valmont* et une *Merteuil*. Sa marche est de présenter le développement de la noirceur de ces deux vilaines âmes, noirceur à la mode, et plus commune qu'on ne pense, quoiqu'elle ne soit pas générale. Son fond est absolument les mœurs atroces des scélérats du grand monde, de ces honnêtes gens sans principes, qui commettent les plus grands crimes sans remords, et presque sans plaisir. Le *Paysan-Paysanne pervertis*, également utile et effrayant, présente le tableau intéressant d'un jeune



homme et d'une jeune fille pleins d'innocence et de candeur, qui viennent bonnement à la ville, de l'aveu de leurs parents, dans des vues honnêtes et légitimes, avec d'excellentes dispositions, et qui s'y perdent, par la séduction que leur beauté, leurs qualités mêmes semblent attirer sur le frère et la sœur. Ils deviennent scélérats et perdus. On voit par leurs lettres la progression du vice, d'abord imperceptible au fond de leurs cœurs, et ensuite plus développé; enfin, d'autant plus effronté, que leur éducation ne leur a point appris à l'*amabiliser*. Et tel est le livre qu'il fallait à nos provinces, pour effrayer les bons pères de famille et leurs enfants eux-mêmes. Quand, après cela, je vois un pédant de collège déchirer cet Ouvrage utile, dans l'*Année littéraire*, parce que la Veuve Fréron, qui en est propriétaire, dit à ses manœuvres : « Soyez mé- » chants, pour soutenir mon Journal! Le Public » veut de la méchanceté! Vous ne remonterez mes » feuilles que par la satire! » quand, disais-je, de pareilles infamies se passent sous mes yeux, je demeure plongé dans un long et stupide étonnement! J'avais refusé mon livre à la Veuve Fréron : de quel droit l'annonçait-elle? Lui est-il permis d'annoncer un livre, malgré l'Auteur? Puisqu'on tolère des infâmes, comme la plupart des Journalistes, ne devrait-on pas au moins établir la règle, qu'ils ne pourraient parler d'un ouvrage, que lorsque l'Auteur y aurait consenti? C'est une compensation qu'on devrait accorder aux honnêtes Écri-

vains, pour qu'ils eussent au moins une *défensive* contre les *Algériens* de la Littérature... Mais c'en est assez là-dessus.

Un des grands avantages du *Paysan-Paysanne pervertis*, dont les ennemis les plus acharnés de cet ouvrage n'ont pu disconvenir, c'est que le style des personnages y est naturellement varié, comme il le doit être; de sorte que si on n'avait pas mis aux lettres le nom des personnages, on les reconnaîtrait, dès le premier mot. C'est de ce précieux avantage qu'était surtout privée une plate *Paysanne pervertie*, qu'on s'était avisé d'imprimer, entre la publication de mes deux ouvrages. Je placerais ici le Rendu-compte de *l'Ane littéraire*, si je ne l'avais pas égaré, depuis douze ans que cet article est composé... Voici comme je le terminais : « Jugez, Lecteur, du mérite de l'Ouvrage, puisque le pédant mal intentionné n'a pu se refuser à lui accorder les éloges involontaires que vous venez de lire ! »

XV. L'ÉCOLE DES PÈRES; trois Parties; imprimée d'abord sous le titre du NOUVEL ÉMILE, titre que je ne trouvai pas ce Livre digne de porter. En effet, l'Ouvrage, que je ne daignai pas achever, et que je tronquai, moins quelques exemplaires, pour le faire paraître, d'après la censure et les cartons du vil *De Sancy*, censeur secret nommé par le sous-oppresseur *Desmarolles*, n'était plus qu'un squelette! Cet Ouvrage, en outre, n'était pas ce qu'il fallait. C'est comme un *Supplément à l'Émile* que

j'y faisais ; au lieu qu'il aurait fallu y donner une nouvelle manière, qui réformât celle de J.-J. Rousseau dans ce qu'elle a d'impraticable, ou de dangereux pour les Parisiens, chez qui elle a fait périr tant d'enfants ! En un mot, c'était un *Émile pratique* qu'il fallait faire.

Le *Paysan* avait échappé à la haine active du commis Desmarolles, de *Saint-Léger*, et des autres misérables que le *Contr'avis aux Gens de lettres* avait ameutés contre moi. J'avais fait signer la lettre d'avis de vente, par *Logerot*, mon compositeur : Desmarolles avait lu *Diderot*, au lieu de *Logerot* ; de sorte qu'il publia lui-même que mon Ouvrage était de cet homme célèbre. Il resta donc tranquille... Lorsque j'eus arrangé *l'École des Pères*, que le libraire Costard m'avait recédée, moyennant mille écus de ses billets, et pour douze cents livres de mon *Fin Matois*, auxquels on joignit les cinquante *Lettres d'une Fille à son Père* que je lui avais confiées trois ans auparavant, je me disposai à mettre en vente. J'écrivis la lettre d'avis ; elle resta trois jours sur ma table, sans que je la signasse : je la signai enfin, le 13 Février. Dès le 16, je reçus un mandat de *Desmarolles*. Il est impossible d'exprimer avec quelle impudence me parla cet insolent commis ! « Vous » venez de faire un Ouvrage qui a fait assez de » bruit ! » Je lui répondis avec fermeté que le *Paysan perversi* avait paru conformément aux règles, et qu'on n'avait rien à me dire. — « Ha ! vraiment oui, » s'écria cet homme vil, « les voilà ! Ils se mettent à

» couvert derrière le Censeur ! — Quand on a gêné  
» la liberté naturelle » lui répondis-je, « cette gêne  
» doit faire la sûreté de ceux qu'elle grève. — Vous  
» faites le raisonneur ! — Il est vrai que j'ai tort. —  
» Un magistrat a écrit. » Et il me lut une lettre de  
je ne sais quel magistrat (car il me tut la signature),  
lettre par laquelle on disait que le *Paysan perversi*  
contenait un système raisonné de philosophie anti-  
Chrétienne ! système aussi adroit que dangereux...  
Il faut observer que cette attaque était dirigée contre  
*Diderot*. Aussi, quelque temps après, les Philo-  
sophes me déchirèrent-ils, comme ayant fait contre  
eux la plus vive des satires : ce n'était ni l'un, ni  
l'autre. Le magistrat prétendu n'aurait rien écrit,  
s'il avait su que le livre fût de moi ; c'était *Diderot*,  
et non *Restif* qu'il attaquait ; et *De la Harpe*, dans  
son exorde du *Mercur* de 1776, ne me trouve pas  
du tout philosophe. Je demandai à *Desmarolles*, le  
nom de l'écrivain ? Il me répondit qu'il trouvait  
cette question déplacée. Son dernier mot fut, qu'il  
m'était défendu de mettre en vente l'*École des Pères*,  
avant qu'elle eût un nouveau censeur. Je répondis  
que c'était substituer l'arbitraire aux règles, dans  
l'Administration de la Librairie... *Desmarolles* sourit  
aigrement, et me pria de le laisser. Un bureau de la  
Police n'était pas l'asile de la liberté. Depuis ce  
moment, jusqu'au 6 Mai, je fis soixante-dix voyages  
au bureau de *Desmarolles*, pour ravoir mon livre.

Ce fut à l'occasion de cette persécution, que je  
revis M. de Crébillon fils, alors censeur de la Police.

Cet auteur léger me fit un accueil plein d'amitié. « Vous êtes l'auteur du *Paysan!* », s'écria-t-il; « je » n'aurais jamais pensé que l'auteur du *Paysan* et » celui du *Ménage Parisien* pussent avoir rien de » commun!... » Une autre fois, j'y trouvai M. Collé, qui cessa de parler... Crébillon, en me voyant, lui dit : « Parle! parle! c'est un des nôtres. » Et il me nomma. Collé vint m'embrasser; il me fit des compliments, des critiques, et surtout des amitiés. C'est ainsi que les gens de mérite me dédommageaient des tracasseries d'un commis, à la merci duquel me laissait le lieutenant de Police *Albert*, homme nul, et alors trop occupé des arrangements des Maîtrises que lui faisait faire le Contrôleur général *Turgot*. Une singularité, c'est que ce dernier était honnête, et ne s'était environné que de coquins, d'intrigants ou d'ineptes... Enfin, ayant fait, par le conseil du libraire *Humblot*, quelques présents à Desmarrolles, j'eus mon *École des Pères*, paraphée et cartonnée sans pudeur par De Sancy, espèce de lâche qui servait les passions d'autrui.

Voici maintenant ce qu'on peut dire de l'*École des Pères*. [Je cite le passage de la *Revue de mes Ouvrages*, imprimée à la fin de la *Paysanne pervertie*, p. clxxx. Cette édition existant encore chez *Duchesne*, on peut y recourir....]

Je découvris que De Sancy était mon censeur secret, par Dhermilly, censeur du *Paysan*, qui l'alla voir, et lui fit des reproches de s'ériger en juge d'un autre censeur (*M. Marchand*). Ce fut ce qui intimida



De Sancy, qui avait résolu de faire refuser mon Ouvrage, et qui se contenta d'en donner enfin son sentiment très désavantageux. Que ceux qui connaissent De Sancy lisent l'*École des Pères*, et qu'ils jugent qui, de moi ou de cet homme, aurait dû être le censeur de l'autre...

Je ne saurais dire tout ce que je souffris durant les mois de Février, Mars, Avril et Mai 1776! Je ne puis le comparer qu'à ce que j'ai éprouvé depuis le 5 Juin 1783, que sur le rendu-compte gauche de l'Abbé Terrasson, la *Paysanne* fut rayée, toute imprimée, du Registre des *Permissions*, par le Garde des Sceaux *Miromesnil* et son acolyte *Neville*, jusqu'en Mars 1785, qu'elle fut reparaphée par le vicomte, alors estimable, de *Toussain-Richebourg*, et permise par le ministre *Villedeuil*, sous le titre des *Dangers de la Ville*, qui n'en était que le sous-titre, ainsi que du *Paysan*. Mais suis-je en sûreté, avec des ennemis, et la façon de voir pitoyable de notre siècle? On vend depuis quinze jours, aujourd'hui 21 Auguste 1785; et, à chaque instant, je tremble qu'une suspension fatale ne me réduise à la misère! Telle est ma triste situation, qu'en me promenant autour de l'Île, je pleure en écrivant mes dates, et regarde comme un grand bonheur de pouvoir aller jusqu'à l'année prochaine tranquillement! J'envie le sort de tous les citoyens paisibles, qui ne sont pas, comme moi, sous la verge de gens puissants qui peuvent me priver de la liberté, et me causer la mort du désespoir, dans une de ces affreuses de-

meures dont l'idée seule me fait frémir ! Je suis infirme, et je me réjouis quelquefois de mes infirmités, parce que j'imagine que peut-être elles contribuent à ma sûreté. C'est qu'en effet, la mort est moins affreuse pour moi que la *Bastille*. Et j'écris ceci le cœur serré, cachant ces feuilles à mesure que je les achève !...

XVI. LES GYNOGRAPHES OU LA FEMME RÉFORMÉE, III<sup>me</sup> vol. des *Idées singulières* ; deux Parties. Je commençai à respirer au mois de Juin 1776. Je connus *Virginie* : elle me rendit malheureux d'une autre manière. Je composais, en la fréquentant, les *Gynographes*, dont la première feuille était imprimée avant le *Paysan* et le *Fin Matois* : ce motif seul me détermina. Je rendrai compte de cet Ouvrage, en parlant de l'*Anthropographe*, qui en est le pendant. J'eus encore une difficulté, lors de la publication de cet ouvrage : mais *Desmarolles* n'existait plus ; ce n'était pas à moi qu'on en voulait ici, c'était à *Quillau*, mon imprimeur, qui avait laissé passer un alinéa sans paraphe. Ce fut pour lui, et non pour moi, que *Perrin* le commis demanda l'exemplaire paraphé : un certain *Cadet de Senneville*, très méchant homme, s'était plaint de *Quillau* pour un ouvrage de M. *Delacroix*, avocat, où l'on avait mis les corrections du censeur en simple *errata*. La vente fut suspendue environ quinze jours. Je fis parapher l'alinéa, et tout fut dit.

La première Partie de cet Ouvrage renferme un

Projet de Réforme des mœurs et des usages du second sexe ; la seconde est une compilation des usages et de toutes les coutumes de la terre, relatifs aux femmes.

XVII. L'ANTHROPOGRAPHE, ou L'HOMME RÉFORMÉ; deux Parties (a). C'est le IV<sup>e</sup> vol. des *Idées singulières*, tellement lié avec l'Ouvrage précédent, qu'il en est comme le complément; puisqu'on ne peut réformer la Femme sans réformer l'Homme.

Le titre du *Pornographe*, 1<sup>er</sup> volume des *Idées singulières*, est composé de deux mots Grecs, *Porné*, prostituée, et *Graphos*, écrivain; ce qui signifie : *Écrivain sur la Prostitution*. Or, on ne peut écrire sur cette matière que pour la réformer : le *Pornographe* signifie donc et présente l'idée d'une Réforme pour les Prostituées. Ce titre est très bien choisi ! et l'Auteur, après l'avoir péniblement composé, fut ravi de le trouver ensuite tout fait dans *Calepin*; ainsi que celui de *Mimographe*, qu'il avait également imaginé. C'est par analogie avec ces deux premiers, que l'Auteur a formé les quatre suivants, *Gynographe*, *Andrographe*, *Thesmographe*, et *Glossographe*, pour signifier : *Réformateur de la Femme, de l'Homme, des Lois, de la Langue*.

Voyez d'abord l'analyse très abrégée des Gyno-

(a) Le titre véritable est l'*Andrographe*.

(N. de l'Éd.)

*graphes*; p. cxlij de la *Revue* déjà citée. Peut-être devrais-je placer ici la *Table des Articles du Règlement*, qui donnerait une idée complète de l'Ouvrage, mais ce livre existant encore, on peut y recourir.

Dans la première Lettre de l'*Andrographe*, on traite (1<sup>er</sup> §) des *Abus de l'Éducation*. Dans la seconde (2<sup>e</sup> §), des *Avantages et de la facilité d'une Réforme générale des mœurs*. Dans la troisième (3<sup>e</sup> §), on expose les *moyens d'opérer une Réforme générale*. Suit le *Projet de Règlement, proposé à toutes les Nations de l'Europe*. Il suffira de renvoyer à la Table. Après ce *Projet de Règlement*, qui a cent vingt-sept articles, il est question des *Objections* dans une quatrième lettre et un 4<sup>e</sup> §, qui a pour titre, *Réponses aux Objections sur le Règlement proposé pour la Réforme générale des Hommes* : on y repasse tous les articles auxquels on oppose les objections les plus fortes, et on les résout. Telle est la *Première Partie*. La *Seconde* contient les Notes, comme dans les trois volumes précédents. Dans la note [A], l'on passe en revue les usages et les coutumes de tous les peuples du monde : voyez la Table de leurs noms. La note [B], *Du Bonheur*, ne se trouve pas imprimée dans l'Ouvrage, parce qu'elle l'est déjà dans le *Paysan* complet réuni à la *Paysanne*, 365<sup>e</sup> Lettre, p. 147 du II<sup>e</sup> volume. La note [C], où l'on traite physiquement de la *Prostitution* et de l'*Amour*, est également imprimée dans le *Paysan complet*, à la fin du IV<sup>e</sup> vol., sous le titre des *Catins*. La note [D], *Des Ouvrages de Littérature qui paraissent les plus futiles* (des Ro-

mans), se trouve dans les *Françaises*. La note [E], *Du Divorce*, est placée dans le *Thesmographe*, où elle est plus convenablement, p. 375. (Elle y est sous [F].) La note [F], *De la Satire*, se rencontre dans le *Paysan-Paysanne unis*, 198<sup>e</sup> Lettre. La note [G], *De la Chicane*, est dans le *Thesmographe*, p. 429, sous le titre : *Les Abus de la Procédure et de la Judicature dévoilés*. Enfin la note [H], *La Mort*, est imprimée dans la 198<sup>e</sup> Lettre second vol. du *Paysan-Paysanne*.

XVIII. LE THESMOGRAPHE OU LES LOIS RÉFORMÉES, deux Parties, est moins la Réforme de nos lois, que je n'entreprendrais pas, que le Projet d'une Loi unique pour tous les peuples du monde, en les supposant éloignés à jamais d'embrasser le beau système de l'*Anthropographe*, qui ferait le bonheur du genre humain. Dans un premier §, je montre l'*Imperfection de nos lois*, et les abus de la Judicature. Dans le second §, la *Nécessité de les réformer*; dans le troisième §, le *Projet de Loi*, que je substituerais à toutes celles qui existent; dans un quatrième §, je réponds aux Objections. La *Seconde Partie* est composée de *Notes historiques et justificatives*. Comme dans les premiers volumes, j'y passe en revue les lois de tous les peuples du monde; j'y rapporte en entier plusieurs petits ouvrages, qui détaillent admirablement les inconvénients de la chicane; j'insiste sur la perte de temps d'une foule d'hommes, et sur l'occupation rui-



neuse des procureurs, des avocats, des huissiers, etc.

Il y a beaucoup de traits relatifs à mon histoire, dans ce Ve volume : ces traits, de même que ceux des *Nuits de Paris*, et surtout de la *Semaine nocturne*, qui en fait le XV<sup>e</sup> volume, doivent servir de supplément au CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ : on y trouve la stupide lettre de l'infâme L'Échiné à Toustain-Richebourg ; la réponse que j'y fis, et que je donnai à ce dernier ; *L'Année 1788 à l'Année 1789*, où sont des vers de Dorat-Cubières, intitulés *Le Voyageur* ; la pièce sur *les Abus de la Chicane et du Procurage*, par l'avocat Tellier ; un *Mémoire sur la Mendicité*, par Montlinot ; un *Mémoire* intéressant, envoyé à l'Académie de Berlin, pour concourir, du temps de Frédéric II, sur cette importante question : *Est-il utile aux Peuples d'être éclairés ?* Je m'y décide pour l'affirmative. Et ayant appris, durant la composition, que j'arriverais trop tard, je ne me gênai plus, j'attaquai le fanatisme Chrétien avec toute la force dont j'étais capable.

Les Notes vont depuis [A] jusqu'à [I], et traitent : [A] des *Lois* de tous les peuples du monde ; [B] *Exemples de Prévarications* de Procureurs ; [C] Des *Banqueroutes* ; [D] Des *Colonies* ; [E] La *Cour Plénière* ; [F] Du *Divorce* ; [G] La *Prostitution* ; [H] Le *Théâtre* ; [I] *Discours au Public*, sorte de Juvénale. Enfin, j'y ai placé deux pièces de théâtre, le *Bouledogue*, farce contre un scélérat de procureur, mon hôte ; et *l'An 2,000*, pièce en trois actes, digne de la représentation, si nos directeurs et nos acteurs des diffé-

rents Spectacles n'étaient pas si bêtes... Je parlerai de mes pièces à l'article de mon Théâtre.

XIX. LE GLOSSOGRAFE, OU LA LANGUE RÉFORMÉE (deux Parties), VI<sup>me</sup> et dernier vol. des *Idées singulières*, avait été commencé en même temps que *le Pornographe*, I<sup>er</sup> vol. et n'est pas encore imprimé (a). J'entreprends d'y donner aux Français une Orthographe facile, invariable, et conforme à la prononciation. Mon modèle et mon autorisation, pour cette Réforme, sont dans la Langue grèque, et surtout dans la Langue italienne, qui s'est absolument débarrassée de la superstition des étymologies. La Langue grèque s'était sans scrupule donné tous les caractères dont elle avait besoin, pour exprimer non-seulement les variétés, mais la longueur ou la brièveté de la prononciation. Les Peuples qui parlaient les différentes dialectes de cette belle Langue, ne croyaient pas la gâter, en y changeant des voyelles, et même des consonnes, conformément à leur prononciation locale. Hé! comme nos Imbeciles de Paris, les *Querlon*, les *Selif*, etc. se fussent recriés!... La Langue italienne est dans le même cas : elle change

---

(a) Nous reproduisons en *fac-similé*, d'après le texte de Restif, tout cet article du *Glossographe*. On aura ainsi, indépendamment de son projet de réforme orthographique, un échantillon de la manière dont les quatorze volumes de *Monsieur Nicolas* sont imprimés dans l'original.

(Note de l'Éditeur.)

les Lettres dans les mots dérivés du Latin, ou du grèq, si sa prononciacion le demande; surtout elle supprime tous les caractères inutiles; le *h*, le *ph*, le *x*, le *y* ont disparu de son Alfabèt; mais en recompense, elle a 2 *c ç*, 1 *ch*, au lieu de *k* ou de *q*, 2 *s j* (les ignorans *Didôts* ont prétendus nous priver de ce *ſ* long, nous qui en avons 2 aussi, de-fait et par la prononciacion) : L'italièn a 2 *z ç*, différenciés par la queûe, etc... Mais avant d'entrer dans les autres détails, il faut présenter la marche que j'ai suivie : elle est conforme à celle des V autres Volumes... Observons ici, que je ne me propose pas seulement une Reforme de notre Ortografe, mais une Reformation entière de notre Langue, qui la rende analogue et régulière, comme l'italièn, le Latin, le grèq. .

Dans le Ier §, je traite des *Imperfections de notre Langue et de son Ortografe* : Dans le IIe, de la *Nécessité de les reformer* : Dans le IIIe, je propose 1<sup>nt</sup>, un *Nouvel Alfabèt*; 2<sup>nt</sup>, une *Ortografe facile et parlante*; ce qui forme un Ier *Plan* complet : le IIe *Plan*, est pour la *Langue* : Je propose une manière de corriger sa non-analogie, de supprimer tous les mots barbares, de les remplacer, et de devancer ainsi la révolution fatale, qui anéantira nos *Chéfd'œuvres*, en les rendant inintelligibles : Dans le IVe §, je démontre les avantages de la Reforme, en répondant aux *Objections*. † La IIe Partie donnera l'histoire des Langues; les étimologies de la nôtre; la fixation du son des lettres; la *monologie* et la *monosyllabie* des mots : Il y a surtout un bel article sur

la Langue chinoise, etc..... Il faut comencer par doner le nouvel *Alfabēt* que je propose :

*Nouvel Alfabēt français à enseigner.*

- A a â ã : Ami » pâte » pête » dās (dans).
- E e é è ê ë : Emile » úne » sístème » tête » tēs ou tās (temps).
- I i î ï : Ifignì » dit » gîte » infēcte (infecte).
- O o ô ó ô õ : Olone » oneur » ôisó (oiseau) » ôter » ôtüs (honteux).
- T u ú ù û ü ũ : Uséf » utrage (outrage) úsage-flúte » jüne (jeune) » jüne (jeüne) » vête (voûte) » İportū (importún).
- U y (*ieu*) mixte voyelle & confone, comme dans áyant (*éiant*), ayeul (*aïeul*), où le fon de l'*a* est pur.
- B b : Babhard (Babillard).
- C c ç : Cōcōbre (Concombres) » Cōncúbine. çe.
- D d : Dō (Dom) » cōdāner (condamner).
- F f : Fif (Fils) » Fhe (Fille) » cōfítüre.
- G g : Governūr (Gouverneur) » gérir (guerir) » gidér (guider) » gobér » gulú (goulú).
- H h (*ill*) : Grhe (grille) » brhe (brille) » muhe (mouille) » grenuhe (grenouille).
- L l : La-Ma » alaite » èle (elle).
- M m : Mamā » mādēmāt (mandement) » Guam (*prononcé* Gouame).
- N n ñ : Nō (non) » nuvo (nouveau) » nuf (neuf) » Sēñūr-Sézūr (Seigneur).
- P p : Papa » apeler » cap » cup (coup).
- Q q : Qu'est-ce : » qūr (cœur) » vīqūr.
- R r : Rare » mēr » brāncar (brancard).
- [ f : fēzūr (Seigneur) » fufér (fuçer) » fātāse (fentence) » (futenir (foutenir).

S s : Sèle (Zèle) dose » magasī » avōs-ú (avons-eú), etc.

T t : Tablatúre » talāt (talent) » tâte.

V v : Vage (Vague) » vie » vivafe.

X x : (*che*) Xeval » xèrxe (cherche) » xerir (cherir) *Xexèf*  
(*écrivéz Cserfèf*).

Z z : (*gne*) fèsér (faigner) » dize (digne).

On preffent, par cet *Alfabèt*, quels changemens je me propose de faire à notre Ortografe, pour la rendre conforme à la prononciacion, aneantir l'hétéroclicité de certains mots, come *cœur*, au lieu de *queur*, qui devrait être la manière d'écrire ce mot, le *qu* étant un *c* mouillé, come dans *queûe*, *Vainqueur*; au lieu qu'en écrivant *cœur*, On présente, à l'Étrāgér, la prononciacion tudesque de *kœur*, *keûe*, *Vainkeûr*, &c. Les mots *Sœur*, *mœurs*, *œuf*, *vœu*, *Œuvres* sont barbarement écrits, parceque dans le temps de la fixacion, On écrivait *vu*, *veu*; *mu*, *meu*; *étuf*, *èteuf*; *sûr*, *seur*, &c. On crut avoir fait une chose admirable & pleine de genie, en joignant l'*o* avec l'*e* (*æ œ*) dans ces mots, & l'On n'avait fait qu'une monstruosité... De même, n'est-il pas ridicul, tandis que nous avons un *f*, come les Grēqs, d'aler écrire *Philosophe*, *philosophie*, aulieu de *Filosofo*, *filosofie*: les Latins peuvēt avoir-eú des raisons de prononciacion, pour écrire, *Philosophus*, *philosophia*; raisons que nous n'avons certainem<sup>t</sup> pas... La stupidité avec laquelle nos Copistes ignorans ont partout substitué l'*y*-grēq, au *j*-long ou *j*-final des Grēqs et des Latins, a encore porté la confusion & l'arbitraire dans notre Ortografe, en *y* introduisant une lettre inutile, ayant le



même fō qu'une autre, & la plaçant, même au milieu des mots, fans motif raisonable. Ce que j'admire, c'est que les Anglais, qui font tant les raisonnables, les penseurs, y ayēt si peu songé, qu'ils ont terminé tous leurs mots en *i*, par un *y* : ils ont été en cela aussi fots que *Millin* & *Guinguenët*, les 2 plus ignorans & les 2 plus stupides des Français. ¶ La reforme la plus importante, est celle de la suppression des *Diftongues*, dont la composition est toujours barbare, & la prononciacion si arbitraire, que j'ai été obligé de la differencier dans cet Ouvrage, ou en changeant des lettres, ou par des accens. Ainsi, j'ai écrit, *j'ai-aimé*, parceque la prononciacion est, *j'é-émé*; *l'i-aigü*, fait prononcer la diftongue *ai*, *é*, & *l'i-grâve*, *è*. J'écris la diftongue nasale *én*, dans *bièn*, *rièn*, & *ens*, dans *ensemble*, *gens*, *sens*; parceque ces 2 derniers mots ne se prononcēt pas avec le *s* final doux, mais avec le *s* dur, *ansanble*, *geance*, *sance*... (Les Didôts nous ont ôté le moyen d'exprimer cette difference delicate de prononciacion, eu supprimant, par une sottise imitée de *Dorat*, notre *s*-long, dont nous avons un si grand besoin, ainsi que les Italiens). On sent que je dois écrire tous les imparfaits par un *ai*, come *Voltaire*; il est deraisonable, insensé, fou, de doner à la diftongue *oi*, 2 prononciacions si differentes, & cela uniquement par haine pour *Voltaire*, come *Merciër*, & quelques-autres... On a vu, par mon Alfabët, que je prétens doner un seul caractère à toutes les diftongues : celui que je présente n'est pas le même que j'offrirais avec la plume, mais

ceux que j'ai trouvés gravés dans l'imprimerie : Si l'On adoptait ma reforme, j'inventerais des formes agreables, áyant des rapports bién-marqués avec les voyelles *distonguées*, & qui n'aurait pas à l'écriture l'inconvenient de mettre après-coup le *titre* ou l'*accent*. Aínsi, quant à-présent, come On l'a vu, j'ai mis ā pour *an*, ou *am*; ē pour *én* ou *ém*; ī pour *in* ou *im*; o pour *on* ou *om*; ò pour *oi*; ó pour *au*, *eau*; ôs pour *aux*, *eaux*; u pour *ou*; ù est l'*ú* français; ù est *eu*; ü est *eú*, & û est *ouú*. Aulieu d'*ai*, je mets *é*; d'*ai*, je mets *è*; d'*ais*, je mets *és*; d'*aient*, je mets *ét*. Voila, je crois, toutes les distongues de notre Langue. ¶ J'acom-pagne la mixte Y, tantôt d'un *a* simple, come dans *Ayeul*; tantôt d'un *á-aigü*, come dans *páyer*, *páys*. *Páysan*, &c. Je vais placer ici un passage conu :

*Vërf de Rafine, dās la nuvèle Ortografe.*

A pène nus fortiōs dés portes de Tresène;  
 Il étèt sūr fō xar : fès Gardes afigés,  
 Imitèt fō filāse ôtur de lúi rājés :  
 Il súivèt tut pāsif le xemī de Misènes;  
 sa mī sūr fès Xevōs lésèt flotér les rēnes :  
 fès súpèrbes Curfiérs, qu'ō voyèt ôtrefòs  
 Plīs d'úne ardür si noble obéir à sa vòs,  
 L'èh morne mītenāt é la tête bésée,  
 fāblét se cōformér à sa triste pāsée.  
 Un éfróyable cri, sorti du fōd des flòts,  
 Des èrs ā ce momāt a trublé le repòs;  
 É du fī de la tère une vòs formidāble  
 Repōd ā gemifāt a çe cri redutable :  
 Júsqó fōd de nòs qeùrs notre fāg f'èt glasé;

Des Curfièrs atâtifs le crî f'êt'érifé.  
 ſepādāt fûr le dôs de la plène liquide  
 ſ'élève a grôs buhōs úne mōtaze úmide ;  
 L'ōde aproxe, ſe brise, é vōmit à nos iùs  
 Parmi dès flôts d'écûme u Mōſtre furiùs :  
 ſō frōnt large êt armé de cornes menafāntes ;  
 Tut ſō cōrps êt cuvèrt d'écāhes jōnifāntes ;  
 Indōptable Torô, dragō ipetúus, etc.

Au 1er coup-d'œil, cette Ortografe paraît difficile à lire, autant que ridicule : mais c'est faute de réflexion et d'habitude : Qu'on se représente un instant un Enfant, qui apprend mon Alfabêt ; qui n'en fait pas d'autre ; il fait lire, dès qu'il connaît ses lettres. Le mot *Seigneur*, si difficile à épeler, écrit ſèzûr, aux yeux de cet Enfant, en est lu surlechamp, come j'en fis l'expérience à Saci, lors de mon séjour en 1767....

Je répète ici, qu'au lieu de ces *titres* et de ces accents incomodes, j'ai inventé des appendices aux lettres ; appendices également faciles à écrire et à graver, qui, ajoutés aux voyelles, en feront les différentes diftongues. C'est ainsi que nous aurons une Ortografe à nous, conforme à notre prononciacion, & plus parfaite que l'Ortografe italienne elle-même... Je laisse en ce moment, ce que j'ai encore à dire sur cette matière, pour m'occuper de la Réforme de Langue française.

Dans le *Glossografe*, je pretens reformer non-seulement l'*Orthografe*, mais encore la *Langue*. Je prouve d'abord l'imperfection de la ire, la nécessité

d'une reforme absolue, et même de celle de notre Alfabèt, qui en a plüs besoin que celui des *Armeniëns*, obligés au IV<sup>me</sup> siècle de notre ère, d'abandonner les caractères grëqs : je prouverai ensuite une triste verité ; c'est que des 3 filles de la Langue Latine, la Langue Italiëne, l'Espagnole, et la Française, cette dernière est la moins formée, la moins analoguë, par la composition continuelle de ses mots, avec des préposicions non-traduites, telles que, *ad*, *à*, *bis*, *con* ou *cum*, *circum*, *dis*, *Ex*, le verbe *ferre*, et ses composés, la sillabe, *gir*, dans *girandoles*, *girouettes* ; ses Adjectifs *humain*, *humide*, *humilië* ; sa négative *in*, qui compose la moitié de ses mots ; les termes barbare *juxtaposicion*, adopté par notre *Pline*, *jussion* ; l'Adjectif *labial*, *lucide* ; le verbe *ëliminer* ; les mots *misère*, *miserable*, *misericorde*, qui viennent de *misereri*, non traduit ; les substantifs, *natacion*, ainsi qu'*equitacion*, *equëstre*, les Adjectifs *normal*, *fameux*, etc. ; les expressions *objections*, *innovacion*, *omission*, *extraordinaire* ; les mots *prëferer*, *produire*, *prononcer* ; le barbarisme *quiproquo*, les mots *quitte*, *quittance*, qui viennent de *Quere* (pouvoir), mot que n'a pas notre Langue ; les verbes *refaire*, *reparer*, *reduire* (ce dernier doublement barbare), nous n'avons ni le *re* ou *rursüm*, ni le *ducere* dont il est formé ; le mot *superbe*, si expressif en latin ; *suffire*, *subterfuge* ; *transacion*, *transport* ; *vocacion*, *viager* ; *viceroi*, *urbanité* (d'*urbs*, *Ville*) etc. etc. deux-mille-fois. Il fuit de cette triste observacion, que le langage incorrect qu'ont parlé les *Corneille*, les *Racine*, les *Pascal*, les

Molière, les *Bosquet*, les *Boileau*, les *Montesquieu*, les *Voltaire*, les *Crebillon*, les *Piron*, les *Prevôt*, les *Ricoboni*, les *Beaubarnais*, les *Tomas*, les *Diderot*, les *Buffon*, n'existera pas longtemps, sans une telle alteration, qu'il deviendra inintelligible; et qu'au-moyen de notre Orthographe bizarre, qui rend notre prononciation infiniment plus incertaine que celle des Grècs, des Latins, des Italiens et des Espagnols, il faut esperer que dans 2 siècles, on sera obligé de nous traduire. (Et qu'est-ce que nos Poëtes traduits, surtout nos jolis Poëtes actuels!) ou de laisser perir tous nos Chêfs-d'œuvres. *Corneille*, *Moliere*, *Voltaire*, *Crebillon*, iront peutêtre seuls à la Posterité, par quelques-unes de leurs pièces; *Buffon*, par son *Histoire-Naturelle*; *L'Encyclopedie* par sa masse; *Lefage* et *Prevôt* par quelques-uns de leurs Romans; tout le reste perira bientôt. [Puisse le MONSIEUR-NICOLAS être précieux aux Siècles futurs, par sa veracité!]. J'entreprends, dans *le Glossographe*, de prévenir une partie de ces malheurs, et de les reculer, en engageant mes Contemporains à diriger les changemens excessivement rapides d'une Langue sans principes, et trop mobile, pour être entendue dans quelques siècles. Il faudrait comencer par fixer son Alfabêt et son Orthographe, d'une manière solide, invariable, en ne donnant qu'un seul caractère à toutes les distongues, une seule manière de fraper les Voyelles à toutes les Consones, come il suit : † Je propose de ficser notre lège par la pronôsiatiō, é j'â done lès moyès par ce que je viès de dire, par la nuvelé acsepsiō de qèlques



caractères, é la fúpréssiō de lūr accepsiō ordinère, devenue inútile; téles fōt le *ç* avant le *a*, le *o*, le *é*, le *u*; celle dú *ē*, dú *b*, qui fera le *ill* muhé, come dās *Fbe*, *mube*; dú *k*, dú *ph*, dú *qu*, le *q* u *c* muhé alant tujurs fùl; du *x*, qui fera devenú *che*; dú *z* absolùmāt rāplafé par notre *s-rōd*, é destiné à nus donér le caractère *gne*, qi nus māqe, *dize*, *mazanime*. *Xarlemaze*, etc. Vōsi la pronōsiasió únique, īvariable, de tutes nos lètres :

A a à á â ã : Amur ,, abatre ,, áyāt ,, âne.

B b. Batre ,, bêle ,, bidèt ,, bossu ,, búffèt.

C c : tujurs dúr; càdre ,, conêtre ,, cúve.

D d : Danaé ,, devī ,, divī ,, donér ,, dúrér.

E e é è ê ē : 5 fōs diferānsiēs par ū acfāt : *e* me te fe; *é* émé; *è* repête; *é* honête; *é* fiē (fién) ,, (tiē) ,, mòyē (moyén).

Je donerēs çète vòyèle à tus lès vèrbes : é je lúi ferès rāplafér nōs *ait*, étêt, ,, avêt, ,, êmêt; nōs *ois*, *ais*, *oient*, *aient*, étêt, ,, avêt, ,, êmêt; j'émé, pur j'aimái, j'é-émé, pur j'ai-aímé; *Mètre*, *Maitre*, etc.

F f : Fère (faire) ,, fōd ,, fúnefte ,, fī (fin).

G g : tujurs dúr fās u : Garāt ,, gérir ,, gidér; ôliù de guérir ,, guidér : j'écrité *Rejître* ,, *Rejifide*, ôliù de Regître ,, Regicide; le *g* étāt ū *gue*, nō ū *je*. († ō forme avéc le *gn*, úne micfte, absolùmāt diferâte de çès dūs cōfones, come *ligne* ,, *digne* ,, *Seigneur* ,, *magnifique*, etc. dès Frāfès; le *Señor*, la *Doña* des Espazòls : come le *ñ-titre* ét icomode à écrire, é q'ò-mòyē de nōs dúf *s* *f*, nus avōs ū duple *z*,

je le fúprime, pur ā fère ū *gne*, qi ora ifi fō caractère propre).

H h (fúprimé, pur ā formér le caractère *ill* muhé (mouillé) : Je rāplafe le h, dās lès môts ‘aspirés, par úne fīple virgúle rāvérfée, é j’écirès (la *honte*) la ‘ôte, avéc l’ésprit ápre’, à la manière dès Grêcs : (Lès Portugês ôt deja fèt du *h*, nòs dùs *ll* muhées ; nus l’avòs fèt nus-mêmes dās qélqes nòs-propres, come *Mailhard*, *Mailhol*, *Malhot*, *Tilhién*, q’ôn pronòfe, com fi on lès écrivèt, *Maillard*, *Maillol*, *Máillot*, *Tillién*, etc. J’écis dōc Fhe (*Fille*), ,, muhe (*mouille*), ,, grenuhe (*grenouille*), ,, muhér (*mouiller*).

I i i ī : Vòyéle fīple, d’ū fō tujurs púr, dās *Ami*, ,, púni ,, *oui*; à-muīs, que le fō ne fòt nasal, come dās *īpúni*, ,, *fuī* (foin), ,, *gruī* (groin) etc. Mès ō fāt q’*animé*, ,, *enivré*, ,, *inimitié*, ,, *onerús*, ,, *unic*, dòvèt s’écire ā tutes létres; parfeqe dās çes cas, *a-n*, ,, *e-n*, ,, *i-n*, ,, *o-n*, ,, *u-n* ne fòt pas les diftòges ā-ē-ī-ō-ū, mès dès fillabes separées.

J j : cōfone qi fera partut fūbstituée ô *g* duf; come dās *gajüre*, ,, *jújér*, ,, *jiruèle*, ,, *jiroflée*, etc. Lès āfiēs n’avèt qe le *g* dúr, come dās *gáze*, ,, *gui*, ,, *gué* (de riviére).

L l n’a q’ū fō égal é fīple, tát q’il ét fúl, inifial dās *lit*, final dās *mal* (ifí qe tutes lès ôtres cōsones) : mès redublé aprês ū *i*, le double *ll* se pronòfe muhé, come dās *páille*, ,, *Fille*, ,, *trouvaille*, etc. (Revoyés la letre *h* fi-deffús). [epādāt il ét dès cas, u les duf *ll* se pronòfet fāns muhér, come dās *Ville*; et même ā cōsonāt double, come dās *illusion*

„ *illimité*, „ *illettré*, etc. or ç'êt par çète rêso q'il fôt donner ũ caractère particulîer ô duble *ill* muhé.

M m, n'a que le fô inifial *Ma me mi mo mu*, ét final dās dès môts étrājérs *Abraham* „ *Joram* „ *Guam*, etc. Le *m* a le fô nasal dú *n* devāt lès cōfones *b*, *p*, é devāt lui-même, *embaras* „ *emmener* „ *emporter* „ *tomber* „ *humble*, etc.

N n, a le tact inifial dās *Nature*; mēs il n'a le fô final q'ā latī ôs môts *non* „ *in*, é à tus lès môts derivés dú gréc : ôliù qe dās çète dernière lāge, ô fèt sonér le *n*, dās tus lès môts terminés ā *an*, *en*, *in*, *on*, *yn* : En frāfés, le fô dú *n* final êt tujurs nasal ; é ç'êt le caf u j'é proposé de l'écriture avec ũ caractère titré, u l'éqivalāt, *come*, ô dit „ *dicfiō*, *operafiō*, etc.

O o ò ó ô õ : Utre le fô qi lui êt propre, *o* se modifie, come les ôtres Vøyéles, par la jōcfiō dú *i* é du *u* : Il done ifi plúsiurs fōs, *o* pur „ *ô oi* „ *ô oi* „ *u ou* „ *ô on* : Nōs acfās, āplōyéés ifi relativemāt à çuf dú *E e*, n'ôt ôq'ũ icōveniāt à l'ipressiō, é riē n'āpêxerét q'ô ne f'ā dispānfāt à l'écriture. L'égú *à é i ó ú*, écspirera tujurs le fô clér ũ-pù alōngé, páys-alāmes „ *bôtés* „ *īfinie* „ *jōe* „ *crót* „ (*de crôte*) „ *búmes-fúmes*, etc. *à é i ó ú* : pur tut fe qi êt bréf : avèt „ *étèt* „ *úne* òe (*Oie*) „ *des* óes (*des Oies*) „ *ù (eu)* „ *ü (eü)* fül trema cōfervé. „ *à é i ó ú* : tut fe qi êt lōg êt écspiré par çét acfāt : *qu'il* êmāt-marchāt „ *ils* *étèt-avèt-émêt* „ *gîte-épître* „ *nôtre-Apôtre* „ *júte* (*joute*), etc. ô rāplafe

- le *au-eau* partout, ô (eau) ,, xòd (chaud) ,, ôf (ū os) ,, ôs (*aux*), etc...
- P p n'a que le fō fīple inisial é final, pōt, (pont) ,, cap. Le *ph* pur *f*, fūprimé.
- Q q : Çète lètre ét devenué particulièrement ū caractère frāsès par la manière dōt ò le pronōse dās qūr (*cœur*) ,, Vīqūr (*vainqueur*) ,, cōvīqū (*convaincu*); c'êt une veritable cōfone muhée, come le *x* (*ch*) ,, le *χ* (*gne*) ,, le *h* (*ille*) ,, é le *y* (*ye*). Èle ét propre à nus āpêxér de pronōsér lès mōts qé je viēs de fitér, dūremāt, come lès pronōserèt les allemāds, lès flamāds, lès āglès, kœur ,, Vainkœur ,, convainku ,, ki u kī, ôliù de *qui*, u de *quī* muhé. Çesi n'āpêxera pas q'ō ne cōtinúe d'écriture *qe*, ācore qe le *q* n'i fòt pas muhé, come il l'êt dās Qèlq'ū, etc. etc.
- R r : Cōfone fīple é únivoqe, come dās *Rare* ,, *art Èr*, etc.
- f f : S s : Duf caractères absolomāt diferās; l'ū ét le *se*, *f*-dūr, qi rāplase partout le *ç*-duf, l'òtre le *s*-duf, qi a partout fūr lès vòyèles le tact dū *χ* : ô-miliù dēs mōts, come dās *rōse*; à la fī dēs mots, come à Nus avōs-āfī, partout ç'êt le tact dū *χ*. Frerō fesèt qèlqefòs dās fō *Anée-Litterère*, dēs observasiōs biē púeriles! Tèle ét çèle fūr lès titres dēs tragedies de *Zaire*, *Alzire*, *Zúlica*, *Zúlime*, etc. u il a l'effrōterie d'accuser les Otùrs d'affèblir la Lāge, ā i mútliāt les fōs énervés! Or je demāde l'effèt qe puvèt produire 3 u 4 nōs óssi rāremāt pronōsés, dās une Lāge qi a qèlqefòis 10 à 12 *χχ* par frāse?

car il n'i a pas de lāge ô mōde, qi ét plúf de ζζ que la nôtre! Mês vōla come etèt Frerō père, présqe tujurs avùglé par la 'ène... Tutes lès cōsonāfes de nōs plúriērs avéc úne vōyéle inifiale fōt ū ζ, Nu-zaviōs, nu-zēmiōs, nu-zocúpōs, etc. Tus lès ss ātre duf vōyéles, dās lès mōts xōsir, lōsir, ésitēr, xōse, dōse, etc. fōt dès ζζ... ¶ Nus avōs 2 caractères distīcts S-s [-f, come 2 maniēres de fère frapér le f s fūr les cōsones : Depúis lōtās dās mēs Uvrages, je distīgēs çès 2 tacts par le caractère qi lūr ét propre; j'écrivēs *soçial*, *vraisemblable*, *ensemble*, avéc le *f* lōg; ét *rose*, *aisé*, etc. avéc le *s-rōd* : Cròrèt-ō q'úne xōse ôfi sīple, ôfi résonable, m'a fèt trēter de bisare par les Jurnalīstes, durāt 30 ās! Ofi lès *Didōts* se fōt-ils biē gardés de fuivre çèt úsaje fāfé; ils ôt préféré la maniēre effeminomūscadine, dōt *Dórat* fesèt īprimér sēs vērfs, pur les rādre plúf duf à l'ùh, finō à l'orēhe, é de nus privér d'ū caractère, neccēfère pur exprimer ū dès fōs de notre lāge : c'èt ū crime de lēse-ortografe ô 1ēr chéf, é qi meriterait púnifiō, ôliù de la recōpāse q'ō lūr a fi malapropos donée... āéfèt, n'avōs-nus pas duf caractères absolúmāt differās, dās Súsète, Súserain? é pronōferōs-nus Zúzette, u Çúçette? Zúzerain (come tāt de nōs Lèctürs actúels), u Çúçerain?... Ç ét úne biē petite glōre, é ū travah biē īgrat qe de reformer l'ortografe! Vos êtes dabord cōdané par tus lès Izorās, qe vos flatés purtāt, ā raprochāt l'écritúre públīque, de lūr écritúre particulière. Vos avés āfúite cōtre vos tus lès



favās, qi, ā fet d'ortografe, sōt très ātētés, é riē muīs que dès Dúmarfēs; temuī Laharpe, qi, īvité a defidér, s'il falèt cōfōdre 2 tās d'ū vërbe, ā escrivāt *soyés ferme*, à l'īperatif, de la même manière qe lorfq'ō dit, je desire que vus *soyiés ferme* ô súbjōctif; *voyés cela*; je desire qe vus *voyiés*, etc. Laharpe, dis-je, ôsi bō gramèriē qe bō teolojiē, rādīt sō sot orācle, qi fut, q'il falait cōfōdre l'īperatif avec le súbjōctif, é écrire lès duf modes *soyés*, qōqe lès 2 tās u modes se pronōfet sī differāmāt! Tèle fūt la desisiō de l'Academisiē-frāfēs Laharpe, ôqël Qël-q'ū repōdit vërtemāt dās le même Jurnal de Paris. Malgré çète saje Repōse, Laharpe n'a pas sāti, qe la cōvenānse, surse ire de l'Ortografe, établit ū sō ferme, bréf, à l'īperatif; ôliù q ô súbjōctif, èle l'alōje é le trêne le pluf q il ét possible, é q'üne lètre ajutée forme imaje... Mès il orèt falú être ū Dúmarfēs, pur fèsir çela! Il ét vrè que m. *Laharpe* a pur lui lès stúpides īprimurs de la Ville de Paris: Je le lèse avec eux... Revenōs ô S-rōd, qe j'avès perdu de vüe. On cōservera lès 2 caracteres, é l'ō ajutera ūne Capitale ô dūr, qi āplòie mal-a-propos cèle du duf: ā atādāt, je me serviré de notre [ Capital, qe je cōsèhe de rāvèrsèr ā le fōdāt ā ligne avec nōs Capitales: D'après çète separaciō, je súprime le Zz inútil, é j'ā fès le *gne* qi nus māqe: Je lèse ô Cc le sō únique é dūr, q'il a devāt Ca dās caractère; je ne le mêts avec la *Çedille*, qe pur lès mōts *çe* pronō, é qëlqes ôtres, ā très-petite qātité, come *çela, ça!* (itèrjèctiō). Je mêts partut

ahùrs le *flög*, é j'écris préfisiō, prêtāfiō, cōfū, protècfio, égsāple, écfès, égsèrfise, ocúpafiō, éct. J'écris *Sèle, sèlé, Saïre*, come j'éciré *ſodōme, ſaül, ſīdidiér, fūffisāt, jūneſe, pièſe, dièſe*, vrèſāblable, etc. plūs de *c* pur *ça ce çi ço çu*, ſi çè n'èt ôs pronōs, pur leſqèls fūls je cōſèrve la *Çedille*; plūs de *ti* pur *ſi*; parſeqe la règle èt ſūjète a des écfèpſiōs choqāntes; ò dit inimitié, é nō-pas inimicié, u inimisié; lès Latīs ne disèt pas *inimicicias*, u *inimisiſias*, come nus; mès ils écrivèt *inimicitias*, é pronōfèt *inimikitias*, lūr *C* étāt le *Kappa* grècq.

T t : Çète lètre n'ora q ū fō, come dās *ta, tō, te, timide, tūmúlte*, etc. ò la rāplāſera, partut u èle ſe pronōſe *ſi*, par le *ſi* u *f* dūr, dōt le fō èt únic óſi.

V v : Lètre nuvéle, come cōſone, é dōt le fō partiſipe dū b, dū f, é du p : *Vapùr* ,, *verité* ,, *vigùr* ,, *voge* ,, *vus*. Èle ne fèt qe comāſer à ètre plaſée dās nōs Dicſionères come úne lètre particulière; juſq'à çè jur nōs ībecils Vocabulariſtes ſe fōt obſtinés à le cōfōdre avèc le U.

U u ù ü û ũ : le u èt l'āſiē *u-ou* dès Latīs; é le ú, èt le y u *ypsilon* dès Grècs. Ç'èt notre 3e vòyèle, qi ora parmi nus 5 fōs diferās, ſúivant çes ſīq acſanf : u (*ou*); ù (*u ſimple ou franſès úpsilon*); ù (*eu*); ü (*eü*); û (*oü*); ũ (*un*). 1 ou ,, 2 únic ,, 3 jeune ,, 4 jeüne ,, 5 voüte.

X x : Lètre duble, tantôt ranplaſée par *cf ecſès* ,, é tantôt par *gs égsanple* ,, Je ſúprime çè caractèrè, come inegſacte, é j'an ſè notre che (*xèrxér*).

Y y : Çè n'èt plūs q úne micſte, came *dans* pāys ,, Ayùl

„mòyè“, Royôme : ò a vù q'èle ne dò jamès être à la fî dès môts : èle n'èt q'ù *i* dans *ginesée* „*misf-tère*; é mal-plafée à *Ivoire* „*ivrêse*. Il ferèt miùs d'écrire *pëis* „*Pëisan* „*pëiër*.

Z z : Lètre doublée; c'èt notre *s-arondi* : Je la fûprime, pur an formér notre *gne*; j'écriré *dixe* „*maxifq* „*maxanime*, etc.

[On m'objectera peutêtre que j'ai suivi, dans cet Ouvrage, une Ortografe singulière, et d'une grande irrégularité! J'en conviens. Mais la raison en est, 1, Que je tentais differens essais : 2 Que je manquais souvent de differens caractères, et que j'y suppléais par d'autres : Tel est l'emploi du *x*, à la fin des mots, au lieu du *s*, contre mon principe, d'écrire *heureus*, *heureuse*, etc. de mettre le *s-rond*, aulieu du *f-long*, lorsqu'On n'avait pas voulu me fondre de ce dernier : de mettre des lettres *titres*, veulèt, opiniõ; ou des lettres sup<sup>erieures</sup>; etc. J'ai fait tout-cela par force, ou pour y acoutumer sur un Ouvrage à moi. Je n'en répondrai pas davantage.]

Mais en voila trop sur l'Orthografe : Je me suis si fort étendu sur cette matière aride, que je n'entreraï pas dans le detail circonstancié des autres Objets, que je traite dans le *Glossografe*.

Après avoir ainfi proposé une corecfsion generale de l'Ortografe française, il me reste à remplir une tâche la plüs difficile et la plüs importante, celle de la Reformacion de notre Langue. J'ai deja indiqué en quoi elle èt, après l'Anglais, le plüs hétéroclite et le plüs inanalogue de tous les idiômes de l'Europe.

Presque tous nos mots sont composés avec des prépositions non traduites, et non en usage dans notre Langue : Tels sont tous les mots composés avec *ab*, *abs*, *ac*, *af*, *ag*, *al*, *am*, *an*, *ap*, *ar*, *as*, *at*; avec *bis*, avec *con*, avec *dis*, *Ex*, *in*, *per*, *pré*, *pro*, *Re*, *sub*, *suc*, *suf*, *sup*, *trans*, *vice*, etc. etc. qui tous sont sans analogie, et ne peuvent être entendus autrement que par routine, si ce n'est par Ceux qui ont appris le Latin et le grec. Une chose qui m'a quelquefois mis en fureur contre J.-J.-R. c'est la défaveur qu'il s'est efforcé de jeter sur l'étude des Langues mères de la nôtre. Il ignorait sans doute, que la Grammaire du Français est dans le Latin... Je propose donc de traduire toutes nos prépositions, pour en composer nos mots, ou de nous servir des prépositions latines, au lieu de nos particules barbares, et d'admettre *Ad*, *Con*, au lieu d'*avec* (qui vient d'*ambocum*), *cis*, *circon*, *Dis*, *Ex*, *extra*, *In* ou *en*, *infra*, *intra* ou *intro*, *Ob*, *oc*, *op*, *Per*, *præ*, *pro*, *Re*, *retrò*, *Sub*, *suc*, *suf*, *sup*, *subt*, *Tra*, *trans*, *Vice*, etc. La traduction des prépositions est assez difficile : car, comment traduire *ab*, pour le joindre à nos mots, *abjet*, *abjurer*, etc.? Il en est ainsi des autres. Je proposerais donc comme un moyen plus court et plus facile, de reprendre les prépositions latines, en les substituant aux nôtres; moyen qui laisserait tous nos mots tels qu'ils sont, au lieu de recomposer tous nos mots avec nos prépositions, comme je le proposais dans les *Françaises*; ce qui nous donnerait les mots extraordinaires qu'On y a vus. Ainsi l'On reprendrait *ab*, pour signifier

toute abstraction, et au lieu de dire, ôter d'un lieu, On dirait, *ôter ab un lieu*, ou *ex un lieu*. *Ad* ferait pour exprimer toute augmentation; ainsi l'On dirait *ajouter ad*, au lieu d'ajouter à, etc. *Bis* étant francisé, il ne ferait pas nécessaire de reformer *bisannuel*, etc. Nous avons *de*, pour *détruire* et *distraindre*; car le *i* n'est en place du *e*, dans ce dernier mot, que par euphonie : auresce, la préposition *dis* marque presque toujours séparation, comme la préposition *de*. *Ex* : j'ai donné un exemple de son emploi. *Extra* pourrait être substitué à hors, dans ces phrases, *Extra Paris*, hors de Paris; *extra bon-sens*, hors de bon-sens, etc. *Circon l'Assemblée*, pour autour de l'Assemblée, etc. *Cis les monts*, pour en-deça des monts; *trans les monts*, pour au-delà des monts, etc. J'irai *con vous*, pour j'irai avec vous, etc. *In en*, pour en en, *je vous ai inoffensé*, pour, je vous ai non-offensé, etc. *Intra Paris*, pour dâs l'intérieur de Paris; *je pensais intra*, pour je pensais à-part-moi. *Mettre une chose infra*, pour la mettre sous ses pieds. *Ob elle, ob lui*, à-cause d'elle, à-cause de lui, etc. *Per* est la même chose que *par* : *Præ* ne pourrait se mettre seul, que dans ce cas, *l'Un præ, l'Autre après*, pour l'Un avant, l'Autre après. *Pro* est notre pour; et il entre quelquefois comme tel dans la composition des mots; *pourparler, pourfendre* : On disait même autrefois *pourmener*, au lieu de promener. *Re* marque le doublement; *Retrô*, l'arrière : le *Re* ne s'emploie pas seul en Latin, dans ce sens, et ne peut l'être en français : Quant à *Retrô*, qui entre dans quelques-uns



de nos composés, come *Retroceder*, *Retrograder*, il ferait bien difficil de l'employer seul! si ce n'est dans les cas où il ferait éviter les vilains mots *Recul*, *Reculer*, aulieu desquels On pourrait dire, à l'imperatif, *Retro!* à l'infinitif, *Retroler*, à l'indicatif, *je Retrole*, etc. *Sub* et ses variétés, est notre *sous*, avec lequel nos mots se composēt bien, sous-entendre, soumission, etc. mais *subterfuge* garde la préposicion latine, qu'il ne nous est pas plus possible d'isoler, que *juxta*, dans juxtaposicion. J'ai parlé de *trans*, à la préposicion *cis*. Le *Vice* est presque devenu français dans *Vice roi*, *Vicegerent*, etc. mais il ne peut s'employer seul dans notre langue.

On voit, par ce court exposé, combien notre Langue est imparfaite, inanalogue, et quel travail il faudrait, pour la porter à sa perfectiō! Ajoutez à ce que je viēs de dire, les mots disparates : Nous disons, *terre*, et *inhumer*, pour enterrer; *exhumer*, pour déterrer : Nous disons *or*, et *doré* : Nous disons, *Cheval*, *Chevaliér*, et *Statue-équēstre* : Nous disons *amenité*, et nous n'avons, ni l'adjectif, ni le verbe, ni l'adverbe... On voit le reste.

Pour perfectioner le français, il faudrait donc rendre nos voyelles monofones, nos consonnes univoques; écrire nos distōgues d'ũ seul caractère : Il faudrait nous creer des préposicions analogues, pour en composer régulièrement tous nos mots : Nous doner, come les Grēqs, et souvent les Latins, la famille entière d'ũ mot, substantif, adjectif, verbal, verbe, adverbe, le tout bien derivé, et ayant les

mêmes racines. Alors nous aurions une Langue.

La II de Partie est extrêmement curieuse. [A] Done une idée des Langues de tous les Habitants du Globe, y comprises les Nations sauvages. † [B] Propose l'invention d'une Ecriture universelle pour toutes les Langues, d'après la nature de nos chiffres Arabes, et diversifiée à tous les Objets. † Dans [C], je traite de la Langue chinoise : ce qui jète du jour sur la NOTE précédente, et sur toutes les Langues, dont l'écriture est en signes d'idées. † [D] Renferme les 18 *Oservacions tipografiques* que je donai au c. Beaumarchais, començant l'impression de son VOLTAIRE, pour être par lui présentées à l'Academie-française. J'y attaque entr'autres les *é é aigüs* que nos fots Imprimeurs mettent à *desordre, desobèir, desobliger*, etc. † Dans [E], je traite de l'emploi entendu des Capitales et des petites-capitales ; je mets les ires aux Homes, aux Villes ; les 2des, aux Animaux, et aux choses de 2de consideracion, etc. † [F] Contient un examèn de la Langue italiénne... De l'Espagnole. † [G] Parle de *Lebrigant*, et des autres Charlatans *i. g.* Je renvoie à l'Ouvrage, pour le reste.

XX. Mon aventure avec *Virginie* me donna l'idée du QUADRAGÉNAIRE, OU L'AGE DE RENONCER AUX PASSIONS ; ouvrage que je publiai en 1777, en deux petits volumes. Ce n'était d'abord qu'un récit exalté : mais, peu à peu, mes idées s'agrandirent et j'en fis un roman à tiroir, où je fais entrer différentes

aventures ; entre autres, l'amusement que je prenais le soir avec les filles de modes de la rue *St-Honoré*, au coin de la rue *de Grenelle* ; je rapporte les lettres que je leur écrivais, et que je passais très adroitement, en les mettant à plis d'éventail. On trouve la suite de ces mêmes lettres dans la *Malédiction paternelle* ; car cet amusement ne dura pas moins de sept à huit ans, depuis 1774 jusqu'en 1781, que ma dernière lettre fut brûlée par celle que je nomme *Constance*, à laquelle j'avais donné la *Malédiction paternelle*. J'avertis aussi, qu'on trouve dans la *Malédiction* le véritable Journal de mon aventure avec *Virginie* ; les véritables lettres d'*Élise Tulout* : mais l'histoire de *Louise-Élizabeth Alan*, qui termine le premier volume, y est exprès défigurée, parce que je voulais alors faire un roman à part et vrai de ce qui m'était arrivé, en 1772, avec cette jolie fille et sa compagne, *Thérèse*, de la rue *de Bourbon*, aux *Petits-carreaux*.

On peut voir l'analyse du *Quadragénaire* à la fin de la *Revue* de mes Ouvrages, p. CLXXX, V<sup>e</sup> Part. de la *Paysanne pervertie*.

XXI. LE NOUVEL ABEILARD, OU LETTRES DE DEUX AMANTS QUI NE SE SONT JAMAIS VUS ; quatre volumes. L'idée de cet ouvrage est une des plus heureuses qui me soient tombées dans la tête. Je réfléchissais un jour sur les moyens de conserver les mœurs des jeunes gens, sans les marier, et je composai à cette occasion une *Juvénale*, qu'on trouve

dans la grande édition du *Paysan perverti*; cette pièce est intitulée : *Les Catins*, et se trouve pages 482-527, du IV<sup>e</sup> volume. Je me rappelai ensuite ce que j'avais souvent pensé, lors de mon premier amour pour *Jeannette Rousseau*, que si l'on m'avait dit : « Tu vois bien cette fille aimable ? eh bien ! tu l'auras pour femme, » j'aurais été parfaitement tranquille, parfaitement vertueux et aussi heureux que l'homme le peut être. En conséquence, j'imaginai que les honnêtes parents qui voudraient conserver le cœur de leurs enfants précoces ou trop sensibles, pourraient les assortir de bonne heure et leur permettre de s'écrire, sans s'être vus autrement qu'en peinture. D'après cette vue, l'imagination des jeunes gens se monterait comme il convient ; ils s'attacheraient l'un à l'autre par un doux espoir, un doux assentiment qu'ils se communiqueraient par leurs épanchements mutuels ; cet amusement, ou plutôt cette occupation les rendrait indifférents à tous les autres charmes ; de sorte qu'un jour, en se voyant, ils trouveraient dans leur cœur la base solide d'un attachement vertueux, l'estime.

Il faut une Muse à tout écrivain : *Rose Bourgeois* l'avait été pour la *Famille vertueuse* ; *Cadette Forterre*, pour *Lucile* ; *Marie-Jeanne*, pour la *Confidence nécessaire* ; une jolie personne de la rue *St-Louis-en-l'Île*, pour le *Marquis de T\*\*\** : elle y fait le personnage d'*Hélène*, et se nommait M<sup>lle</sup> *Lecomte* ; les demoiselles *Decour*, bonnetières, pour les *Lettres d'une Fille à son Père* ; M<sup>lle</sup> *Laurens* l'aînée, pour la *Femme trois-*

états ; la jolie *Peaussière* de la rue de la *Bûcherie*, puis de la rue *Dauphine*, pour le *Ménage Parisien* ; *Agathe George*, pour les *Nouveaux Mémoires* ; M<sup>me</sup> *Ornefuri* (a), pour le *Paysan perverti* ; *Virginie*, pour le *Quadragénaire* ; M<sup>lle</sup> *Londeau*, la charcutière, pour le *Nouvel Abeilard*. Elle passait un soir, par la rue de *Bièvre*, couverte d'une calèche, chaussée d'un soulier bien fait, à talons élevés et minces ; elle me ravit : je commençais mon travail. Tous les soirs, je vins m'enivrer du plaisir de la voir, et sa vue me mettait en verve : j'écrivais le soir, et le lendemain matin, avec une inconcevable ardeur. C'est elle qui est cette *Julie*, dont il est si souvent question dans l'Ouvrage. M<sup>lle</sup> *Parisot* la fourreuse, M<sup>lle</sup> *Laurens* la bijoutière, M<sup>lles</sup> *Poinot*, les menuisiers, m'ont fourni le feu nécessaire pour faire *l'Amour muet*, *l'Amour enfantin*, *la Partie carrée*. Quant au modèle, *A quoi sert le mérite*, il me fut réellement inspiré par une belle dame de l'île *St-Louis*, de la manière dont je le raconte dans mon début.

Cet Ouvrage a d'excellents détails ; mais le style en est quelquefois prolix. C'est un roman, où par cela même tout est approfondi. Je ne rapporterai pas le compte qu'en a rendu le *Journal de Paris* : on peut le voir dans la revue de mes Ouvrages, pp. CLXXXII-CLXXXIV.

---

(a) M<sup>me</sup> Fournier, vrai nom de M<sup>me</sup> Parangon.  
(N. de l'Ed.)



XXII. LA VIE DE MON PÈRE; deux parties. Cet ouvrage, le plus estimable des miens, et celui dont le succès a été le plus général, me fut inspiré tout à coup, en finissant l'impression du *Nouvel Abeilard*, à laquelle j'avais travaillé sans relâche : je mis la main à la plume avec ardeur, et je l'écrivis tout d'un trait; car je ne fus occupé d'autre chose, tant que l'impression dura. C'est de cet ouvrage qu'un homme en place a dit : « Je voudrais que le » Ministère fit tirer cent mille de ces deux petites » *Parties*, pour les faire distribuer gratis à tous les » chefs des bourgs et des villages. » Voyez l'Extrait du *Journal de Paris*, rapporté dans la *Revue* de mes Ouvrages, pp. CLXXXV-(CXC). Cet ouvrage existe.

XXIII. LA MALÉDICTION PATERNELLE; LETTRES SINCÈRES DE N. \*\*-\*-\*\*\*, A SES PARENTS, SES MAITRESSES ET SES AMIS, AVEC LES RÉPONSES; deux Parties. Cet Ouvrage est une éruption violente de sentiment, surtout le premier volume et la fin du troisième. C'est la Préface naturelle des *Contemporaines*. Jamais, peut-être, l'idée de cet Ouvrage ne me fût venue dans la tête, sans mon *Amélie* de chez M<sup>me</sup> *Monclar*, que j'aimais, sans lui parler, et sans en être vu, depuis 1776. Cette espèce d'aventure m'était chère, par la ressemblance qu'elle avait avec la manière dont je parlais à *Zéphire*, lorsqu'elle était chez sa marchande de modes de la rue de *Savoie*. *Amélie* était alors sur son départ : ce fut *Constance*, sœur du mari de M<sup>lle</sup> *Améthyste Monclar* l'aînée, qui

me fit la réponse qu'on trouve parmi les Lettres. Je crois que ce fut par le conseil de M<sup>lle</sup> *Victorine*, sœur puînée, que Constance me fit réponse. Quoi qu'il en soit, enchanté d'être en commerce de Lettres avec de jeunes personnes qui me retraçaient si vivement ma *Zéphire*, j'entrai en verve, et je composai pendant les soirées de Décembre 1778, après avoir terminé l'impression de la *Vie de mon Père*, ce premier volume si chaud, qui fit le succès de l'Ouvrage. Il existe dans le monde un petit homme qu'on nomme *Sautereau*, qui s'érige en juge, et qui n'a ni talents ni capacité (je viens d'en avoir une preuve le 19 Auguste 1785; cette brute a lu les Lettres de *Fanchon*, dans la *Paysanne*, sans en être touché). Ce fut ce petit Sautereau, éditeur de l'*Almanach des Muses*, qui rendit le compte suivant... Voyez la *Revue de mes Ouvrages*, p. cxcij; ensuite les *Petites Affiches*, p. cxcj, puis celles de *Province*, p. cxc.

XXIV. LA DÉCOUVERTE AUSTRALE, ou L'HOMME VOLANT; quatre Parties. J'étais malade d'une déperdition, lorsque je commençai cet Ouvrage, avant de mettre la main aux *Contemporaines*, et durant l'impression de la *Malédiction paternelle*. Je fis le roman de *Victorin*, en m'amusant le matin dans mon lit; le manuscrit achevé, je me mis à mes *Nouvelles*, dont j'avais fait quelques-unes dès 1778. On sait que la *Découverte australe* est un roman physique, à l'exception de l'Histoire de *Victorin*, destinée à présenter des vérités salutaires,

comme on donne une médecine dans un vase à bords miellés aux enfants malades, que trop d'indulgence a rendus volontaires. La base du système physique, est qu'originellement il n'y eut qu'un seul animal; que si toutes les parties du Globe terrestre avaient eu le même sol et la même température, cet être unique n'eût jamais formé qu'une seule espèce; mais tous les points du sol terrestre étant un peu différents, et le Globe produisant des êtres animés et végétants de tous les points de sa surface, il s'en est ensuivi que les êtres animés ont été infiniment variés, tant au physique qu'au moral, mais d'une manière presque insensible, de proche en proche. Dans la première formation des êtres, après que notre planète fut sortie comète du Soleil son producteur, les germes en effervescence, et presque en ébullition, formèrent des êtres mélangés des différentes espèces : il y eut des *hommes de nuit*, des *hommes chiens*, *lions*, *taureaux*, *béliers*, etc. Tous les êtres animés, furibonds d'amour, dans cette première période, se mêlèrent pour la génération; mais peu à peu se classèrent; l'homme *singe*, l'homme *chien*, *cheval*, *taureau*, *bélier*, *âne*, se réunirent en force; se trouvant plus parfaits, en vertu de l'amour-propre, ils tinrent le sceptre, et dominèrent chacun dans un canton séparé. Toutes ces idées physiques sont présentées avec art dans l'*Homme volant*, comme de nouvelles découvertes.

La partie morale était plus facile à traiter, en prêtant à différents peuples une doctrine, des mœurs et

des usages, tels que ma philosophie me les représentait. C'est ce qu'on peut voir dans la doctrine des prétendus *Mégapatagons*, dont les idées sont parfaitement conformes à la Nature. J'ai, en cette occasion, et dans quelques autres, eu lieu d'observer combien les gens du monde sont bêtes ; et non seulement ces gens du monde, mais les journalistes, même ceux que leur haine pour moi rend pénétrants ! Le vil Auteur du *Journal de Nancy* n'a jamais eu assez de lumières pour saisir là ce qui aurait pu m'inquiéter ! Mais c'est un bonheur pour moi que cette stupidité universelle... Cependant, je fus deviné par quelques particuliers, et entre autres, par M. *Lebègue de Presle*, médecin de la Faculté de Paris, qui me dit chez mon libraire, la Veuve *Duchesne* : « Bon ! nous nous entendons, nous » autres ; mais toutes ces têtes du *Palais-Royal* ne » vous ont pas compris. » Voyez le compte rendu très superficiel de l'Auteur des *Affiches de Province*, 13 Mars 1781, p. CCXXXIV de la *Revue*.

XXV. LA DERNIÈRE AVENTURE D'UN HOMME DE QUARANTE-CINQ ANS ; deux Parties. Je n'en donnerai pas l'analyse : elle fait partie de mon Histoire, et on l'a vue tout entière, formant la XII<sup>e</sup> Partie de ces Mémoires. Je la composai à mesure que les faits arrivaient. C'est ce qui lui donne l'air d'un *Journal*. J'étais profondément affecté, en l'écrivant, et je regardais son impression comme le complément de mon existence : c'est ainsi

que je considère aujourd'hui celle du *Monsieur Nicolas dévoilé*. J'ai vu *Sara*, pour la dernière fois, le Samedi 13 Auguste de cette année 1785. (Je l'ai encore vue le 3 Septembre suivant, etc.) Elle demeurait ancienne rue de la *Comédie-Française*, maison du faïencier, à côté d'une *marchande de modes*, dont le mari est cet officier du Duc de Bourbon, amant de M<sup>me</sup> *Pocimon*, ou la *Jolie Mercière*. Il y avait des filles publiques dans cette maison avant *Sara*... Voyez l'extrait à la fin de la *Prévention*.

XXVI. LA PRÉVENTION NATIONALE, *action en cinq actes, adaptée à la scène; avec les faits qui lui servent de base; trois Parties*. J'ai tiré ce drame de la *Malédiction paternelle*. Je l'ai composé de trois manières, et toutes trois sont imprimées. Je suis encore indécis sur le parti à prendre, de le faire jouer aux *Italiens*, ou de l'abandonner à son sort. Le grand *Sautereau de Marsy*, sous-feuilliste du *Journal de Paris*, a refusé de parler de cette production; ainsi que le grand *Aubert*, auteur des sublimes *Petites Affiches*, et sous-fabuliste, en dépit de *Phèdre* et de *La Fontaine*. Mais les grands *Royou-Geoffroy*, successeurs secrets du grand *Fréron*, et par conséquent sous-feuillistes de l'*Année littéraire*, en ont parlé de la manière suivante (Prenez cet extrait, et celui de l'*Abbé de Fontenay*, à la fin du 42<sup>me</sup> Volume des *Contemporaines*). Mais il faut avouer ici, que l'extrait des *Fréronistes* n'est pas tel que je l'ai rapporté : indigné de voir ces malhonnêtes gens me calomnier, en me



prêtant ce que je n'avais pas dit (qu'il fallait lire sur le théâtre les histoires qui servent de base), et m'accuser d'avoir omis ce que j'ai dit (la conservation de Charles Dulis par les Anglais, qui opère le changement du père Dulis, et le guérit de sa prévention nationale), j'ai pris le parti de faire l'*Extrait* comme ils auraient dû le faire. En même temps, je leur mets en main les verges, pour se fouetter eux-mêmes; je leur fais citer leurs propres calomnies, avec les expressions qu'ils méritent, et qu'ils s'attribuent comme infâmes. J'ai préféré cette manière à celle qu'on me verra prendre dans les *Contemporaines*, relativement au *Journal de Nancy*. C'est à la fin de cet ouvrage que sont les lettres de *Minette Saint-Léger*; la lettre Latine est de M. *Bultel-Dumont*, le De Blémont de la *Dernière Aventure*, première édition. Mon motif pour imprimer les Lettres de *Minette*, que je traduis par *Félicette*, a été, non de déshonorer cette perfide (qui sait, hors elle et moi, que les lettres sont d'elle?), mais de la faire rougir de sa perfidie : m'accueillir, m'embrasser; me dire que je la console de la mort de *Jean-Jacques*, et tenir ensuite à *Dumont*, sur mon compte, les discours satiriques qu'on voit dans la lettre Latine, c'est une infamie avilissante pour cette fille-auteur, dont elle ne se lavera jamais. Je n'approuve pas davantage *Dumont* de m'avoir instruit; en imprimant leurs lettres, je n'ai prétendu que les mettre en présence, et leur dire : « Fourbes, trigauds, vous voilà ! rougissez » de vous-mêmes. » M<sup>lle</sup> *Félicette* est une catin,

dit-on : ce n'est quelquefois qu'un malheur, d'être une catin ; mais c'est toujours un vice, que d'être fausse. Un M. *Ednalaed* (a), qui est assez connu, prit vivement le parti de M<sup>lle</sup> Félisette. J'allai le voir. Nous nous embrassâmes... Félisette m'embrassait aussi. J'ignorais encore que, lorsque certaines gens vous embrassent, c'est la plus furieuse marque de haine qu'ils puissent vous donner ; M. *Ednalaed* me déchire, depuis qu'il m'a embrassé. Pour moi, je ne le déchire pas, quoique je sache très bien l'aventure de la fille de Lyon, qu'il abandonna sans ressource ; et sans lui dire adieu, après en avoir *usé* pendant deux ou trois ans ! Il voulait épouser une fille riche : mais on sut l'odieux abandon, le mariage manqua, et *Ednalaed* est peut-être encore garçon... Quels hommes ! quelles femmes !... Je saurai les éviter.

XXVII. LES VEILLÉES DU MARAIS, OU HISTOIRE DU GRAND PRINCE ORIBEAU, ROI DE MOMMONIE, AU PAYS D'ÉVINLANDE, ET DE LA VERTUEUSE PRINCESSE ORIBELLE DE LAGÉNIE, etc. ; quatre Parties. C'est l'Ouvrage annoncé dans le *Paysan* de 1776. Le titre des *Veillées du Marais* n'est pas de moi, mais du libraire, qui eut cette idée, dans le temps que paraissaient les *Veillées du Château* ; mais mon Ouvrage ne put paraître à temps pour profiter de cet à-propos, sans doute favorable à sa

---

(a) De Lalande l'astronome.

(N. de l'Éd.)

vente : d'un côté, l'impression n'avancait pas ; de l'autre, l'abbé *Terrasson*, mon censeur, me faisait des difficultés si grandes, qu'il finit par s'excuser d'approuver. Par bonheur, le vicomte de *Toussain-Richebourg* (non encore tombé dans les absurdités de l'odieux Christianisme, qui l'ont perdu), fut alors nommé censeur. Je le demandai à M. *Devilledeuil* ; je l'obtins, et il me parapha. L'Ouvrage parut avec beaucoup de cartons, que la crainte avait fait exiger par *Terrasson*, pour des raisons qui ne subsistent plus aujourd'hui. La forme de cet Ouvrage est singulière ! L'ordre alphabétique règne non seulement dans les chapitres, qui sont intitulés A, B, C, D, etc., mais encore à chaque *alinéa* des chapitres.

Les noms sont anagrammatisés dans cet Ouvrage : car il faut convenir ici que les allusions à notre Famille Royale, tant redoutées par *Terrasson*, étaient vraies. Le Traducteur a bien senti que l'anagramme donnerait aux noms un air étranger. Cependant *Louis XV* (*O Facfac*), ainsi que *Mac-Errick*, *Henri IV*, ne sont pas des anagrammes ; mais *Sipar*, *Paris* ; *Tanisorohé*, *Saint-Honoré* ; *Iratlove*, *Voltaire* ; *Mac-Yllus*, *Sully* ; *Lælubelem*, *Labaumelle* ; *Lugbonoé*, *Bois de Boulogne* ; *Ussuæro*, *J.-J. Rousseau* ; *Evidlethô*, *l'Hôtel-Dieu* ; *Funfbo*, *Buffon*, etc., sont tous anagrammatisés ; tandis que *Mac-Capcoup*, *Richelieu* ; *O-Finfnelli*, *Mazarin* ; *O-Rhudabord*, *Louvois* ; *O-Ri-beaumagne*, *Louis XIV* ; *Mac-Artlove*, *Colbert* ; *Mac-Wasp*, *Fréron*, etc., sont des noms forgés d'après la situation ou le caractère. *Sacripandidondanuck* est le

*Du de Choiseul*, beaucoup trop loué sans doute sous le nom de ce sage ministre.

La seconde édition s'étant faite dans le temps qu'il était question de donner un instituteur au dernier Dauphin, ce fut ce qui déterminâ le libraire à me prier de chercher un titre nouveau : je trouvai celui d'*Instituteur d'un Prince Royal*, sous lequel le livre se vend aujourd'hui, chez le libraire *Duchesne*, rue des Grands-Augustins.

XXVIII. LA FEMME INFIDÈLE, OU LA FEMME LETTRÉE; quatre Parties. Je brochai cet Ouvrage aux mois d'Avril et Mai, après la crise violente qu'Agnès Lebègue me causa par ses calomnies et ses lettres contre moi, qui toutes y sont rapportées. Il faut annexer cet Ouvrage à celui-ci, puisqu'il complète mon histoire, à quelque chose près, que je me suis efforcé de défigurer, afin de pouvoir paraître avec une permission tacite.

Le contenu de cet Ouvrage est original : il est composé non seulement des lettres conservées, mais encore de celles que j'ai pu rétablir de mémoire. On y trouve une foule de pièces qui sont ou des *Essais*, que je faisais avant que d'être auteur, ou des morceaux qu'Agnès Lebègue entreprenait, sans jamais rien achever, soit en vers, soit en prose. J'ai parlé de mon *Essai de Famille vertueuse*, qui s'y trouve. On y voit la principale pièce de vers d'Agnès Lebègue, pages 274-280, 512, 513, et à la fin de l'Ouvrage, mise là, pour la souffler au censeur, qui

ne l'aurait point passée. Le sujet en est l'*Hypocrisie des Moines*; les vers en sont rocailleux et durs, les pensées triviales; mais enfin, telle qu'elle est, elle n'aurait pu paraître sous l'ancien régime. Je ne m'en suis pas tenu là : comme le censeur Blin de Saint-Maur me chicanait sur mille puérlités, je me déterminai, en finissant, à rétablir tout ce que les petites chicanes despotiquo-minutieuses de Blin m'avaient fait déguiser. On y trouve tous les vrais noms, une foule de choses que le nivetier de censeur m'avait forcé de supprimer (surtout dans les lettres véritablement conservées) comme contraires à la délicatesse. Je fais suivre ensuite l'histoire des infamies que nous fit l'abominable L'Échiné, à ma fille Agnès Restif et à moi. Il l'attaqua en rue, nous traîna devant les commissaires, alla dire des horreurs contre nous au bon Saint-Sarm, au faible Toustain-Richebourg, à Mercier, à l'hypocrite et rusé Letourneur, etc. Cet Ouvrage est donc important pour mon histoire, ainsi que le suivant.

XXIX. INGÉNUË SAXANCOUR, OU LA FEMME SÉPARÉE; trois Parties. C'est comme la suite de l'Ouvrage précédent. Ma fille aînée y fait son histoire, depuis son enfance jusqu'à son mariage, et sa séparation d'avec l'exécrable L'Échiné. Elle y raconte ses premières aventures; elle rapporte une pièce de moi, intitulée *Le Loup dans la Bergerie, ou la Marchande de modes*. Elle raconte ensuite ce qu'elle a eu à souffrir d'Agnès Lebègue. Mais quand elle en est



parvenue à son mariage, ses récits font horreur... On sait déjà, et j'en suis convenu dans mon Histoire, que toutes ces infamies n'appartiennent pas à L'Échiné; mais qu'elles sont un amalgame de celles commises sur une dame Moresquin, grande et superbe femme, et sur ma fille aînée. Cette dame (qui se faisait appeler *Laruelle*, et non Moresquin), avait été vendue, prostituée dans un mauvais lieu, etc. Ingénue, en vertu de la sage et sainte loi du divorce, a enfin divorcé, en 1794, d'avec le vil L'Échiné, et s'est remariée au cit. *Vignon*, avec lequel elle est tranquille.

XXX. LES CONTEMPORAINES, OU AVENTURES DES PLUS JOLIES FEMMES DE L'AGE PRÉSENT, etc., divisées en sept Suites : *les Contemporaines Mêlées, les Communes, les Graduées, les Françaises, les Parisiennes, les Provinciales, les Filles du Palais-Royal*. Soixante-cinq volumes. J'ai voulu terminer tout ce qui regarde ceux de mes Ouvrages publiés, pendant et après celui-ci, quoique les premiers volumes des *Contemporaines* aient paru immédiatement après la *Malédiction paternelle*. Je n'avais, en composant ce dernier ouvrage, que trois volumes de *Nouvelles*, comme on le voit dans l'*Avertissement* : en travaillant, mes idées s'étendirent. Je vis de la matière pour seize volumes. A la fin du seizième, je formai un plan, qui me donna l'idée des *Contemporaines communes* et des *Contemporaines graduées*; tout cela s'étendit encore en travaillant, et porta mon Ouvrage,

à trente, trente-six, trente-huit, quarante-deux, enfin à soixante-cinq volumes. Les *Contemporaines* en quarante-deux volumes contiennent autant de routes pour être heureux en ménage, que de *Nouvelles*.

XXXI. LES FRANÇAISES OU EXEMPLES CHOISIS, etc.; quatre volumes. J'avais terminé ma carrière de Nouvelliste à quarante-deux, lorsqu'on me proposa de faire un choix dans toutes mes *Nouvelles*: j'y jetai un coup d'œil, et je trouvai ce travail difficile, à cause des libraires auxquels j'avais vendu, long en lui-même, et très ingrat; je pris le parti de faire quatre volumes d'*Exemples choisis*, que j'intitulerais LES FRANÇAISES. C'est là que se trouvent une douzaine de *Lectures* curieuses et savantes.

XXXII. LES PARISIENNES, OU LES DIFFÉRENTS CARACTÈRES DES FILLES, FEMMES, etc.; quatre Parties. Mais, m'étant aperçu que je n'avais pas encore donné aux femmes, dans les quatre volumes précédents, tous les préceptes-pratiques nécessaires, je composai ceux-ci, dans lesquels j'enseigne aux femmes les moyens de conserver le goût des hommes, par leur caractère et leur propreté. Pour cet article-ci, je leur mets le doigt dessus, en leur disant : Lavez-vous comme une Musulmane. Je leur recommanderais volontiers de s'abluer après chaque déjection, grosse ou menue, et je le fais d'une manière couverte.

Ces quatre volumes, tant au moral qu'au physique, sont réellement un livre classique pour les personnes du sexe. C'est à cet Ouvrage que le Trésorier de France, Bultel-Dumont, voulait faire donner le prix d'utilité de 1788. Je l'en dissuadai, en lui représentant que ce n'était ni un La Harpe, ni le reste de ces automates composant l'Académie Française, qui étaient en état de juger du mérite ou du démérite de ma production. Et il en convint. « Il faut, » ajoutai-je, « pour avoir le prix, qu'un » ouvrage soit composé par un des leurs, et dans » leur manière, cette manière ne fût-elle pas celle » du Public. » Tout est cliqué, dans ce malheureux pays. Voyez ce plat *Institut!*... On trouve deux pièces de théâtre dans les *Parisiennes*.

Je vais citer ici les extraits des différents Journaux, dont quelques-uns sont très étendus : tel est celui du *Journal de Neufchâtel*, qu'on peut lire à la fin d'un volume des *Contemporaines communes*. Cet extrait est digne de servir de modèle, par son honnêteté, son impartialité; tandis que d'autres, comme celui du *Journal de Nancy*, qu'on pourra voir à la fin du XVIII<sup>me</sup>, ne peuvent qu'exciter l'indignation. On trouvera, dans la *Revue de mes Ouvrages*, pages cxcv-ccxxxij, l'extrait du *Journal de Paris*, 9 Juin 1780. Voyez aussi les Pièces polémiques qui se trouvent, tant à la fin du XVII<sup>me</sup> volume, que des suivants.

Ce sont toutes ces *Contemporaines*, payées quarante-huit livres la feuille, qui m'ont donné les

moyens de faire graver les cent vingt figures du *Paysan-Paysanne perversis*.

XXXIII. LES FILLES DU PALAIS-ROYAL ; trois Parties. Ce genre d'héroïnes n'était que légèrement historié *passim* dans les cinq Suites précédentes. Par celle-ci, en trois volumes, j'approfondis la matière, en dévoilant une multitude de choses, que je tenais de mon ami le docteur *Guillebert*, et que je n'aurais jamais connues sans lui : les différentes manières de se divertir à Paris, avec les femmes, ou de les faire servir au plaisir des hommes. On m'écrivit de Douai, qu'il est étonnant que Mercier, dans son *Tableau de Paris*, n'en dise pas un mot ! J'ai répondu que *Mercier n'avait rien vu de ce qu'il fabulise dans son Tableau de Paris, pas même les auberges à quatre sous, qu'il décrit d'imagination...*

Les différents détails de cette production singulière la rendent, pour les Français, ce que fut la *Satire de Pétrone* pour les Romains : les *Sunamites*, les *Berceuses*, les *Ressemblantes*, etc., sont autant de phénomènes moraux, réservés sans doute à notre siècle. Cette VI<sup>e</sup> Suite de *Contemporaines* ne pouvait entrer dans les premières, à cause des Censeurs ; mais elle était nécessaire à leur intégrité.

XXXIV. LES PROVINCIALES, OU L'ANNÉE DES DAMES NATIONALES, HISTOIRE JOUR PAR JOUR D'UNE FEMME DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ; douze mois, douze volumes. A ce que j'ai déjà dit de

cet Ouvrage en douze volumes et septième Suite des *Contemporaines*, à la fin de ma treizième *Partie* (*Calendrier*), j'ajouterai les *Éclaircissements* qui suivent :

Cet Ouvrage, infiniment varié, très extraordinaire, très intéressant, contient six cent dix *Nouvelles*, toutes extraordinaires, et qui n'ont aucun rapport, par leur genre, avec les cinquante-trois volumes d'Histoires déjà publiées. *L'Année des Dames Nationales* est intéressante pour toutes les villes de la République, puisqu'il n'en existe aucune qui n'ait fourni un trait historique, et dont on n'ait peint les mœurs particulières. J'ai pourtant une peine infinie à trouver un libraire; parce que la plupart sont des brutes orgueilleux, qui croient savoir leur commerce, et qui n'y entendent rien. D'autres sont pleins de mauvaise volonté : il semble que ces âmes de boue triomphent, quand un manque de succès momentané abaisse un écrivain qui a plusieurs fois réussi. *L'Année des Dames Nationales* est divisée en douze mois et trois cent soixante-six jours. Mais, aux dimanches et fêtes, il y a deux et trois *Nouvelles*. Les premiers jours de tous les mois, consacrés aux *Parisiennes*, en ont quatre ou six; ce qui en porte le nombre à trente-six et quarante par mois. J'y ai fait entrer tous les traits qui m'appartiennent dans les *Tableaux de la Vie*, imprimés à *Neuwied*; et comme cet Ouvrage n'est pas entièrement de moi, je ne le place pas dans mon Catalogue : pour éviter de l'y mentionner, je fonds dans *l'Année des Dames*



*Nationales* les morceaux nombreux que j'ai fournis pour cette compilation. Ils seront aisés à distinguer ; ils forment les quatre ou six premières *Nouvelles* de chaque 1<sup>er</sup> des six mois commençants de l'année. Chaque mois des *Provinciales* fait un volume de 350 pages.

Telle est la Collection complète des *Contemporaines* imprimées en soixante-cinq volumes. Mais ce ne sont pas là toutes les *Contemporaines* : il en reste encore soixante, qui seront intitulées *Contemporaines Replacées*. On sait que j'ai pris dans ceux de mes Ouvrages dont les éditions sont épuisées, un grand nombre de *Nouvelles* ; mais comme j'ai fait réflexion qu'on pourrait un jour, soit de mon vivant, soit après ma mort, réimprimer une Collection complète de mes Œuvres, je ne veux pas y laisser de double emploi. J'ai donc composé à neuf, et sous les mêmes titres à peu près, autant de *Nouvelles* que j'en avais tiré de mes anciens Ouvrages, et je les place comme épisodes faciles à détacher, dans un Ouvrage non imprimé encore, intitulé : L'ENCLOS ET LES OISEAUX, dont il sera bientôt question. Voilà ce qui complètera le plus vaste Ouvrages de *Nouvelles* qu'on ait jamais publié : car les *Replacées* étant toujours plus longues que les *Remplacées*, il s'ensuivra que la Collection entière sera portée au moins à soixante-huit volumes.

XXXV. LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR NOCTURNE ; seize Parties. On a déjà donné

le titre, et un aperçu de ce vaste Ouvrage, à la fin de la XIII<sup>e</sup> Partie, dans un temps où je ne comptais pas avoir le temps et les moyens d'imprimer cette Analyse de mes Ouvrages (a).

Les *Nuits de Paris* sont une de ces Productions majeures, une de ces vastes Compositions destinées

(a) *N. de l'Éd.* — Voici cet aperçu ou prospectus, qui sera mieux placé ici :

LES NUITS DE PARIS, ou le *Spectateur nocturne*, contenant 366 Nuits, ou une Année intéressante de Nuits de Paris, recueillis en vingt ans : par l'Auteur du *Paysan perversi*, des *Contemporaines*, du *Pornographe*, de l'*Andrographe*, etc. XVI Parties in-12.

Ce vaste Ouvrage est le vrai Tableau Nocturne de Paris, dont on présente les mœurs, comme autrefois Pétrone peignit celles de Rome à ses contemporains : mais les *Nuits* ont une manière moins satirique et plus décente... Dans la suite des siècles, lorsque cette grande Ville, contre laquelle tout semble conjuré, aura subi le sort commun des vicissitudes humaines, les Français la regretteront en pleurant, et liront avec intérêt tout ce qu'on en aura écrit. Ils diront : « O Départements ! quel était votre aveuglement insensé, » de jalouser Paris ! Quoi ! vous regardiez la Capitale de » votre République comme une Ville particulière, tandis » qu'elle n'était que votre point de rassemblement à vous » tous, qui composez la République Française ? C'était la » France en représentation permanente, par la réunion de » tous ses Peuples... Malheureux ! vous avez détruit la Mère » commune, qui vous réchauffait tous dans son sein !... » Ainsi parleront les Français de 2093. Ils rechercheront tout ce qui eut rapport à la Reine du Monde, et le seul nom de PARIS, à la tête d'un livre, suffira pour le rendre précieux... Les *Nuits de Paris* peignent sans recherche et sans préten-

à peindre les mœurs d'une nation : ce qui rend cet Ouvrage important pour la Postérité, par la vérité des faits. J'ai été vingt ans à les recueillir : chaque matin, j'écrivais ce que j'avais vu la veille, et je faisais de ce trait, soit un roman, soit une *Juvénale*, pour le *Hibou Spectateur nocturne*, soit une *Nouvelle*, soit une page ou deux des *Nuits*... On sait comme j'ai distribué le *Hibou Spectateur nocturne*; j'en ai disséminé les *Juvénales* dans le *Paysan-Paysanne pervertis*, dans la *Découverte Australe*, dans les *Françaises*, à la fin de la *Malédiction paternelle*, au lieu de les faire entrer dans les *Nuits*, où il ne s'en trouve pas une.

Chaque trait est d'une vérité exacte. Le *Duha-meaneuf* même est vrai : c'était un M. *Devil-leneuve*, encore vivant durant l'impression, homme singulier, original au superlatif, que je voyais souvent chez Bultel-Dumont, et que M<sup>lle</sup> Sanloci avait pris sous sa protection. C'était une espèce de fou agréable, généreux, qui aimait à se laisser gouverner par les femmes. Il était riche; mais sa fortune

tion les mœurs des Français, à la fin du règne des Rois, et et présentent l'état de leur Capitale sous le gouvernement des Lieutenants *Sartine*, *Lenoir*, et *Decrosne*. On y voit les abus et les avantages de la civilisation; tout y est passé en revue, moins par les discours que par les faits.

Les XIV premières Parties conduisent en 1788.

La XV<sup>me</sup> est pour 1789.

La XVI<sup>me</sup> et dernière est pour les faits extraordinaires de 1790-91-92-93.

était en désordre : et c'était là qu'une femme sage, prudente, économe, comme M<sup>lle</sup> Sanloci, lui aurait été utile, s'il s'était abandonné à sa direction.

Un personnage, le plus important de tous ceux des *Nuits*, et celui qui a le plus vivement provoqué la curiosité du public, est cette céleste *Marquise de M\*\*\**, qui, une fois introduite dans l'Ouvrage, y fait un si beau rôle ! J'ai déjà dit, que deux Marquises réunies formaient ce personnage sublime ; l'une connue dès 1776, et qui ne se trouve dans mon *Calendrier* que sous un nom supposé, celui de *Florence Jobard*. Car, apprends, Lecteur, que ce fut la céleste *Marquise de Ingniram (a)*, déjà vue auparavant, mais que je ne reconnus pas, qui fit à mon égard le personnage de l'aimable, tendre et spirituelle Florence. Quant à l'autre *Marquise (b)*, elle est commémorée sous son propre nom. C'est avec celle-ci que je soupai chez le Prévôt des marchands, *Le Pelletier de Morfontaine*... Je n'ai rien dit des causes qui obligèrent Florence à quitter la France, et à passer en Angleterre. . .

Pour ce qui est du fond de l'Ouvrage, il offre le tableau de ce qui se passait nuitamment à Paris, sous l'ancien régime.

On y trouve l'origine de presque toutes les *Contemporaines*, et de plusieurs autres de mes Ouvrages.

---

(a) La Marquise de Marigny. (N. de l'Éd.)

(b) La Marquise de Montalembert. (Id.)

Mais ce qu'il y a de plus intéressant pour les Lecteurs futurs, ce sont les canevas raisonnés des Ouvrages qui me restent à faire. Les jeunes auteurs y trouveront des matériaux abondants et précieux, pour différentes productions utiles, que j'exécuterais, si je n'étais arrêté par mes infirmités. J'avertis encore que j'ai refait tous ces canevas, dans les lettres qui sont à la fin de mon exemplaire relié et non cartonné du *Nouvel Émile*, lettres que peut-être quelque jour j'imprimerai, à la suite d'un opuscule de *Linguet*...

La XV<sup>me</sup> *Partie* décrit les événements du commencement de la Révolution, et le temps où le Roi, devenu constitutionnel malgré lui, gouvernait à contre-cœur une République, en qualité de son premier fonctionnaire. Je raconte, dans cette *Partie des Nuits*, comment l'infâme L'Échiné fit contre moi une dénonciation calomnieuse, où il m'accuse d'avoir composé le *Domine, salvum*; le *Dom B. aux États-Généraux*; et enfin un Ouvrage stupide, dont il avait inventé le titre. On connaissait les auteurs des deux ouvrages; le troisième n'existait pas : L'Échiné fut envoyé en prison. La peine fut plus forte que celle qu'on m'aurait infligée, puisque *Pelletier*, auteur du premier ouvrage, mandé trois jours après, n'y fut pas envoyé. On trouve plusieurs *Contemporaines* dans ce volume, intitulé : *la Semaine Nocturne*...

Pour la XVI<sup>me</sup> *Partie*, elle aurait décrit toutes les horreurs de *Marat*, et du parti qui avait pour lui



la raison, mais qui était gâté par son infâme *Saint*, et par tous ces exécrables gredins qui ont ensuite composé les *Comités révolutionnaires*, excellents en eux-mêmes, mais tous administrés par de hideux *Sans-culottes*, ignorants, immoraux, sans pudeur, sans honneur, comme sans éducation. C'est l'infâme Marat qui avait amené, parmi les sots, l'opinion folle que les lumières ne sont pas nécessaires dans l'administration... J'ai déjà exposé comment je n'avais pas dit ce que je voulais, dans mon seizième volume, qu'on a tout cartonné en le brochant. Cependant, ce volume, tel qu'il est, renferme une foule de traits si frappants qu'ils ont effrayé le libraire *Mérimot*, qui a maintenant les quinze premiers volumes, et il n'a pas osé s'en charger. Mais je le donnerai avec le *Drame de la Vie*.

XXXVI. THÉÂTRE DE N.-E. RESTIF-LABRET-  
TONNE; cinq volumes en tout; les deux premiers sont composés de treize pièces qui ont déjà paru dans la *Prévention Nationale*, les *Françaises*, les *Parisiennes*, *Ingénue Saxancour*, le *Thesmographe* et les *Provinciales*. Les titres de toutes ces pièces ont été donnés à la fin de la treizième *Partie* (a). Elles sont au nombre de dix-sept. La première pièce est dans les *Françaises*; la seconde, à la fin des *Parisiennes*: la troisième compose les trois volumes de la *Pré-*

---

(a) Dans un prospectus, qu'il est inutile de reproduire, puisque toutes ces pièces sont citées ci-après. (N. de l'Éd.)

*vention Nationale*; les quatrième et cinquième sont dans les *Françaises* : la sixième, dans les *Nuits de Paris* : la septième, dans *Ingénue Saxancour* : les huitième, neuvième, quatorzième, dans le *Thesmographe*; les quinzième et seizième, dans les *Provinciales*. Les onzième, douzième, treizième, dix-septième, sont absolument à neuf.

1. *La Cigale et la Fourmi*. C'est une fable dramatique, destinée à être jouée par des enfants. Elle est très morale! Un enfant gâté libertin y est puni par la terreur et changé. Cinq actes.

2. *Le Jugement de Pâris*, comédie-ballet. Gardel s'en est servi, en le gâtant : mais il n'a fait aucun usage de la petite comédie qui l'accompagne. L'intrigue en est morale; elle fit beaucoup d'effet à la représentation qu'on en donna, rue *Popincourt*, et dont j'ai parlé. Cinq actes.

3. *La Prévention Nationale* est un sujet intéressant, et beaucoup plus digne d'être joué que bien des drames à prétendus grands sentiments que j'ai vus réussir. Cette pièce est pleine d'intérêt, de terreur et des mouvements les plus forts de tendresse filiale et paternelle. J'ai refait trois fois ce drame, ne trouvant jamais suffisamment rendu ce que j'avais voulu exprimer. Une des trois manières est à l'Anglaise, avec changement de lieu. Dans une autre, Dulis tue son ami Loiseau et se tue lui-même de

désespoir. Il me tomba un jour entre les mains une pièce intitulée : *Zoé* ; je ne saurais exprimer quel fut mon étonnement d'y trouver employé le dénouement de ma *Prévention Nationale*, imprimée quatre ans auparavant !... Cinq actes.

4. *La Fille Naturelle, et la Mère impérieuse*. Il est peu de pièces dont le sujet soit aussi intéressant, et aucune dont le dénouement soit aussi agréable. Cette comédie est tirée de mon roman de la *Fille Naturelle*, si touchant en lui-même. J'y ai joint différents accessoires qu'on ne goûterait peut-être pas en France, faute de savoir que ce sont précisément ces tableaux approfondis qui mettent le spectateur sous le charme, et qui opèrent l'illusion. Les caractères sont tracés avec vérité : le père de la Fille naturelle est un homme vertueux, compatissant, généreux : sa fille, une jeune personne aimable, douce, sensible ; l'aïeule de cette enfant est une de ces femmes hautaines, impérieuses, qui ont toujours despotiquement gouverné enfants et mari. Telle est la position d'Azinval, ayant chez lui, depuis quelques jours, sa fille, âgée de seize ans, charmante, et qu'une mère impérieuse croit sa maîtresse ! On sent ce que cette situation doit produire, et quel dénouement elle doit amener au bout de cinq actes !

5. *Les Fautes sont personnelles*, drame. Cet ouvrage dramatique est d'une énergie étonnante ! La Dixmérie en avait dit le plus grand bien dans un *Mer-*

*cure* de 1786 ou 7; il faut qu'il soit de moi, pour que différents comédiens, outre ceux de Metz, n'aient pas demandé à le jouer.

Deux sœurs, Céleste et Julie, vivent dans la retraite, où elles forment des élèves de leur sexe. La cadette, qui est charmante, a un amant jeune, tendre, vertueux, riche et bien fait. Comme D'Anglesei est plus fortuné que ne le peut être Julie, qu'il en est aimé, il ne prévoit aucun obstacle à ses vues légitimes. Quel doit être son étonnement, lorsqu'en s'adressant à la sœur aînée de douze ans, pour la demande en mariage de Julie, il la voit frémir et s'entend refuser! Il presse la sœur aînée de s'expliquer, de détailler les raisons que Julie elle-même ignore, étant trop jeune pour avoir connu le malheur arrivé dans la famille... Mais, d'un autre côté, D'Anglesei a un ami, qui s'oppose aussi à son mariage avec Julie : cet officier de marine, qui est instruit du malheur, mais qui ne se doute pas que la généreuse Céleste s'oppose au mariage, vient lui faire chez elle des reproches aussi violents que peu mérités. Cette scène du troisième acte est terrible! (et ce fut elle qui révolta M<sup>me</sup> Bellecour, à la lecture que l'acteur *Desessarts* en fit pour moi aux *Français* : le quatrième acte ne tarda pas à la réconcilier avec ce personnage)... La crise de ce quatrième acte est terrible! Céleste fait paraître son père, privé de la raison depuis le crime de son fils, devant Julie et D'Anglesei, pour les effrayer. Cet honnête et infortuné vieillard leur dit, ce qu'il demande à tout le

monde : « Dites-moi ! ai-je encore de l'honneur ? » Mot déchirant dans la circonstance... D'Anglesei, cependant, ni Julie, ne sont encore instruits. C'est le marin qui les éclaire par une lettre. Ce qui occasionne, entre les deux amis, une provocation en duel, par laquelle finit cet acte.

Au cinquième, D'Anglesei vient de se battre avec son ami, qu'il croit avoir tué ; il saisit Julie par la taille : « Viens à l'autel ! nous sommes égaux ! Je » suis aussi un meurtrier !... Tu fuiras avec ton » époux !... » Le marin, qui a précipité le mariage de son ami, par le moyen même qu'il avait pris pour le faire manquer à jamais, se rend alors, et amène un dénouement heureux en se montrant vivant à D'Anglesei.

Telle est cette pièce, fort au-dessus de bien des drames boursoufflés, que j'ai vu quelquefois applaudir... Mais aussi, quelles pièces un auteur raisonnable pourra-t-il donner au peuple méprisable qui se porte avec affluence à *Turelututu*, *Empereur de l'Ile-Verte*, et aux balivernes du *Cousin Jacques* ?

6. *Sa Mère l'allaita, ou le Bon Fils* ; pièce en trois actes, reçue aux *Italiens*. Son tour était venu, et *Camerani* m'avait écrit d'envoyer les rôles, quand une dame *Verteuil-Forgeot*, qui ne faisait plus d'enfants depuis dix ans, s'avisa d'être enceinte. Elle n'avait qu'un rôle assez léger, et qui ne l'aurait pas fatiguée comme le quatrième acte de la *Mère Coupable*, qui est tuant, et le plus énergumène de tous



les rôles de femme qui soient au Théâtre. Aussi ne crois-je pas que le refus de jouer soit venu de cette excellente actrice : j'attribue tous les désagréments que j'ai éprouvés au laid et méchant *Granger*. (*Observez que je ne puis rien pardonner, dans cet Ouvrage-ci; je suis obligé d'y révéler tous les êtres malfaisants qui m'ont causé quelque mal*).

Forville, jeune homme, fils de gens riches, nourri par sa mère, a trouvé un portefeuille, et avidement reçu la récompense, en le rendant au seul ennemi qu'ait son père. Voilà tout le fond de la pièce : mais ce fond produit trois et même quatre actes fort intéressants, surtout le second de la pièce en trois qui offre une scène neuve et attendrissante. Le troisième ou quatrième acte dénoue tout fort heureusement. La pièce entière est d'un genre neuf, et si j'avais pressé *Courcelles* de la jouer, elle aurait eu un plein succès sur son *Théâtre du Marais*, que les ignorants ont mal à propos nommé *Théâtre de Beaumarchais*, qui n'y avait que ses pièces.

7. *La Marchande de modes, ou le Loup dans la Bergerie*. Quoi que m'en ait dit M<sup>me</sup> Cardon (M<sup>lle</sup> Pîtro), et M. Cardon son mari, je regarde cette comédie-ariette en trois actes, comme devant être très agréable à la représentation, si elle était mise en musique par le musicien de *Tarare* (*Salieri*), le seul à qui je crois le talent convenable pour ce sujet. Ma manière de travailler n'est point celle de nos faquins d'auteurs, et il faut me juger, comme a fait le Public

raisonnable, pour mes autres Ouvrages, d'après le succès...

Le sujet est pris de mon amusement avec les jeunes *Monclar*, qui me crurent pendant quelque temps sorcier. Un jeune adolescent, fils de gens riches, est devenu éperdument amoureux d'une jolie fille de modes : il s'esquive de chez ses parents, et, à l'aide d'une ancienne femme de chambre de sa mère, il se déguise en fille, il entre en apprentissage chez la mère de sa maîtresse. Ici, des scènes plaisantes d'intérieur de boutique de modes. L'intrigue marche, et se découvre au moyen du sorcier qui découvre que la fausse *Sophie* est un garçon : cet événement arrive le jour même du retour des Iles des parents de l'adolescent. Il y a, dans cette comédie, une multitude de scènes de situation, qui en assureraient le succès à la représentation.

8. *La Matinée du Père de Famille* n'est qu'une bagatelle en moins d'un acte, sur les Arts de la Musique et de la Peinture. Je l'avais composée à la sollicitation du Prévôt des marchands *Le Pelletier de Morfontaine*, qui voulait faire jouer à ses enfants une pièce sans intrigue.

9. *Le Bouledogue, ou le Congé*. Cette criticofarce était dirigée contre un infâme procureur qui avait insulté ma fille cadette, d'après un tour que L'Échiné avait joué à sa servante. Je ne ferai pas l'analyse de cette misère, qui est imprimée dans le *Thesmographe*.

10. *Épiménide, ou le Réveil de l'ancien Épiménide Grec*. Cette pièce n'a aucun rapport avec celle de *Paul Poisson*. Elle est faite avec cette imagination *naturalisant* tout, qui me caractérise. Épiménide s'éveille, trouve, au bout de soixante-quinze ans, le bois de sa lance pourri, les buissons fermant le passage de la caverne où il s'est endormi; les arbres, les habitations, tout est changé. Il s'avance vers la ville de *Gnosse*; il n'y reconnaît rien, que le temple de *Jupiter*, qui semble éternel comme le Dieu. Il ne peut douter qu'il ne soit dans sa patrie. La belle *Naïs*, courtisane Grecque, avait exposé sa fidélité maritale à la tentation; c'est pourquoi les dieux, pour sauver la vertu de leur prêtre, lui avaient envoyé un sommeil de soixante-quinze ans. Il revoit la petite fille de *Naïs*, âgée de quinze ans, et que, ce jour-même, on consacrait au culte de *Vénus*; il la croit la première *Naïs*, etc. Il y a des hymnes, une pompe dans cette pièce. Mais elle est de moi: elle ne peut être jouée. On l'a plagiée, pour en faire une pièce de circonstances. Trois actes.

11. *Le Nouvel Épiménide, ou la Sage journée; avec une petite pièce dans le cinquième acte*. C'est, de toutes mes pièces, celle que j'ai eu le plus de plaisir à faire.

Un homme devenu imbécile par la douleur d'avoir perdu une épouse chérie, recouvre la raison au commencement de la Révolution, pour un jour seulement, au bout de quarante ans. Il est surpris

de tout ce qu'il voit. Il retrouve son fils, devenu vieux, une bru, et des petits-enfants, qu'il ne connaît pas. Tout cela a des travers : un fat, son petit-fils, entre autres, est un très mauvais sujet. Mais il en a un autre, inconnu à son père, qui a commis une faute grave, dont il se repent et qu'il répare chez son père même. Il y a une cousine charmante, vertueuse; une petite femme de chambre, éveillée, mais qui ne se connaît pas, et qui est elle-même de la famille. Le fat veut tromper les deux; le fils, devenu vertueux, aime la première. De là l'intrigue. Le vieillard, si longtemps imbécile, devant lequel le fat ne s'est pas gêné, fait une multitude de choses contre lui. Il y a des scènes très comiques, de la part du fat, qui croit son aïeul encore imbécile, et par les réponses de celui-ci... On peut voir la pièce qui existe dans mon *Théâtre* en trois volumes; elle est pleine d'intérêt et très curieuse. Mais elle a, comme les autres, un grand défaut, c'est d'être de moi!... Un homme de lettres très connu a lu mes pièces, pour voir ce que l'on en pourrait faire; mais me sachant attaqué d'une maladie mortelle, il attend que je sois mort, pour s'en emparer. *Sic vos non vobis*. Grâce à l'impression, cela sera pourtant difficile!... Cinq et même six actes.

12. *Le Père valet, ou l'Épouse aimée après sa mort.* Cette comédie est tirée de la Contemporaine *Le Père valet*. C'est une pièce délicieuse à la simple lecture, pour moi-même. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet,

qui est assez connu ; mais j'y ai mis une foule d'accessoires. La bru de *Rose* (car la belle Bourgeois était ma Muse, pour la *Nouvelle* et pour la pièce), est mariée masquée, par des raisons qu'on explique. Son terrible mari ne veut plus qu'elle se démasque ; de sorte qu'au bout d'un an ou deux, il ne l'a pas encore vue. On profite de ce caprice pour lui faire rencontrer sa femme à découvert, sous le nom de *Rose*. Il en devient éperdument amoureux !... Mais elle est sourde et muette, et ne peut se faire entendre qu'en écrivant ; cependant elle a une cousine, qu'elle comprend au simple mouvement des lèvres, et cette cousine lui sert d'interprète. Le fougueux mari, éperdu de *Rose* la muette, la préfère à tout au monde, la rend maîtresse chez lui, etc. On sent, d'après cela, quels détails heureux se trouvent amenés... Le dénouement est celui du père valet, qu'on croit amoureux de la véritable épouse négligée. La pièce est imprimée dans les trois volumes, avec la précédente. Trois actes très longs, et qui en valent cinq.

13. *L'Épouse comédienne*, comédie-ariette. Le sujet de cette pièce est très agréable ; mais je ne suis pas aussi content de l'exécution que je l'avais cru d'abord. Les plagiaires ne pourront rien faire de cette comédie... Un mari est scénomane, ou plutôt *actriçomane* au plus haut degré. Il adore toutes les actrices qui ont du talent et de la figure. En conséquence, sa jeune épouse parfaitement belle, auparavant adorée,



désespérée de la froideur de son époux, se résout à se donner ce genre de mérite. Mais il y a une terrible circonstance ! C'est qu'il ne faut pas seulement, pour subjuguier le scénomane, bien jouer la comédie ou la tragédie ; il faut être actrice de métier. On se trouve à *Lille*, où l'on est inconnus. Une actrice nouvelle y va jouer une pièce, nouvelle aussi, dont *Destianges*, beau-frère du scénomane, est auteur. On se détermine à donner ce rôle à l'épouse. Le second acte est la pièce nouvelle où celle-ci joue au lieu de l'actrice... Au troisième acte, suite du premier, le mari enchanté doit souper avec l'actrice non reconnue... Le dénouement est arrangé d'après cela. Trois actes.

14. *L'an 2000, ou la Régénération*. C'est une pièce de circonstance, faite dès 1788, et par conséquent trop tôt. Elle peint les mœurs qu'on suppose devoir exister alors. Les mariages se font par un choix public à une certaine époque de l'année. Différents jeunes gens sont rivaux ; leur conduite est le tissu, et le vrai mérite couronné est le dénouement. Cette pièce est mêlée de chants et de danses. Si j'étais *Jean-Jacques Rousseau*, on l'aurait jouée. Trois actes.

15. *Le Libertin fixé*. C'est un sujet tiré de mon *École de la Jeunesse*, où l'amour est peint dans toute son énergie. *Justine* y fait un beau rôle, peut-être trop beau ; il obscurcit celui d'*Hélène*, qui devrait être la principale héroïne. Un certain *Boursaut*, du

Théâtre *Martin*, a refusé cette pièce comme ayant trop de métaphysique. Cinq actes.

16. *L'Amour muet*, comédie dont le sujet est pris du VI<sup>m</sup>e modèle du *Nouvel Abeilard*. J'ai traité ce sujet de manière à ne pouvoir être joué sur un théâtre public. Cette pièce, ainsi que la précédente, est imprimée dans les *Provinciales*. Cinq actes.

17. *Edmond, ou les Tombeaux*, tragédie. C'est une pièce à la *Shakespeare*, et encore moins régulière que celles de cet auteur Anglais. La catastrophe du *Paysan perversi* en fait le sujet. Il y a par conséquent des choses touchantes. Mais tout cela est *inconditum*. Elle n'est que dans les trois volumes. Cinq actes.

XXXVII. MONSIEUR NICOLAS, ou LE CŒUR-HUMAIN DÉVOILÉ; vingt Parties. C'est le présent Ouvrage, contenant treize Parties d'histoire, y compris le Calendrier; trois Parties de Physique; une Partie de Morale; une de Religion; une de Politique; une d'Historique de mes Ouvrages; en tout vingt Parties, brochées en dix-neuf. Mais ce vaste ouvrage a pour appendice nécessaire le suivant, imprimé dès 1793 :

XXXVIII. LE DRAME DE LA VIE, CONTENANT UN HOMME TOUT ENTIER; six Parties. Cet Ouvrage est le *Monsieur Nicolas* mis en drames successifs, ou en scènes détachées, le tout destiné à être joué par

des *Ombres Chinoises*. Les grands évènements y sont retracés par de grands drames, tels que *Madame Parangon*, *Zéphire*, *Rose et Eugénie*, *Élise*, *Louise et Thérèse*, *Virginie*, *Sara*, *Félicitette*, et *Filette*; encore n'y a-t-il de pièce absolument bonne et régulière que celle intitulée *Madame Parangon*.

*Le Drame de la Vie* est fréquemment cité dans cet Ouvrage-ci, parce qu'il en est le complément. D'ailleurs il entre dans certains détails que mon Histoire a négligés, précisément parce qu'ils étaient ici. On trouve à la suite du *Drame*, quelques-uns de mes vers, et un exemple de la manière dont je devais imprimer mes *Inscriptions* et mes *Dates*, si le *Cœur humain dévoilé* n'avait pas déjà trop de volumes. On y trouve ensuite les *Lettres* de M. de la Reynière, et la dernière de mes *Réponses*. Je n'ai pas publié ces lettres, tant qu'il y a eu du danger pour lui; mais aujourd'hui qu'elles ne peuvent que lui faire honneur auprès de nos *Chouans*, je laisse paraître le *Drame de la Vie*, imprimé depuis quatre ans. J'ai joint aux cinq volumes de cet Ouvrage, le seizième volume formant la fin du huitième tome des *Nuits de Paris*, et parce que cette moitié de tome n'a été vendue à aucun libraire, et parce qu'elle contient seule des faits auxquels je renvoie dans le cours du  
MONSIEUR NICOLAS.

XXXIX. L'ENCLOS ET LES OISEAUX; six Parties. Cet Ouvrage, qui fera six Parties, comme celles des *Contemporaines*, est encore en manuscrit,

et d'un genre absolument neuf, non seulement par rapport à mes autres productions, mais relativement à celles de tous les autres auteurs.

Un Duc et Pair de la famille *Mazarin* a trouvé, dans les papiers de son ancien collatéral le Cardinal-Ministre, le secret de s'immortaliser. Mais au moment où il fit cette découverte il se trouva, comme s'y était trouvé le Cardinal lui-même, dans le cas de ne pouvoir en profiter. C'est que, pour rendre un jeune homme immortel, il faut le prendre au moment précis où il est achevé par la Nature, et où il cesse de croître. Il n'y a que cet instant dans la vie, pour avaler avec efficacité le premier verre de *spermaton*, et commencer le régime d'immortalité. Mais le Duc, qui, au moment où il avait lu les papiers, était au delà de l'époque favorable, montra combien il était sage ! Il choisit une jolie fille de village, honnête, forte et bien constituée. Il lui fait un enfant, qui heureusement se trouve un garçon. Le Duc donne à ce fils, qu'il fait nourrir à la campagne par sa mère, et teter dix-huit mois, une éducation saine et fortifiante ; il guette, avec une scrupuleuse attention, l'instant d'achèvement de croissance, et le saisit, entre quatorze et quinze ans ; il fait prendre à propos le *spermaton* à son fils, lui fait suivre exactement le régime prescrit par les papiers du Cardinal-Ministre, et s'aperçoit bientôt avec transport qu'il a réussi. Mais le Duc a un vaste projet ! c'est de renouveler le Genre humain par son fils l'*Immortel*, et de repeupler successivement toute la terre, à mesure que

l'ancienne race diminuera naturellement, par des causes qui sont détaillées.

Pour servir de berceau à sa vigoureuse postérité, le Duc acquiert en France, et dans la partie de la France qui lui convient davantage, un vaste ENCLOS, qui doit couvrir l'origine de sa postérité naissante. Mais il lui faut également des moyens de se garantir de la malveillance du souverain du pays et de ses ministres. Il les trouve dans les papiers laissés par son quadrisoncle ou trisoncle le Ministre. On y lit quel est le secret de dompter, d'appriivoiser et de nourrir des aigles de la plus grande espèce, dont le manuscrit indiquait le séjour, de les atteler par vingt-quatre ou quarante-huit, à des clitelles, à la proue desquelles serait une place pour le ou les conducteurs, qui les dirigeraient par des cordons de soie passés dans un petit caparaçon coiffant chacun des aigles. D'autres cordons plus gros tenaient à une espèce de petit harnais, aussi en soie, artistement disposé sur le corps et sous les ailes. Et voilà les OISEAUX, qui seuls donnent toute sa puissance au père de l'*Immortel*, et qui feront exécuter les plus grandes choses à son fils. L'Enclos servira de demeure aux trois cent soixante-six épouses que le Duc donne à l'*Immortel*; sans compter les Concubines, enlevées de différents sérails ou harems Turcs, et placées dans l'île de *Candie* ou *Crète*, dont le Duc s'est emparé pour son fils. Car les Oiseaux donnent à leur possesseur une puissance au-dessus de celle de tous les Souverains.



On verra comment se feront les mariages de l'*Immortel*, de deux jours l'un d'abord, puis chaque soir. On y verra comment chaque Belle, le soir de ses noces, raconte l'histoire de sa mère : ce qui forme une suite de soixante Nouvelles très intéressantes. (Ce sont les *Contemporaines remplacées*.)

Mais ce qu'il y a de vraiment neuf dans l'Ouvrage, c'est l'établissement progressif et rapide de la race de l'*Immortel*, sur toute la surface du globe; l'histoire de ses mœurs et de sa langue, dans dix, vingt, trente, cent mille, un million, cent millions d'années. On verra comment l'Auteur, qui connaît l'*Immortel*, a pu, par son secours, pénétrer dans l'avenir jusqu'à la fin des temps ou de l'existence individuelle de notre globe.

C'est pour cet intéressant Ouvrage, que je voudrais trouver un bailleur de fonds, aux conditions les plus avantageuses pour lui, afin d'effectuer l'impression de la lettre, et la gravure des estampes. On vendrait ensuite l'ouvrage à un bon libraire, comme *Garnery*, tout imprimé, et coté sur balle.

XL. LETTRES DU TOMBEAU, REÇUES PAR LA FEMME APRÈS LA MORT DE SON MARI, QU'ELLE CROIT VIVANT ; quatre Parties. Ce titre indique bien la position respective des personnages, mais il est à cent lieues d'en exprimer le sujet. Les quatorze ou quinze premières et courtes lettres seulement sont relatives à la tendresse des deux époux. Ensuite, le mari va directement à son but, qui est de fournir

des motifs de consolation à sa femme, après sa mort, qu'il voit s'avancer à pas rapides et certains. Ces motifs sont l'état et l'individualité des âmes séparées du corps. Ce n'est point par des raisonnements et des dissertations, que le malade cherche à persuader son épouse de la vérité de ses opinions, mais par des histoires remplies de la plus brillante imagination.

Elles commencent par *Amasie* et *Clarendon*, deux amants Anglais, qui se marient à Naples, et qui, le soir de leurs noces, au moment de la copulation matrimoniale, sont écrasés par une poutre que fait tomber sur eux un tremblement de terre. Leurs âmes sont séparées de leurs corps, à l'instant même de la plus grande exaltation. Elles sont tout étourdiées du coup, et très étonnées de se trouver *décrysalidées* en un instant. Elles s'aiment aussi fortement; mais elles se le disent et le sentent d'une autre manière; elles se parlent par la simple vue; elles se caressent en se pénétrant, en s'amalgamant l'une avec l'autre... Rien de plus varié, de plus piquant, que les récits que font à l'époux malade Amasie et Clarendon! Pour s'en former une idée, qu'on s'imagine qu'ils lui font d'abord connaître tout ce qui est mort de célèbre depuis cent ans, et qu'il voit l'état où se trouvent tous ces grands personnages dans l'autre vie. Ils lui font ensuite l'histoire de ce qu'étaient, dans les vies précédentes, ceux qui sont aujourd'hui célèbres sur la terre, etc. On sent combien ces détails doivent être intéressants, et avec

quel art le spirituel malade sait ramener du chimérique à la réalité.

Mais cette histoire d'Amasie et Clarendon elle-même n'est presque rien, pour l'imagination et la variété, si on la compare à celle du *Duc Multipliandre*, qui égale au moins, si elle ne les surpasse, les *Mille et une Nuits* ! Le duc Multipliandre a cent secrets merveilleux, dont le principal est de pouvoir attaquer l'âme de individu avec lequel il se trouve en particulier, et de loger la sienne dans le cerveau de cet individu. Il place ensuite l'âme chassée, ou dans son propre corps, comme il lui arrive une fois par inexpérience, ou dans le cerveau d'un animal ; ou il la laisse sans logement, ce qui équivaut à la mort. Dans le cerveau d'un autre homme, il suit les traces matérielles de la mémoire, et devine tout ce que cet homme a fait ou fera. Il peut ménager son corps en le faisant animer seulement par l'âme d'un serin, qui ne fatigue pas ses organes, et bien nourrir. Multipliandre a une foule d'aventures étranges, surtout pendant qu'il occupe le corps du Roi, puis celui de Marie-Antoinette son épouse. On voit que le but de l'Ouvrage est spécialement de prouver l'existence individuelle de l'âme après la mort, de la conserver sensible, et, par là, de consoler une jeune épouse qui va être au désespoir. Il acquiert l'invisibilité, puis celle de voler avec des ailes. Il a le secret de rendre la santé, fût-on prêt à émettre le dernier soupir, en faisant respirer une eau de la plus agréable odeur. Il rend ou il donne la beauté,

au moyen d'une autre eau; et, en continuant d'en boire huit jours de suite dix verres par jour, une femme revient à seizè ans, sous tous les points de vue.

Multipliandre a, pour son compte, une aventure très naturelle! Il devient éperdument amoureux de la jolie fille d'un cordonnier. Sa passion le porte jusqu'à prendre lui-même cet état, pour être heureux par la douce égalité; et comme il est extrêmement adroit en tout, il devient le premier ouvrier de Paris pour femme. Ce qui seul lui fait obtenir de préférence la main de sa maîtresse. Mais ce mariage dans une condition basse produit plusieurs événements agréables...

Enfin, l'Ouvrage finit par un aperçu de la Révolution, d'autant plus étonnant que ces lettres ont été, avec preuves, composées durant trois années auparavant, en 1786, 7, 8.

Voici la manière dont j'y avais procédé. J'allais tous les vendredis souper chez la Comtesse de *Beaubarnais*, qui m'en avait donné le sujet. Je composais tous les soirs une seule lettre; de sorte que tous les vendredis je portais mes six lettres avec moi, et je les lisais après souper. Elles faisaient ordinairement une forte impression! A mon retour, ma fille cadette copiait ces lettres, envoyait l'*au-net* à la Comtesse, et serrait les originaux. C'est sur ces originaux qu'a été refait tout l'Ouvrage en 1796. Les réponses ont été composées à neuf.

XLI. LES MILLE ET UNE MÉTAMORPHOSES; quatre Parties. Je ne dirai rien de cet Ouvrage, qui n'est que commencé, et dont le plan peut changer encore. Car on a vu, dans les *Nuits de Paris*, de quelle manière, depuis abandonnée, je les avais commencées. Mais celle que j'y ai substituée me paraît si difficile, que je crains bien, après en avoir fait environ un volume, d'être encore forcé de prendre une autre route.

On trouve dans les *Nuits de Paris*, auxquelles je renvoie, derniers volumes, une foule de canevas ou plans d'Ouvrages, dont je me contenterai de mettre ici une liste abrégée, quoique j'aie refait ces canevas à neuf, p. 238 et suiv. du IV<sup>e</sup> volume manuscrit de mon exemplaire du *Nouvel Émile*, et que je pusse les copier. (Cette liste est aussi à la *Table générale*.)



## OUVRAGES

QUE SE PROPOSE DE PUBLIER N.-E. RESTIF

*s'il vit assez longtemps pour les achever.*

*Il en donne ici le titre et le concept, afin qu'on puisse faire librement après lui ceux qu'il n'aura pas commencés.*

- I. *Les Mille et une Métamorphoses* : Histoire très morale, dans laquelle on suit les différents changements par lesquels passent l'Homme et la Femme, depuis le moment de leur naissance, jusqu'à la décrépitude. On n'y considère pas seulement le moral, c'est-à-dire les



- passions, les sentiments, les manières, mais encore les développements physiques. Cette production, où les détails seront très rapides, ne doit pas former plus de quatre volumes, de la force de ceux des *Nuits*.
- II. *Les Mille et une Faveurs*. Œuvre délicate, où l'on suivra les gradations de l'attendrissement d'un cœur pur.
- III. *Les Mille et une Résolutions d'une jeune fille à marier*. Je ferais ce livre, d'après ce qu'on entend dire journellement aux jeunes personnes sensibles, qui ont envie de se marier. Ha! les beaux projets!
- IV. *Mon Histoire*, ou les Aventures très communes d'un jeune homme sans qualité, d'un mérite assez mince, et dont les talents sont très bornés. (*Voyez dans les Nuits*.)
- V. *L'Éducation* propre à mettre nos jeunes seigneurs au nombre des hommes. *En faire des paysans d'abord*.
- VI. *La Théologie naturelle*, ou lettres d'un jeune homme absent, à sa jeune épouse, pour la rendre fidèle.
- VII. *Le Livre des Sots*, ou Tours de passe-passe des Épouses de Paris : ouvrage utile aux hommes.
- VIII. *Est-ce un roman?* Histoire où l'on voit les personnes agir d'après nos mœurs actuelles.
- IX. *Claire d'Orbe*, ou le Pendant de la Nouvelle-Héloïse.
- X. La Contre-nouvelle Héloïse, en autant de lettres que la véritable. *Voyez-en les détails dans les Nuits*.
- XI. *L'Amoureuse*, ou conduite d'une fille qui aime, depuis la première émotion, jusqu'à la dernière faveur.
- XII. *Le Tour de France*, ou Tableau fidèle des mœurs des différentes provinces du royaume.
- XIII. *L'Amant instituteur*, ou le moyen de se former une épouse.
- XIV. *Les Mille et une Ingénuités*, ou l'Amable Agnès.
- XV. *Les Mille et une Infidélités*.

- XVI. *Les Mille et un Plaisirs.*  
 XVII. *Les Mille et un Sacrifices.*  
 XVIII. *Les Mille et une Sottises.*  
 XIX. *La Surprise de l'amour.*  
 XX. *Moi, ou l'Égoïsme.*  
 XXI. *Les Mille et une Manières de plaire aux filles.*  
 XXII. *Le Bonheur de l'illusion, divisé par Chimères.*  
 XXIII. *Le Roman dramatique, ou l'Aventure de vingt-quatre heures.*  
 XXIV. *Les Préjugés justifiés.*  
 XXV. *Le Jeune homme.*  
 XXVI. *Le Naufrage, Œuvre très philosophique.*  
 XXVII. *La Femme longtemps désirée, secret du bonheur.*  
 XXVIII. *La Femme qui triomphe du temps et de la satiété.*

(Tous ces Ouvrages sont développés dans les Nuits.)

Je donnerais à un jeune homme laborieux, qui voudrait exécuter quelqu'un de ces Sujets, tous les renseignements nécessaires.

## DES CENSEURS

C'est un rare et curieux article à traiter, que celui-ci ! Combien de fois je me suis trouvé dans le cas d'admirer le Public, et les sots journalistes, qui faisaient un crime à l'auteur d'une pensée *ensorale*, parfaitement opposée à la sienne ! On n'a pas d'idée, dans le monde, de la férule morgueuse de ces pédagogues, et de l'esclavage où ils retenaient les Auteurs ! J'étais presque le seul qui pût les braver, à raison de

ma manutention typographique, qui me mettait hors de la tutelle des trente-six infâmes Imprimeurs, et de leurs scélérats d'ouvriers. Si les Censeurs me changeaient, j'avais la patience de tirer cinquante à soixante exemplaires, d'après leur attentat adultérin ; je rétablissais ensuite ma pensée, soit pendant le diner des *pressiers*, soit la nuit. Il me fallait ensuite la plus grande attention, à la brochure, pour donner à propos les exemplaires cartonnés au Censeur lui-même, à *Sartine*, ou *Lenoir*, à *Marolles*, à *Dhemmercy*, et même à une certaine dame du grand monde (1), en possession de donner la première son avis sur toutes les brochures. Une seule inattention m'aurait perdu. Cette conduite infatigable me tuait cependant, par des inquiétudes, dont la cause était connue de moi seul. Les années 82, 3, 4, 5, entre autres, ont été par là un supplice prolongé. *Decrösne* m'effrayait moins. J'ignorais, pendant ces terribles années, que *Tiacramuaheb* (a) fût ami de *Lenoir*. Mais c'est un bonheur peut-être : le *Tiacramuaheb* m'aurait sûrement trahi. Ainsi, quel danger n'ai-je pas couru, en donnant à cet homme dangereux les ex-cartons d'*Oribea* ! Je ne dus mon salut qu'à ses affaires, qui les lui firent oublier ; sans cela, il se serait fait un plaisir de me dénoncer. Je n'ai découvert ceci

---

(1) M<sup>me</sup> de Boufflers.

(a) *Beaumarchais*. Il est impossible de trouver une autre explication de cette anagramme. (N. de l'Éd.)

qu'après : si je l'avais su alors, je serais mort d'inquiétude...

Voici les noms de tous les Censeurs que j'ai eus :

1. *Albaret*, bon homme, auquel *Sartine* permettait de passer les gaudrioles, moyennant qu'on le payât : cela dispensait le *magistrat* de lui donner la solde d'espion. Il m'a paraphé la *Famille vertueuse*.
2. *Delalaure*, autre espion avocat, mais impudent et méchant : il m'a paraphé *Lucile*, et me servit par sa malice même, en me garantissant de la dédier à *M<sup>lle</sup> Hus*. Il était fou le matin, et saoul de relevée.
3. *Lebrun Meaupeou*, assez bon garçon : il m'a paraphé la *Confidence nécessaire*, refusée par *Simon*, bibliothécaire de *Clermont*, prince, et le *Marquis de T\*\*\**, ou l'*École de la Jeunesse*.
4. *Marchand* l'avocat ; bon homme, auteur de la *Requête en vers du Curé de Fontenoi* ; mais qui est tombé si bas à la fin de sa vie, qu'il faisait corriger ses ouvrages par *Nougaret* ! Il m'a paraphé le *Pornographe*, la *Mimographe* et les *Gynographes*, ainsi que l'*École des Pères*, que j'eus l'adresse, au moyen d'un faux titre, de mettre sous sa censure.
5. *Dhermilly*, bon homme, mais espion, payé comme *D'Albaret*. Il m'a vendu le *Fin Matois*, et m'a paraphé le *Paysan perversi*. C'était un imbécile, heureusement ! il ne redoutait rien. Il dit à *Albert* ces mots : « J'ai eu vingt-cinq louis du *Paysan*, et » vous me les deviez. » Il saboula le plat *Sancy*, qui, employé par *Desmarolles*, a cartonné si affreusement l'*École des Pères*.
6. *Coqueley-Chaussepierre*, si plaisamment nommé *Coqui-é-ley*, avocat, espion de

*Sartine*, mais brouillé avec *Lenoir* par *Néville*. Il m'a paraphé le *Fin Matois*, et le *Quadragénaire*. 7. *Mai-robot*, grand espion ! qui m'avait pris en amitié ! Il se nommait lui-même mon censeur. Il a paraphé la *Vie de mon Père*, le *Nouvel Abeilard*, la *Malédiction paternelle* non entière (je paraphai le reste), et les *Juvénales du Paysan-Paysanne*. Je l'ai pleuré. 8. L'*Abbé Terrasson*, espion ; homme faible et borné : il a paraphé les *Contemporaines*, la *Paysanne*, qu'il fit refuser ; la *Découverte australe*, qu'il dénonça. Il refusa *Oribeau*. 9. *Blin de Sainmore*, homme arrogant, impertinent, méchant : il a paraphé l'*Andrographe*, la *Femme infidèle* et *Ingénue Saxancour*. 10 et dernier. *Toussain-Richebourg*, honnête homme, mais barbouilleur : il a paraphé la *Paysanne*, l'*Oribeau*, les *Françaises*, les *Parisiennes*, le *Thesmographe*. Il aurait paraphé les autres ouvrages postérieurs, qui n'ont pas eu de censeur.

Mais un mot de réflexion sur ces hommes, appelés *Censeurs Royaux*, et qui étaient les vrais despotes de la Littérature. La plupart étaient, comme *Philippe de Prétot*, des êtres vils et rampants, de véritables espions de police. D'autres, comme *D'Albaret*, *Dhermilley*, étaient bien aussi un peu espions, mais ils avaient deux qualités : ils étaient bons et bêtes ; leur bonté faisait qu'ils étaient ravis, quand ils tombaient sur un ouvrage qu'ils regardaient comme vraiment moral ; ils s'en targuaient auprès du lieutenant de police, ils le vantaient partout. Comme bêtes, ils étaient bien plus précieux ! à moins que



vous ne fussiez déjà taré dans leur esprit, comme le petit impie Du Rozoy, ils vous passaient tout. Voilà comme le bon Dhermilly parapha le *Paysan*. D'autres, comme *Cadet Desenneville*, étaient de plats bourgeois, qui ne faisaient servir la censure qu'à satisfaire leur méchanceté.



INDEX  
DES PRINCIPAUX NOMS





## INDEX

### DES PRINCIPAUX NOMS



*Les chiffres indiquent le tome et la page où la personne est mentionnée pour la première fois. La lettre C renvoie au CALENDRIER (tome XIII).*

ADELAIDE COLLARD. Fille de Nicolas. TOME XI, 184. CALENDRIER, 236.

ADELAIDE DESMARAIS. Jeune fille d'Amiens. C, 87.

ADELAIDE LHUILLIER. Ouvrière dentellière. X, 83. C, 162.

ADELAIDE NAZANJE. C, 121.

ADELAIDE NICARD. Maîtresse du président de Saint-Leu. IX, 163. C, 109.

ADELAIDE SIMAR. XI, 117.

ADELAIDE TAYI. Amie d'Élise Tulout. C, 157.

ADELE MÉRIGOT. Fille du libraire, quai Voltaire. X, 25. C, 291.

- ADÈLE ou DÆLIE CÆRIGOT. Voy. ADÈLE MÉRIGOT. C, 291.
- AGARD (M<sup>me</sup>). Marchande orfèvre. C, 135.
- AGATHEBOURDIGNON. Jeune fille d'Auxerre. C, 39.
- AGATHE FAGARD. Compagne de Geneviève, sœur de Nicolas. VII, 100. C, 75, 89.
- AGATHE GEORGE. Voisine de Nicolas au collège de Presle. X, 63. C, 159.
- AGATHE LAMÈLE. C, 114.
- AGATHE LAURENT. Jeune fille d'Auxerre. C, 41.
- AGATHE PIOT. Jeune paysanne de Sacy. I, 51.
- AGATHE PRÉVOST, la jolie Parfumeuse. C, 181.
- AGATHE QUATREVAUX. Jeune fille de Saint-Cyr. C, 25.
- AGATHE TILHIEN. Jeune paysanne de Sacy. I, 88. C, 5.
- AGATHINE. Fille publique. C, 183.
- AGLAË DELATOUCHE. C, 235.
- AGLAË ELLOS. C, 205.
- AGLAË-FERDINANDE DHALL. Jeune fille d'Auxerre. V, 196. C, 48.
- AGLAË FERRAND. Jeune fille d'Auxerre. IV, 150. C, 40.
- AGLAË. Fille de Nicolas et de Jovienne Brûlée. C, 278.
- AGLAË GEORGE. Cousine d'Agathe. C, 160.
- AGNÈS COUILLARD. Mère d'Agnès Lebègue, femme de Nicolas. VI, 47.
- AGNÈS LEBÈGUE. Femme légitime de Nicolas. VI, 47. C, 107.



- AGNÈS MORILLON. Jeune fille d'Auxerre. C, 70.
- AGNÈS RESTIF. Fille légitime de Nicolas. C. 107.
- AIMÉE. Cuisinière de M. Parangon. III, 60. C, 31.
- AIMÉE FERRAND. Jeune fille d'Auxerre. IV, 250.
- AIMÉE JULIEN. Jeune fille d'Auxerre. V, 150.
- AIMONDE DARTOIS. Fille de Nicolas et de M<sup>lle</sup> Hollier. X, 150. C, 242.
- ALBARET. Censeur royal. IX, 223.
- ALEXANDRINE BEL, C. 132.
- ALINE, ou L'ARAIGNÉE. Fille publique. C, 188.
- AMATRE GUILLER. Jeune fille d'Auxerre. C, 42.
- AMÉLIE-SUADÈLE GUISLAND. Fille aînée de M<sup>me</sup> Guisland. VII, 234. C. 98.
- AMÉTHYSTE MONCLAR. Fille aînée de M<sup>me</sup> Monclar (Victorine Guisland). X, 217. C, 216.
- ANGÉLIQUE et FAUSTINE DECOUR. C, 210.
- ANGÉLIQUE NIMOT. Maîtresse, puis femme de Nougaret. IX, 219. C, 190.
- ANIÉLI. Italien, aubergiste à Auxerre. IV, 73.
- ANISSON-DUPERRON. Directeur de l'Imprimerie du Louvre. IX, 141.
- ANNE BOURDILLAT. Sœur cadette de Marguerite. C, 14.
- ANNE-MARGUERITE SIMON. Grand'mère maternelle de Nicolas. I, 46.
- ANNE RESTIF. Première née de tous les enfants d'Edme Restif, marraine de Nicolas. I, 46, 49.
- ANNETTE BOURDEAUX. Jeune fille d'Auxerre, nièce d'Antoine Foudriat, III, 193. C, 43.

- ANNETTE. Élève de Zoé Delaporte. C, 90.  
APOLLINE CANAPÉ. C, 128.  
ARGEVILLE. Fille publique. VII, 79. C, 77.  
ARMIDE CAMARGO. Première danseuse aux *Français*.  
VII, 187. C, 86.  
AUBUSSON (M<sup>lle</sup>). C, 266.  
AUGÉ. Gendre de Nicolas. XI, 21.  
AUGUSTA DUBREUIL. C, 200.  
AURETTE ou MENESTRELLE DUCHAMPS. Jeune  
chevrière du Grandcaire, sœur de Suzon. C, 66.  
AURORE; FANCHONNETTE; CLOTILDE. C, 240.  
AURORE. Fille publique, compagne de Zéphire.  
VIII, 106. C, 95.  
AURORE-M. TOZIRAP. C, 203.
- BAPTISTE (Jacquette). Actrice de l'Opéra-Comique.  
VII, 158. C, 97.  
BAPTISTE (M<sup>me</sup>), Limonadière. C, 135.  
BARBE FERLET DE BERTRO. Mère de Nicolas. I, 46,  
154.  
BARAS-DALLIS. Ami de Nicolas, à Auxerre. IV, 251.  
BARDET. Apprenti imprimeur chez M. Paragon. IV,  
117.  
BATHILDE. Alsacienne, fille publique. VIII, 222. C, 99.  
BEAUCOUSIN. Beau-frère de Nicolas. II, 19.  
BEAUHARNAIS (Comtesse de), XI, 155. C, 297.  
BEAUMARCHAIS. XI, 65.

- BEAUMONT (Christophe de). Archevêque de Paris.  
II, 53, 69.
- BÉRAULT (*Edme*, ou *M'lo*). Ami d'enfance de Nicolas.  
I, 76.
- BÉRAULT (*Jacques*). Maître d'école à Sacy. I, 46.
- BERDON BARON. Jeune fille d'Auxerre. III, 147.  
C, 39.
- BERTHIER (Christophe), maître d'école à Joux. I, 163.
- BERTRAND (Céleste et Julie). Dentellières. X, 76.
- BERTRO. Pseudonyme de Nicolas. X, 90.
- BEUGNET. Ouvrier imprimeur et graveur en bois.  
IX, 164.
- BEUGNET (M<sup>me</sup>). Limonadière, amie de M<sup>me</sup> Lallemand.  
VII, 179. C, 74.
- BEUGNET-POINTOT (M<sup>me</sup>). Belle-sœur de la limonadière. C, 76.
- BLANCHE QUILLAN. C, 193.
- BONNEFOI. Prêtre de Bicêtre. II, 55.
- BONNE SELLIER. Femme d'un compagnon imprimeur, tenant pension. VII, 118. C, 83.
- BOUDARD. Camarade d'atelier de Nicolas chez M. Parangon. III, 60.
- BOUJAT (Edmond). Chirurgien, frère utérin de Nicolas, I, 85.
- BOURGOIN. Prôte chez M. Parangon. III, 66.
- BUISSON. Ami de Nicolas, à Auxerre. IV, 19.

- BULTEL-DUMONT. Trésorier de France. II, 29.  
BURAT. Ami de Nicolas, à Auxerre. IV, 21.
- CADETTE MARGINE. C, 296.  
CALIXTE DECOURTIVES. C, 257.  
CARAQUA. Véritable nom de CHÉREAU. C, 108.  
CARRÉ (Thomas). Paysan de Sacy. I, 54.  
CATHAIN DORÉ. Jeune fille de Nitry. I, 201. C, 15.  
CATHERINE LOINTRON. Jeune couturière d'Auxerre.  
C. 69.  
CATHERINE PANNETERAT. Jeune paysanne de  
Nitry, servante chez le père de Nicolas. I, 123. C, 7.  
CATHERINE SERVIGNÉ. Vigneronne de Vaux, près  
Auxerre, sœur aînée d'Edmée. III, 100. C, 32.  
CATICHE RESTIF TOUS-LES-JOURS. Cousine de  
Nicolas. C, 16.  
CÉCILE DECOUSSY. C, 87.  
CÉCILE DUVAL. C, 189.  
CÉCILE GEORGE. Sœur d'Aglaé. C, 160.  
CÉCILE POUILLOT. Jeune fille d'Auxerre. C. 48.  
CÉCILE RAVET. Jeune fille d'Auxerre. C, 64.  
CÉLESTE et JULIE BERTRAND. C, 196.  
CHAMBON. Horloger d'Auxerre, résidant à Paris.  
VII, 71.  
CHARLOTTE ELLOUF. C, 246.  
CHARLOTTE MEREY. VII, 63. C, 73.  
CHÉREAU de Villefranche. Marchand imagier. IX, 134.

- CHÉREAU (M<sup>me</sup>). Voyez CARAQUA. IX, 135. C. 108.
- CHEVRIER (M<sup>me</sup>). Jeune femme de Courgis. II, 99.  
C, 22.
- CHOUCHOU (la Petite-Brûlée). Fille entretenue. IX, 189.  
C, 112.
- CHOUIN (M<sup>me</sup>, ou ADELAIDE POULET). VI, 188.  
C, 71.
- CHRISTINE. Jeune paysanne de Vitteaux. VIII, 213.  
C, 104.
- CLAIRE GERMAIN. Fille volée. C, 141.
- CLAIRE MORIZOT. Fille de chambre de M<sup>me</sup> Knapen.  
VIII, 180. C, 100.
- CLAUDINE BOUDARD. Cousine des sœurs aînées de  
Nicolas. C, 12.
- CLAUDINE SIROP. Paysanne de Sacy. I, 50.
- CLAUDON ROULLOT. Jeune fille d'Auxerre. V, 114.  
C, 63, 107.
- COLETTE COLLET (M<sup>me</sup> Parangon). I, 48. C, 56, 72.
- COLETTE SARRAZIN. Amie de Manon Wallon. X, 26.  
C, 175.
- COLLET (Louis-Bénigne). Notaire à Vermenton, père  
de M<sup>me</sup> Parangon. I, 48. C. 6.
- COLOMBAT. Ami de Nicolas, à Auxerre. VI, 105.
- COLOMBE. Jeune fille de Joigny, demoiselle de boutique  
à Auxerre. V, 75. C, 50.
- COMPAIN. Étudiant en médecine, amant de Virginie  
François. X, 175.
- CONVERS. Maître d'école à Vermenton. I, 72.



- CORNEVIN. Paysan de Sacy. I, 53.
- COURTCOU (François), berger, I, 188.
- COURTCOU (Pierre), berger. I, 188.
- DAMOURETTE (M<sup>me</sup>). XI, 27. C, 245.
- DANTON (Catherine). C, 245.
- DEBIERNE. Vieillard de Saint-Bris, près Auxerre. VII, 35.
- DEBIERNE (M<sup>lle</sup>). Amie de M<sup>me</sup> Parangon. C, 33.
- DECOURTIVES (Suzanne). Dévote de Chablis. II, 4. C, 21.
- DEGOUT. Ouvrier chez M. Parangon. III, 133, 141. IV, 73.
- DESCHAMPS (M<sup>me</sup>, ou *Élisabeth Leriche*). VII, 247. C, 20, 97.
- DÉSIRÉE DIDIER. Jolie coiffeuse, amie de M<sup>lle</sup> Nicard. IX, 183. C, 108.
- DÉSMAROLLES. Commis au Bureau de la Librairie. X, 136.
- DESVIGNES (M<sup>me</sup>). Horlogère, sœur de M<sup>lle</sup> Talon. IX, 191. C, 112.
- DEVIMES (M<sup>me</sup>). C. 183.
- DHEMMERY. Exempt de Police. XI, 73.
- DIRCÉ BOURDILLAT. Sœur cadette de Doris. C, 45.
- DORÉE JUVISY. C, 207.
- DORIS BOURDILLAT. Jeune fille d'Auxerre. C, 44.
- DOROTHÉE. Fille de Nicolas et de M<sup>me</sup> Decan. C, 282.

- DOROTHÉE MILLIER. Fille de l'hôtesse de Nicolas, cour d'Albret. C, 134.
- DOROTHÉE TANGIS. Jeune fille d'Auxerre. C, 63.
- DOUBLETON (M<sup>me</sup>). Jeune dame qui veut s'assurer mécaniquement de la fidélité de Nicolas. IX, 27. C. 95.
- DROIN, surnommé *l'Homme juste*. III, 36.
- DROIN, des Villages. Cousin de Nicolas. III, 36.
- DROINC (M<sup>lle</sup>). Fille du procureur fiscal, à Courgis. C, 23.
- DULIS. Pseudonyme de Nicolas. VII, 212.
- DUMINY (M<sup>me</sup>). Parisienne, femme d'un peintre. C, 62.
- DUMONT (Étienne). Ami d'enfance de Nicolas. I, 84.
- DUMOULIN (M<sup>me</sup>). XI, 27. C, 245.
- DUNSTAN (M<sup>me</sup>). C, 273.
- DUPLESSIS (Henriette). Fille publique. IX, 159, C, 150.
- DUPONT-LAMBERT. XI, 27. C, 245.
- DUPONT (La). Appareilleuse ou *matrullè*. VIII, 223.
- DURAND (Les trois sœurs). Jeunes filles d'Auxerre, VI, 124.
- ÉCHINÉ (L'). Sobriquet d'Augé, gendre de Nicolas, XI, 21.
- EDEMROL (M<sup>lles</sup>). C, 178.
- EDMÉE BOISSARD. Jeune paysanne de Nitry, I, 194. C, 110.

EDMÉE-COLETTE. Fille de Nicolas et de M<sup>me</sup> Parangon. IX, 9. C, 104.

EDMÉE FERRAND. Sœur d'Aglaré. C, 40.

EDMÉE GIRAUD. Fille d'un ouvrier pressier. VII, 205. C, 77.

EDMÉE JULIEN. Jeune fille d'Auxerre. C, 64.

EDMÉE SERVIGNÉ. Jeune vigneronne de Vaux, près Auxerre. III, 99. C. 32.

EDMET (M<sup>lle</sup>). Élève de Désirée, coiffeuse. IX, 187. C. 108.

ÉGLÉ CAROUGE. Jeune fille d'Auxerre. C, 43.

ÉGLÉ CORHAUX. Jeune fille de Paris, de passage à Auxerre. C, 58.

ÉLÉONORE CHARDIGU. C, 282.

ÉLÉONORE. Fille de Nicolas et de Marguerite Paris. VII, 142. C, 91.

ÉLÉONORE ROUSSEL. C, 147.

ÉLISABETH LERICHE. Fille de Nicolas et de M<sup>me</sup> Deschamps. C, 85.

ÉLISE TULOUT, Jeune fille d'Auxerre, résidant à Paris. X, 23. C, 157.

ÉLISÉTE. Fille de Nicolas et d'Élise Tulout, X, 205.

ÉMILIE LALOGÉ. Jeune fille d'Auxerre. IV, 20. C, 37.

ÉMILIE RONAÏT. C, 119.

ESIL PRODIGUER. C, 280.

ESTHER. Négrresse, femme de chambre d'une Américaine. II, 73. C, 20.

ESTHÉRETTE. Fille de Nicolas et d'Esther la noire. X, 68. C, 162.

EUGÉNIE BOURGEOIS. Sœur de Rose Bourgeois.  
IX, 199. C, 112.

EULALIE GREMMEREY. Jeune fille d'Auxerre. C, 47.

EULALIE. Sœur aînée d'Eusébie, marchande de sel.  
C, 151.

EUSÉBIE. Marchande de sel. C, 150.

EUSÉBIE NOMBRET. Nièce d'Antoine Foudriat. C, 27.

FANCHETTE COLLET. Sœur puînée de M<sup>me</sup> Pa-  
rangon. III, 33. C, 56, 72.

ÈVE DALLIS. Jeune fille d'Auxerre. C, 68.

FANCHON BERTHIER. Paysanne de Sacy, sœur  
d'Étienne Dumont. C, 9.

FANCHONNETTE GIET. Nièce de Désirée Didier.  
C, 145.

FAYEL (Nicolas). Enfant de chœur de Bicêtre. II, 21.

FÉLICITÉ FIDOT; ORSINE QUENETTE. C. 291.

FÉLICITETTE PRODIGUER. XI, 93. C, 279.

FÉLISSETTE MARIMOND. C, 273.

FERLET (Barbare, ou Barbe) de Bertrô. Mère de Nicolas.  
I, 46.

FERLET (NICOLAS). Aïeul maternel de Nicolas I, 46.  
C, 6.

FILETTE-ALANETTE. Fille de Nicolas et de Louise  
Alan. XI, 136. C, 291.

FILIPOTE ou FLIPOTE. Servante à Paris, de passage  
à Auxerre. IV, 243. C, 43.

- FILLETTE et STANISLETTE THÉVENOT. Filles  
d'un violon de l'Opéra. C, 90.
- FLAVIENNE et MÉLANIE RAGUIDOT. XI, 120.
- FLORENCE JOBARD. C, 219.
- FOUDRIAT (Antoine). Curé de Sacy. I, 46.
- FOURNIER. Fils de Parangon. X, 44.
- FOYNAT. Chapelain du seigneur baron de Courgis.  
II, 4.
- FRANÇOISE BIENFAITE. C, 148.
- FRÉRON. Rédacteur de l'*Année littéraire*. XI, 77.
- FUSIER. Maître des enfants de chœur de Bicêtre. II, 2.
- 
- GAUDET D'ARRAS. Cordelier à Auxerre. III, 172.
- GAUDET (Louis), de Varzy. Ami de Nicolas à Auxerre  
et à Paris. III, 226.
- GENEVIÈVE. Mercière à banne. I, 89. C, 11.
- GENEVIÈVE RESTIF. Sœur de Nicolas, l'*Ursule* du  
*Paysan perversi*. VII, 99.
- GEORGETTE LEMOYNE. Cousine de Nicolas. C, 16.
- GERMAIN. Garçon de charrue. I, 57.
- GERMIGNY (M<sup>me</sup> de). Dévote de Courgis. C, 24.
- GIRAUD. Ouvrier pressier chez Knapen. IX, 50.
- GLANCÉ (M<sup>me</sup> de). X, 241. Voy. LÉONORE GIRAUD.
- GONNET. Ouvrier imprimeur à Auxerre. III, 66.
- GOTON. Chambrière de Philis Hollier, à Auxerre.  
C, 44.



- GOTON DATHÉ. Fille d'un huissier de Vermenton.  
C, 12.
- GRESLOT (M<sup>me</sup>). VII, 62 (voy. *Victoire Scofon*).
- GRONAVET. Sobriquet de NOUGARET. X, 76.
- GUÉANT (M<sup>lle</sup>). Actrice des Français. VII, 181. C, 76.
- GUIGNER (les sœurs). Jeunes filles d'Auxerre. III, 205.
- GUILLEBERT DE PRÉVAL. Médecin, ami de Nicolas.  
X, 117.
- GUISLAND (M<sup>me</sup>). Marchande de modes, rue de Savoie.  
VII, 230.
- HÉLÈNE BROCARD. Compagne d'Adelaïde Nicard.  
C, 109.
- HÉLÈNE CLOU. Jeune aubergiste de Villejuif. II, 14.  
C, 17.
- HÉLÈNE LUIDIVINE. Jeune fille d'Auxerre. VI, 11.  
C, 71.
- HÉLÈNE SENLAUR. C, 124.
- HÉLÉNETTE. Fille entretenue. C, 132.
- HENNEBENNE (M<sup>me</sup>). C, 20.
- HENRIETTE KIRCHER. Jeune Anglaise, épousée par  
Nicolas. VIII, 116. C, 98.
- HÉRISANT (Claude). Maître imprimeur à Paris.  
VII, 82.
- HOLLIER (M<sup>me</sup>). Horlogère, place Dauphine. C, 115.
- HONORINE SIMON. Jeune fille de Nitry. C, 15.

- HORTENSE BUISSON. Jeune fille d'Auxerre. C, 38.
- HUBERTINE SCHELL. C, 228.
- HUET (Charles). Condisciple de Nicolas à Courgis. II, 85.
- HYSIPYLE. Fille de Nicolas et d'Omphale Cœurderoi. IX, 9. C, 102.
- IMBERT DE SAINT-MARTIN (M. de Chapote). Ancien amant d'Agnès Lebègue. IX, 231.
- IRENAG (M<sup>lle</sup>) et ROSETTE. C, 280.
- ISABELLE LEFAUCHEUX. Fille d'un étalier-boucher, rue Galande. VIII, 165. C, 105.
- ISABELLE LUCOT. Jeune fille d'Auxerre. C, 42.
- JACQUETTE COLLET (M<sup>me</sup> Minon). Sœur de M<sup>me</sup> Parangon. C, 25.
- JARRYE DATTÉ. Jeune fille de la rue des Trois-Portes. VIII, 173.
- JAVOTTE L'AGRÉMINISTE. C, 197.
- JAVOTTE PRUDHOMME. Fille d'un imprimeur en taille-douce, à Paris. IX, 147.
- JAVOTTE TARREF (M<sup>me</sup> Lacroix). X, 45.
- JEANNE CHAMPEAUX. Jeune paysanne de Sacy. I, 88.
- JEANNE DONDAINE. Jeune paysanne de Sacy. C, 13.
- JEANNE et BABET MARICOT. C, 193.

- JEANNE GIRARD. Jeune fille d'Auxerre. C, 60.
- JEANNE TILHIEN. Sœur d'Agathe. C, 26.
- JEANNETON ou NANNETTE. Servante en second des demoiselles Baron. IV, 45. C, 52.
- JEANNETTE DEMAILLY. Jeune fille d'Auxerre, résidant à Paris. VII, 70. C, 74.
- JEANNETTE GEOLLIN. Sœur cadette de Marianne. C, 54.
- JEANNETTE ROUSSEAU. Jeune fille de Courgis. II, 90. C, 29.
- JOHNSON-CAHUAC. Anglais, ami de Chéreau. IX, 135.
- JOSÉPHETTE ADINE. Jeune fille de Courgis. C, 23.
- JOSÉPHETTE RESTIF, de Joux. Petite-cousine de Nicolas. C, 165.
- JOSÉPHINE COLLET. Sœur aînée de M<sup>me</sup> Parangon. C, 12.
- JOSÉPHINE DESCLAZEAUX. C, 177.
- JOSÉPHINE FLEURY. Jeune fille de Paris, de passage à Auxerre. C, 59.
- JOSÉPHINE FOURCHOT. Jeune fille d'Auxerre. VI, 12. C, 53.
- JOSÉPHINE GENDOT. Jeune fille d'Auxerre. C, 61.
- JOSON. Servante d'auberge à Dijon. VIII, 214.
- JULIE BARBIER, de Joux. I, 167. C, 10.
- JULIE D'AUVERGNE. Boursière, rue de l'Arbre-Sec. C, 115.
- JULIE DEGURGIS. Jeune fille d'Auxerre. V, 207. C, 53.

- JULIE D'ÉTANGE. C, 208.
- JULIE DUGRAVIER. Jeune fille d'Auxerre. IV, 54.  
C, 37.
- JULIE DU RUMIN. Voisine de Claude Hérissant.  
VII, 206. C, 79.
- JULITTE TENLAUR. C, 164.
- JUSTINE SUJER. C, 143.
- 
- KNAPEN (André). Maître imprimeur. VII, 207.
- 
- LACOUR (M<sup>lle</sup>), aînée. Amie de Marianne Tangis.  
C, 63.
- LAFRAY. Aventurier, ami de Chéreau. IX, 135.
- LA HARPE. XI, 79.
- LALANDE, l'astronome. II, 29.
- LALLEMAND (M<sup>me</sup>). Femme d'un ouvrier imprimeur,  
tenant pension. VII, 61. C, 74.
- LAMBERTINE DEBÉE. Mère de Sara Debée. IX, 135.  
C, 108.
- LARUELLE (M<sup>lle</sup>). XI, 122. C, 279.
- LAURENCE. Fille publique. C, 106.
- LAURETTE MONIN. Jeune fille d'Avallon. C, 34.
- LAUROTTE CHARRUAT. Jeune fille d'Accolay.  
IX, 83.
- LEBEL (M<sup>me</sup>). C, 234.
- LEBRUN (Adelaïde). Fille publique. IX, 159. C, 148.
- LECLERQ (Guillaume). Marchand de bois enrichi.  
V, 141.

- LEMOINE. Marchand de chaux à Lichères. II, 185, 198.
- LENCLOS. Ami de Nicolas à Auxerre, frère de Tonton. V, 20.
- LÉONORE GIRAUD (M<sup>me</sup> de Glancé). Fille de Nicolas et de Reine Giraud. C. 91.
- LÉONORE ROBBÉ-POUPARD. VII, 145. C, 89.
- LEPRINCE (M<sup>me</sup>). VII, 85. C, 75.
- LÉVÊQUE (M<sup>me</sup>). Marchande de soieries, Muse de Nicolas pour le *Pied de Fanchette*. X, 9.
- LINARD (M<sup>me</sup>), à Auxerre. IV, 209. C, 53.
- LINARD (Michel), ou *Miché-Linard*. Beau-frère de Nicolas. I, 71.
- LISSETTE VARIN. Fille de Nicolas et de M<sup>me</sup> Greslot. X, 205. C, 158.
- LOISEAU. Ouvrier imprimeur, ami de Nicolas à Auxerre et à Paris. V, 52.
- LOLIVE, femme *Lemoine*. Nourrice de Nicolas. I, 47.
- LOUISE DAVRÉ. Blanchisseuse. C, 194.
- LOUISE ÉLISABETH ALAN. Fille entretenue. X, 85. C, 182.
- LOUISE LEMAIRE. VII, 66. C, 74.
- LOUISON BOUJAT. Jeune paysanne de Sacy. I, 75. C, 13.
- LOUISON DURAND. L'une des trois sœurs Durand. VI, 124. C, 106.
- LUCE PICARD ou DRIN. Jeune lingère, en journées chez M<sup>me</sup> Parangon. V, 199. C, 59.
- LYDIE et CLAIRETTE VALSUZON. Filles d'un riche perruquier de Dijon. C, 101..



MACBELL (Mistriss). Tante d'Henriette Kircher. VIII, 116.

MACÉ (La). Appareilleuse, ou *matrullè*. VIII, 109.

MADELEINE CHAMPEAUX. Jeune paysanne de Sacy, I, 88. C, 8.

MADELEINE DROINC. Jeune paysanne de Sacy. C, 9.

MADELEINE, ou Madelon RESTIF, tante de Nicolas. I, 192.

MADELEINE PIOT. Jeune paysanne de Sacy, sœur de Marie. I, 51. C, 4.

MADELEINE PIOT. Cousine de celle du même nom. C, 9.

MADELEINE RESTIF. Sœur aînée de Nicolas. I, 75.

MADÉLON BARON. Jeune fille d'Auxerre. III, 147. C, 35.

MADÉLON DESTROCHES. C, 89.

MADÉLON FERRAND. Sœur d'Aglaé. IV, 250. C, 41.

MADÉLON RAMEAU. Jeune fille de Sacy. I, 69.

MAGUELONNE. Fille publique. C, 185.

MAILLARD (M<sup>me</sup>). Femme publique. XI, 55. C, 259.

MAINE BLONDE. Jeune fille d'Auxerre. III, 192. C, 39.

MAINE LEBÈGUE. Jeune fille d'Auxerre. IV, 204. C, 57.

MAIRAT (George). Cousin de Nicolas. IV, 108.

MAIRAT (Jean). Cousin de Nicolas. IV, 107.

MAMERTINE HÉRISSE. Jeune fille d'Auxerre. IV, 54. C, 46.

MAMONET. Sobriquet de NOUGARET. IX, 220.

MANETTE HÉRISSON. Jeune fille d'Auxerre. C, 47.

- MANETTE TEINTURIER. Jeune fille de Dijon. VIII, 241. C, 102.
- MANON BARON. Jeune fille d'Auxerre. III, 148, C, 39.
- MANON BOURGOIN. Maîtresse de Gaudet d'Arras. III, 172.
- MANON, ou MARIE SAQUART. Cousine de Zéphire; fille publique, puis femme de Gaudet de Varzy. VII, 217. C, 98.
- MANON CHAUVOT. Nièce d'une dévote d'Auxerre. C, 69.
- MANON DUVEAU. Jeune fille de Dijon. VIII, 241. C, 102.
- MANON DUVET. Jeune fille d'Auxerre. C, 70.
- MANON-ÉLISABETH LERICHE (M<sup>me</sup> Deschamps; voy. ce nom). C, 20.
- MANON GAUTHIER. Cousine de M<sup>me</sup> Parangon. III, 61. C, 31.
- MANON JULIEN. Cousine d'Edmée et de Manon. C, 69.
- MANON JULIEN. Jeune fille d'Auxerre, sœur d'Edmée. C, 64.
- MANON LAVERGNE. Petite couturière de la rue Notre-Dame. VIII, 52. C, 80.
- MANON LEBRUN (M<sup>me</sup> Boissard). C, 285.
- MANON LÉGER. Jeune fille d'Auxerre. C, 40.
- MANON PRUDHOT. Jeune fille d'Auxerre. III, 150. C, 24.
- MANON VERDIER (ou PALESTINE), de Paris, cousine germaine de M. Parangon. III, 78. C, 32.

- MANON WALLON. Sœur de Théodore, apprenti de Nicolas. X, 25. C, 175.
- MARET. Inspecteur de police. VIII, 89.
- MARGOT, ou Marguerite RESTIF. Sœur de Nicolas. I, 49.
- MARGUERITE BQURDILLAT. Jeune paysanne de Sacy. I, 111. C, 13.
- MARGUERITE MINÉ. Paysanne de Sacy. II, 102. C. 9.
- MARGUERITE PARIS. Gouvernante du curé de Courgis. I, 245. C, 21.
- MARIANNE CUISIN. Jeune fille d'Auxerre. C, 33.
- MARIANNE GENDOT. Cousine d'Agnès Lebègue. IX, 145. C, 61.
- MARIANNE GEOLLIN. Concoucheuse de Parangon. IX, 117. C, 54.
- MARIANNE LAGNEAU. Jeune fille d'Auxerre. V, 19. C, 42.
- MARIANNE MILAN. Jeune fille de Dijon. VIII, 242. C, 101.
- MARIANNE RESTIF. Sœur aînée de Nicolas. I, 75.
- MARIANNE ROULLOT. Jeune fille d'Auxerre, V, 114. C, 63.
- MARIANNE TABOUÉ. Jeune fille de Courgis. II, 95. C, 23.
- MARIANNE TANGIS. Jeune fille d'Auxerre. VI, 32. C, 57.
- MARIANNE TARTRE. Jeune fille d'Auxerre. C, 40.
- MARIE BELIÈR. Jeune fille d'Auxerre. C, 64.

- MARIE DONDÈNE ou DONDENNE. Première femme d'Edme Restif, père de Nicolas. I, 46.
- MARIE DROINC. Sœur cadette de Madeleine. C, 13.
- MARIE FOUARD. Jeune paysanne de Sacy. I, 124. C, 9.
- MARIE-JEANNE LÉVÊQUE. Jeune paysanne de La-loge, près Sacy. III, 2. C, 31.
- MARIE JEHANNIN. Servante d'auberge à Dijon. VIII, 214. C, 101.
- MARIE PIOT. Jeune paysanne de Sacy. I, 51. C, 6.
- MARIE RESTIF (M<sup>me</sup> Beau cousin). Sœur aînée de Nicolas. I, 75.
- MARIE-ROSALIE NILREM. C, 261.
- MARION RESTIF. Seconde fille légitime de Nicolas. X, 240. C, 107.
- MAROTE. Servante de M<sup>lles</sup> Baron, à Auxerre. III, 197. C, 52.
- MAURETTE ou AURETTE COQUILLE. Jeune fille d'Auxerre. C, 49.
- MAUVIETTE (M<sup>lle</sup>). Sage-femme. C. 137.
- MÉDÉRIQUE MAUFRONT. Jeune fille d'Auxerre. VI, 110. C, 41.
- MÉLANIE (sœur). Religieuse de Bicêtre. II, 33. C, 17.
- MELIN (François). Condisciple de Nicolas à Courgis. II, 85.
- MÉLITE GLATZ ; WILLELMINE WURMSER. C, 254.
- MELQUIÈRE. Fille publique. C, 117.
- MENTELLE (Sidonie). Actrice de l'Opéra-Comique. VII, 153. C, 97.

- MERCIER. Auteur du *Tableau de Paris*. XI, 70.
- MERCIER DE SAINT-LÉGER (l'abbé). X, 139.
- MEUNEAU ou MEUNOT (M<sup>me</sup>). C, 122.
- MICHELLE-EDMÉE GUENEAU. Jeune fille de Vermenton. VIII, 177. C, 26.
- MICHELLE-GABRIELLE GUENEAU, Sœur cadette de Michelle-Edmée. C, 105.
- MILPOURMIL. Sobriquet de Marlin. X, 145.
- MINETTE SAINT-LÉGER. II, 29. C, 244.
- MINON (M<sup>me</sup>), ou Jacqueline Collet, sœur de M<sup>me</sup> Parangon. V, 130. C, 25.
- MODINÉ. Vieillard, originaire de Sacy. IV, 80.
- MONIQUE CUISINIER. Jeune fille de Vermenton. C, 11.
- MOULINS. Marchand de mousselines, amant d'Agnès Lebègue. IX, 235.
- 
- NAIRESON. Sobriquet de Joubert. X, 145.
- NAIS FILON. C, 201.
- NANNETTE BELIN, femme *Cornevin*, paysanne de Sacy. I, 53. C, 8.
- NANNETTE CHINDÉ. Vigneronne, parente de Parangon. C, 69.
- NANNETTE COUCHAT. Paysanne de Sacy. I, 54. C, 8.
- NANNETTE GAUTHERIN. Cousine de Nicolas. I, 122. C, 11.
- NANNETTE LEMOINE. Sœur de lait de Nicolas. I, 47.



NANNETTE NOLIN. Jeune fille de Courgis, II, 99.  
C, 22.

NANNETTE ou NANNON. Cuisinière chez le Prévôt  
d'Auxerre. VI, 105. C, 35.

NANNETTE. Paysanne de Percy-le-Sec, mère de Zéphire.  
I, 104. C, 10.

NANNETTE PIOT. Jeune paysanne de Sacy. I, 51.  
C, 7.

NANNETTE. Servante en second chez les D<sup>l</sup>es Baron, à  
Auxerre. Voy. JEANNETON. C, 52.

NARCISSE DHALL. Sœur cadette d'Aglaé-Ferdinande.  
C, 49.

NATURELLE BORNE. Jeune fille d'Auxerre. C, 50.

NAUTRA (M<sup>lle</sup>). C, 129.

NICARD (M<sup>lle</sup>). Voy. ADELAIDE NICARD.

NICETTE, ou NICAISE POUJET. C, 196.

NILOF (M<sup>me</sup>). Voy. FILETTE-ALANETTE. C, 291.

NOLIN (M<sup>me</sup>). Mère de Nannette Nolin. C, 22.

NOLLIN (Jean). Paysan de Sacy. I, 53.

OMPHALE CŒURDEROI. Jeune fille de Dijon, sup-  
posée la même que Julie Barbier. V, 165. C, 102.

ORMILLY (M<sup>lles</sup>). C, 131.

PAINTENDRE (M<sup>lle</sup>). Jeune fille d'Auxerre. IV, 100.

PANETTE FROGER. Fille d'un boulanger, rue Saint-  
André-des-Arcs. X, 123. C, 203.

- PARANGON. Maître imprimeur à Auxerre. III, 35.
- PATERNE (Frère). Enfant de chœur de Bicêtre. II, 36.
- PAULE. Jeune fille de Vitry. C, 19.
- PAULINE CORHAUX. Sœur cadette d'Églé. C, 58.
- PAULINE ERELLAVY. C, 171.
- PAULINE JULIE V. MARTEREI. C, 275.
- PAULINE FIGACHE. Jeune fille de Paris. II, 8. C, 16.
- PAULINE V. XI, 176.
- PÉLAGIE, ou PERCINETTE. Fille de chambre à Auxerre. VI, 105. C, 52.
- PÈLERINE BERTHÉ. Fille d'un chapelier, rue Galande. VII, 118.
- PÈLERINE ÉBRET. Jeune fille d'Auxerre, logée à Paris chez Bonne Sellier. C, 84.
- PERNON (la jeune veuve). Conductrice de Nicolas dans les salles de danse à Auxerre. IV, 247. C, 41.
- PETITE-BEAUTE (M<sup>me</sup>). C, 285.
- PETITE-PORTÉ. Fille publique de Dijon. VIII, 247.
- PÉTRONILLE-LA-BLONDE. Fille publique. C, 162.
- PHILIS HOLLIER. Jeune fille d'Auxerre. IV, 198. C, 44.
- PINON (sœur). Religieuse de Bicêtre. C, 17.
- PINON (sœur). Maîtresse d'école et gouvernante du curé de Courgis. II, 151, 193.
- PIOT (Thomas). Paysan de Sacy. I, 51.
- PIRON. VII, 184.
- PIRON (la). Appareilleuse ou *matrullé*. IX, 227.
- POQUET (Jean-Baptiste). Enfant de chœur de Bicêtre. II, 21, 63.

- PROGRÈS. Sobriquet de NOUGARET. IX. 217.
- PRUDHOMME (Junie). Danseuse de l'Opéra. VII, 158.  
C, 97.
- QUELVE (M<sup>me</sup>). Fille d'un chirurgien. C, 146.
- QUILLAU. Maître imprimeur, rue du Fouarre. IX, 195.
- QUALILU (M<sup>me</sup>). Anagramme de M<sup>me</sup> Quillau, femme de l'imprimeur. C. 193.
- RAMEAU (Edmond). Camarade d'école de Nicolas.  
I, 69.
- RAMEAU (M<sup>me</sup>). Riche propriétaire de Sacy. I, 69.
- RAPENOT (Edme). Ouvrier chez M. Parangon, puis libraire à Paris. III, 96.
- REHCIR (M<sup>me</sup>). C, 269.
- REINE GIRAUD. Fille d'un ouvrier pressier. VII, 205.  
C, 78.
- REINE HORION. C, 204.
- REINE MINÉ. Jolie fille de Sacy. I, 74. C, 6.
- REINE-SEPTIMANETTE COURTENAY. Fille de Nicolas et de Septimanie, comtesse d'Egmont. VIII, 104.  
C, 165, 296.
- RENAUD. Ouvrier imprimeur à Paris, ami de Nicolas.  
VII, 60.
- RESTIF (Edme), père de Nicolas. I, 46. C, 5.
- RESTIF (Edme-Nicolas). Aîné des fils du premier lit d'Edme Restif, curé de Courgis. I, 46.
- RESTIF (Jean), avocat. I, 237.

- RESTIF (l'abbé Thomas), frère aîné de Nicolas. I, 109.
- REYNIÈRE (de la) fils. XI, 47.
- RICHECCEUR. Commensal de Nicolas chez Bonne Sellier, rue Galande. VII, 128.
- ROBBÉ DE BEAUVESET. XI, 83.
- ROSALIE BUCHERAT. C, 275.
- ROSALIE et ROSE TRALPACLES. C, 272.
- ROSALIE FAVRIN. C, 286.
- ROSALIE LEVASSEUR. C, 82.
- ROSALIE, ou Choux-Choux. Secrétaire de Sœur Saint-Augustin, à Bicêtre. II, 34. C, 18.
- ROSALIE PIERRE-SARRAZIN. Fille de Nicolas et de M<sup>lle</sup> Nazanje. C, 291.
- ROSALIE POINOT. C, 217.
- ROSALIE PRUDHOMME. C, 207.
- ROSALIE RELLOCHE; JOSÉPHINE ELVÉ; SAUVÉE. C, 248.
- ROSE BOURGEOIS. Fille d'un marchand de soieries du quartier du Palais-Royal. IX, 198. C, 110.
- ROSE GANTHIER. C, 191.
- ROSE LAMBELIN. Jeune fille d'Axerre. IV, 9. C, 70.
- ROSE MAUDUIT. Fille de modes. C, 142.
- ROSE VIGNON. C, 81.
- ROSETTE (la petite). C, 136.
- ROSETTE. Sœur cadette de Virginie François. X, 212.
- ROSETTE VAILLANT, ou le MODÈLE. C, 198, 268.
- ROUSSEAU. Notaire et maître d'école à Courgis, père de Jeannette. II, 119.

RUELLE (M<sup>lle</sup>). C, 279.

RUTTOT. Flamand, ouvrier chez M. Parangon. III, 65.

SAILLY (Joconde). Fille publique. VIII, 224. C, 99.

SAINT-AUGUSTIN (Sœur). Religieuse de Bicêtre.  
II, 34. C, 18.

SAINT-BRIEUC. Fille publique. XI, 31. C, 251.

SAINT-SARM (le Chevalier de). Anagramme de *Saint-Mars*. XI, 91.

SALLINS (Brigitte). Jeune fille de Vermenton. VIII, 209.  
C, 104.

SANIEZ (M<sup>me</sup>). Sage-femme. C, 145.

SANLOCI (M<sup>lle</sup> de). Gouvernante de Bultel-Dumont.  
XI, 10. C, 234.

SARA DEBÉE. Fille de Nicolas et de Lambertine. XII,  
*passim*. C, 243.

SARA KRAMMER. Fille publique. IX, 226. C, 114.

SAVINIENNE FROMENT. C, 280.

SCATURIN. Sobriquet de Fontanes. X, 145.

SEPTIMANIE. Comtesse d'Egmont. VII, 108. C, 75, 296.

SEPTIMANILLETTE. Fille de Nicolas et de Reine-  
Septimanette. C, 296.

SÉRAPHINE DESTROCHES. C, 87.

SÉRAPHINE DHALL. Jeune fille d'Auxerre, sœur  
cadette de Ferdinand. V, 197.

SÉRAPHINE JOLON. Belle-sœur d'Agathe Fagard.  
VIII, 54. C, 75.

SIMAR (M<sup>me</sup> et M<sup>lles</sup>). C, 280.



- SIMON (l'abbé). Censeur royal. V, 153.
- SOPHIE CHAVAGNY. Jeune fille d'Auxerre. C, 61.
- SOPHIE COMPAGNOT. Jeune demoiselle de Vermen-ton. C, 11.
- SOPHIE DERENNEFORT, ou la Tailleuse. C, 144.
- SOPHIE DOUY. Jeune fille d'Auxerre. C, 41.
- SOPHIE DU RUMIN. Sœur cadette de Julie. C, 79.
- SOPHIE JEUDY. Jeune fille d'Auxerre. II, 140. C, 24
- SOPHIE MYRIEN. Fille d'un orfèvre. C, 138.
- SOPHIE VAN WOLXEM. Fille entretenue, VIII, 181.  
C, 96.
- SOPHIE VAUDREUIL. C, 290.
- SOPHIE VEZINIER. C, 264.
- SOPHRONIE-FRANÇOISE SELLIER. Belle-sœur de Bonne Sellier. VIII, 182. C, 83.
- SPIRETTE LAVAL. Fille publique. C, 93.
- SUZANNE COLAS. Nièce d'Antoine Foudriat. I, 91.  
C, 11.
- SUZANNE FISTER. C, 223.
- SUZETTE. C, 90.
- SUZETTE ou Suzanne LEBÈGUE. Sœur d'Agnès.  
IX, 81. C, 231.
- SUZON DUCHAMPS. Vigneronne du Grandcaire.  
C, 66.
- SUZON LACOUR. Belle-sœur de Marianne Tangis.  
C, 63.
- SYÉYES (l'abbé). XI, 154.

- TALLEYRAND (de), évêque d'Autun. XI, 153.
- TALON (M<sup>lle</sup> Julie) Fille entretenue. IX, 188. C, 112.
- TANGIS (M<sup>lle</sup>). Sœur aînée de Marianne. C, 59.
- TERRASSON (l'abbé). XI, 44.
- THÉODORE WALLON. Apprenti de Nicolas. X; 25.
- THÉRÈSE DESRAIS. Fille entretenue, amie de Louise Alan. X, 95. C, 182.
- THÉRÈSE. Femme de chambre, rue Galande. VII, 118. C, 82.
- THÉRÈSE LALOIS. Jeune fille d'Auxerre. IV, 53. C, 37.
- THIBAUT. Magasinier de M. Parangon, fiancé de Tiennette. III, 157.
- TIENNETTE. Cuisinière chez M. Parangon. III, 86. C, 32.
- TODUGARI (D<sup>lles</sup>). Anagramme de *Raguidot*. C, 285.
- TOINETTE DOMINÉ, de Toury. Servante chez M. Parangon. IV, 3. C, 51.
- TOLLIÉVI (D<sup>lles</sup>). C, 286.
- TONTETTE LABRANQUE. C, 300.
- TONTETTE PENISSIER. Fille de Nicolas et de Tonton Lenclos. C, 263.
- TONTON LENCLOS. Jeune fille d'Auxerre. III, 73. C, 42.
- TOURANGEOT. Domestique de M. Parangon. III, 60, 67, 116, 119. IV, 2.
- TRACHAM (M<sup>me</sup>). Marchande bijoutière. C, 132.
- TREISIGNIES. Ouvrier imprimeur chez M. Parangon. III, 65.

- URSULE CHARRUAT. Petite-cousine de Nicolas. C, 166.
- URSULE LAMAS. Jeune paysanne de Nitry. I, 196. C, 10.
- URSULE MESLOT. Jeune fille d'Auxerre. VI, 12. C, 52.
- URSULE RAMEAU. Jeune fille de Sacy. I, 69, 73.
- URSULE SIMON. Jeune fille de Nitry. I, 201. C, 15.
- 
- VALENTINE, ou la SAUTEUSE. C, 173.
- VESPÉRIE. C, 153.
- VICTOIRE, de Versailles. Fille de chambre de M<sup>me</sup> Knappen. VIII, 178. C, 99.
- VICTOIRE DORNEVAL, ou SAINTONGE. Fille d'un procureur. X, 55. C, 141.
- VICTOIRE. Fille publique, mariée à un vieux domestique. C, 110.
- VICTOIRE LETORT. XI, 116.
- VICTOIRE LONDEAU. Jolie fille d'une charcutière, rue Saint-Victor. X, 230. C, 226.
- VICTOIRE NILREM. C, 256.
- VICTOIRE SCOFON (M<sup>me</sup> Greslot). VII, 62. C, 73.
- VICTOIRE TROTEL. C, 279.
- VICTRICE DARQ. Fille publique, cour du Commerce. IX, 25. C, 95.
- VIRGINIE FRANÇOIS. Fille de Nicolas et de Jarrye Datté. X, 149. C, 215.

WERKAWIN (M<sup>me</sup>). Femme du prote des Galeries du Louvre. VIII, 37. C, 147.

XÉRINE LEGUEUX. Jeune fille d'Auxerre. C, 38.

YONNE BELLECOUR. Jeune Lyonnaise, en route pour Paris. IX, 35. C, 104.

ZAIRE. Fille publique. C, 169.

ZÈDE VILPOIS. Fille d'un marchand de vin, à Paris. IX, 147.

ZÉPHIRE. Fille de Nicolas et de Nannette la moissonneuse. IV, 34. C, 96.

ZÉPHIRETTE. Fille de Nicolas et de Zéphire. VIII, 44. C, 253.

ZILIA. Mulâtresse. C, 152.

ZOA; PSYCHÉ. Jeunes filles publiques. C, 119.

ZOÉ DELAPORTE. Institutrice, rue Galande. VII, 118. C, 93.

FIN

DU TOME QUATORZIÈME ET DERNIER

---

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.

---











PQ  
2025  
M7  
1883  
t.14

Restif de La Bretonne,  
Nicolas Edme  
Monsieur Nicolas

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



